

# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

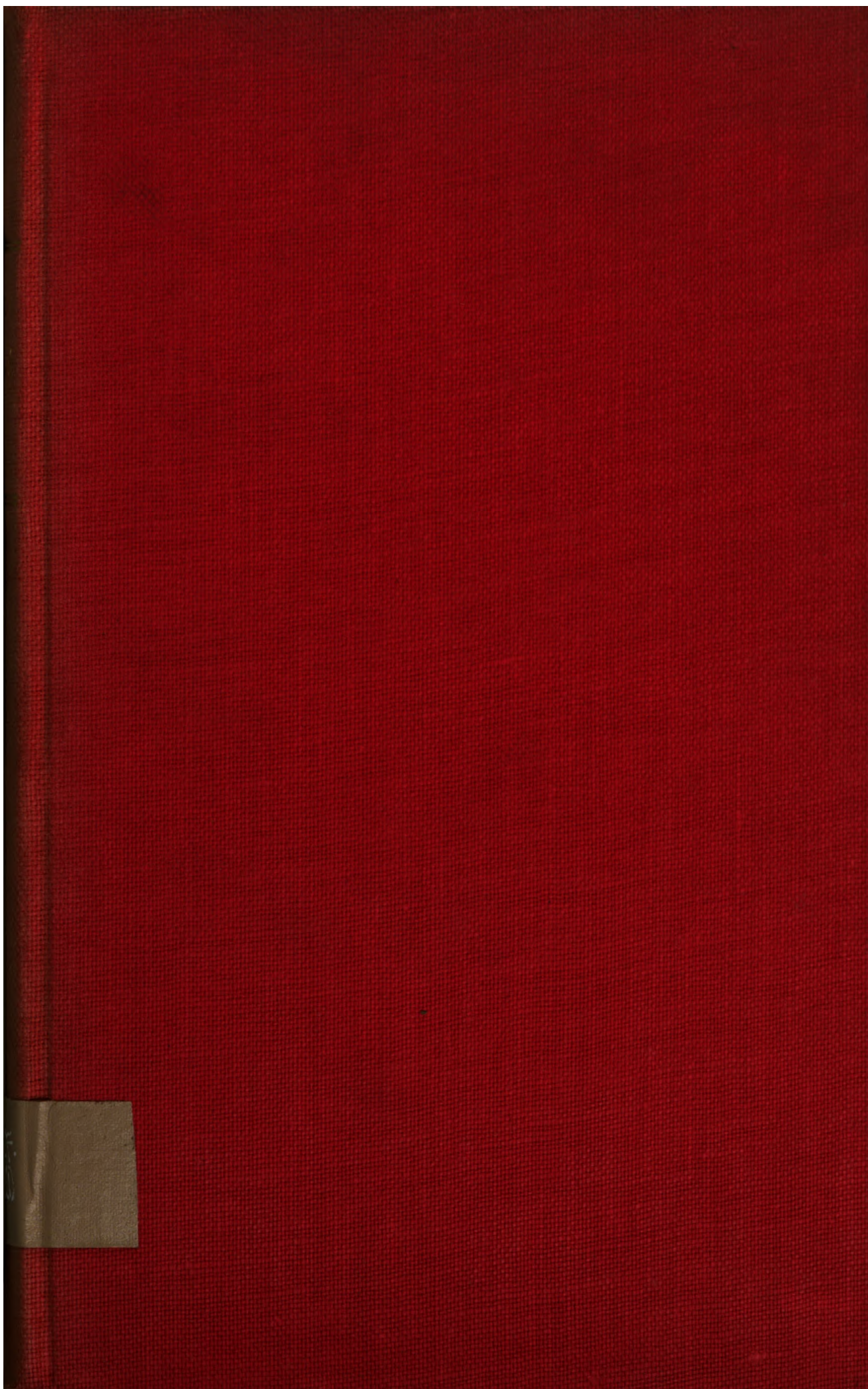
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS 32 6 5~~

REF. F. 8882(1)



~~0/1 1554 A.1~~







1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12



NS. 32 4. 5



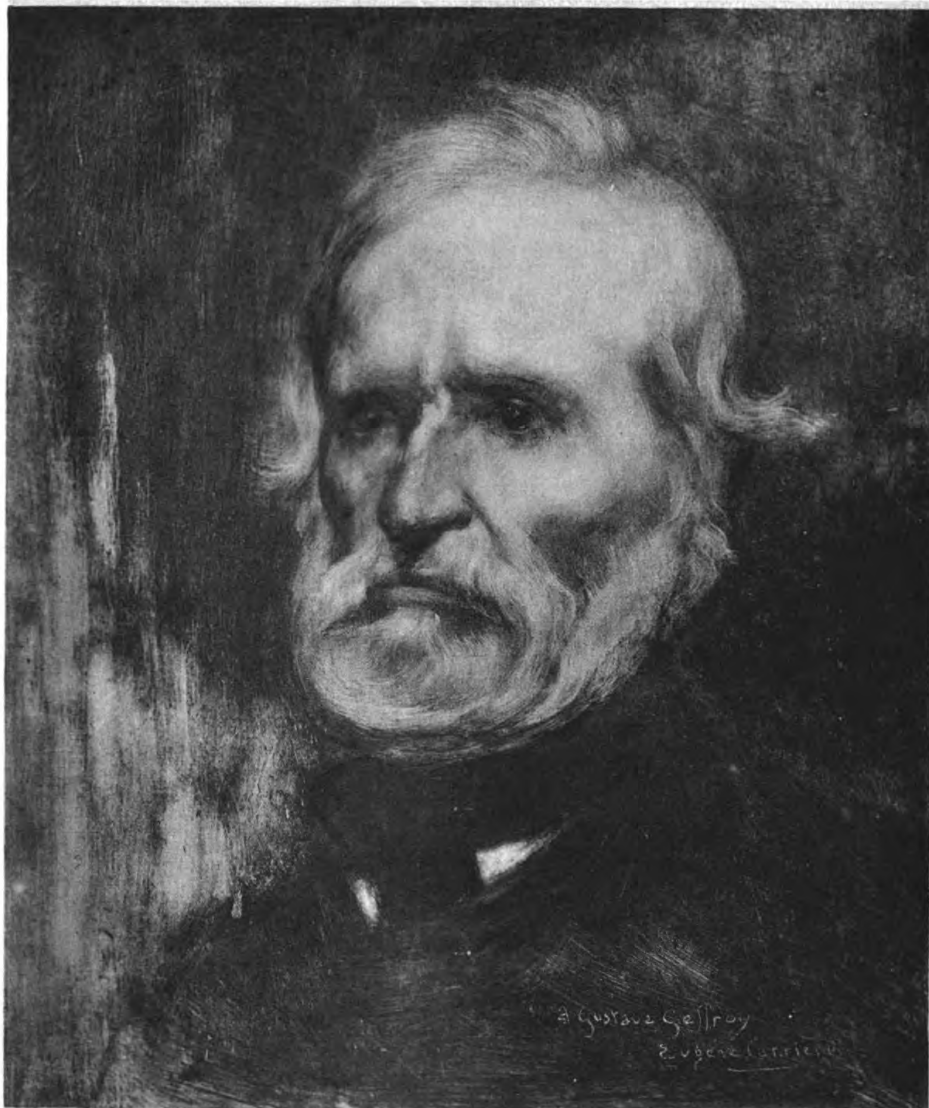


# L'ENFERMÉ

TOME I







GUSTAVE GEFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



# L'ENFERME

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

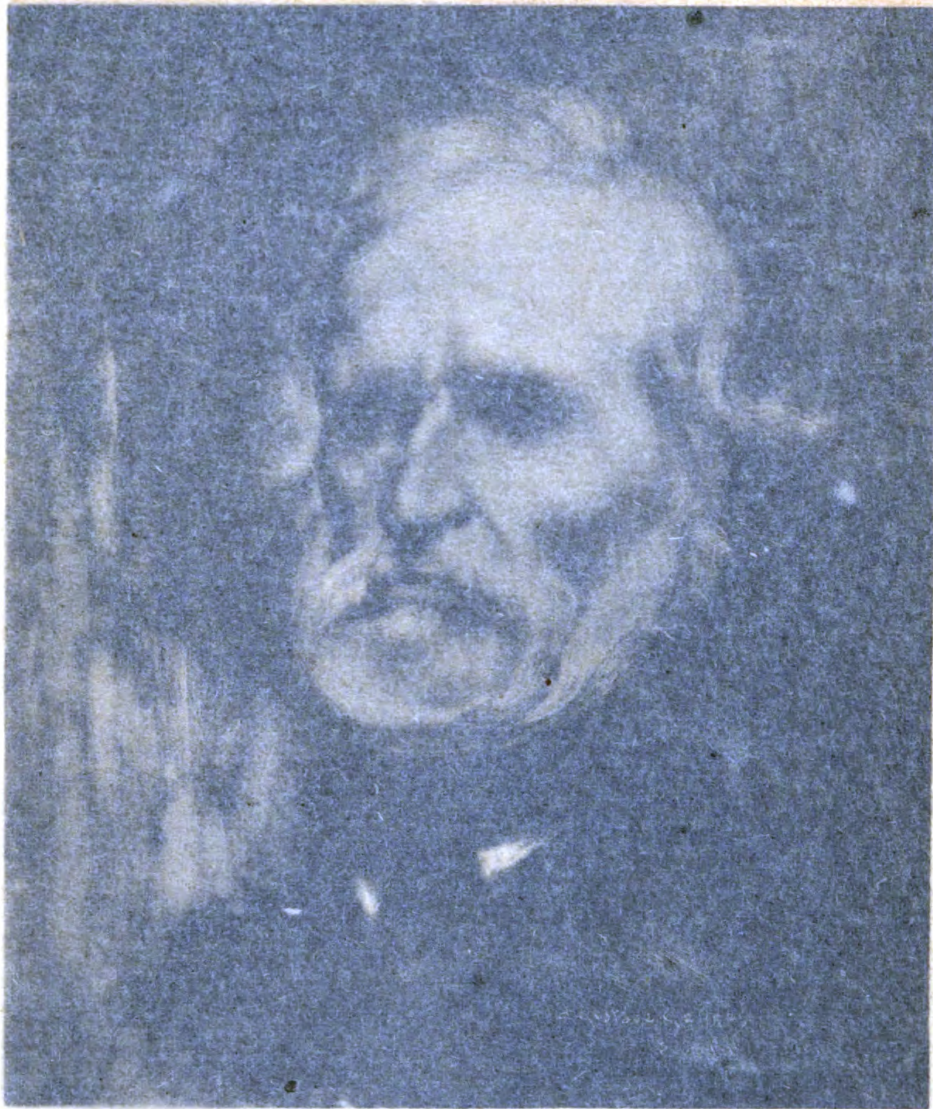
—  
PORTRAIT D'AUGUSTE BLANQUI  
par Eugène Carrière

—  
TOME I



BIBLIOTHÈQUE  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>o</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE — PARIS

—  
MCMXXVI



GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



# L'ENFERMÉ

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

—  
PORTRAIT D'AUGUSTE BLANQUI  
par EUGÈNE CARRIÈRE

—  
TOME I



BIBLIOTHÈQUE  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>ie</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE — PARIS

—  
MCMXXVI





A  
ALPHONSE DAUDET  
HOMMAGE  
A L'ÉCRIVAIN ET A L'AMI.  
G. G.



# L'ENFERMÉ

---

## I. — PAYS NATAL. — FAMILLE. — ENFANCE. JEUNESSE.

### I

Le jour de l'année 1832 où meurt à Paris, rue du Harlay, Jean-Dominique Blanqui, l'ancien conventionnel devenu sous-préfet de l'Empire, tombé à la retraite obscure et à la médiocrité de fortune, à défaut d'un dénombrement de biens, meubles et immeubles, il pourrait être procédé à un inventaire moral des opinions du défunt et des actes significatifs qui ont marqué sa carrière publique. Peut-être discernerait-on, à travers les notes biographiques et les papiers jaunis, la double et mystérieuse influence héréditaire qui doit affecter la descendance du vieillard tout à l'heure cloué au cercueil. Deux des fils du mort ont déjà, en cette année-là, atteint l'âge d'homme et manifesté leur activité. Un visionnaire qui regarderait au delà des jours présents constaterait, avec le frémissement de la certitude, les corrélations existant entre les deux jeunes gens à leurs débuts et l'existence de leur père. S'il y a un partage d'âme et un partage de destinée, les voici, tous les deux, Adolphe et Auguste, qui mettent instinctivement la main sur ce qui constitue leur avoir dans le testament énigmatique. A l'aîné échoient les dissertations pondérées et studieuses, rapports sur les monnaies et les poids

et mesures, travaux de commissions, études économiques, qu'il va reprendre, développer, recommencer sans cesse. Au plus jeune, l'histoire de la détention subie en 1793, écrite et publiée avec ce titre : *L'Agonie de dix mois*, dix mois de la vie du père qui vont avoir un prolongement de quarante années dans la vie du fils. La double indication est écrite avec une inflexible netteté. La route bifurque. D'un côté, s'en va le régulier ; de l'autre, le révolté.

## II

A remonter les soixante-treize ans de la vie de Blanqui le père, qui reflète la fin d'un temps et le commencement d'une ère nouvelle, la filiation s'établit et les influences se définissent. La naissance italienne, d'abord, à Drap, près Nice, le 24 avril 1757, à la veille de la guerre de succession d'Autriche, de l'entrée en France de l'invasion piémontaise. En même temps que les armes se choquent, les idées vont se mêler, mais le sol, la lumière, le caractère de la race gardent leur persistance. Il y a, au cœur d'un pays, au profond des êtres, dans la matière et dans le mystère, une force qui réapparaît après le va-et-vient de soldats et de chevaux, les départs et les retours de fortune, les bombardements et les prises de villes, les signatures des conventions finales.

Dominique Blanqui, fils d'un tanneur, a été instruit au collège de Nice, il est lettré, et il se trouve appelé, en 1792, à jouer un rôle. Depuis trois ans, les nobles de Provence émigrent sur cette terre de Nice, semblable à la terre de leur Midi, chauffée par le même soleil. Ils sont peu occupés à y boire l'air, à y respirer les fleurs. Ils s'agitent, s'apprêtent, veulent regagner leur cause perdue. Le peuple, lui, croit voir la Révolution s'avancer comme une guerrière juste, armée du glaive et portant la balance. L'Italien se sent le cœur envahi par l'idéal latin de nouveau visible, il palpe avec des doigts qui se souviennent le faisceau de piques, le profil

sévère, la couronne civique, qui se gravent sur ces pièces de monnaies pareilles à celles qu'il trouve parfois dans son champ, sous le soc luisant de sa charrue.

C'était un temps de fièvre, où l'on passait vite du désir à l'action, où la pensée avait à peine conçu que la main avait déjà exécuté. Les aspirations éclatent en révolte, les troupes de Savoie se retirent, et bientôt entrent à Nice les soldats à guêtres blanches et à chapeaux de voltigeurs. Le général qui est en tête a nom Anselme, ce chef de bataillon s'appelle Masséna, et ce capitaine d'artillerie, Bonaparte.

Pendant plus d'un an, ce sont des batailles, des coups de main, des fusillades résonnant aux défilés des montagnes, aux creux des rochers de la côte. En fin, l'armée passe par-dessus les derniers escarpements, comme la vague par-dessus l'obstacle, et se répand en Italie comme une eau qui s'étale. Des noms de victoires et des noms de traités surgissent. Le comté de Nice devient le département des Alpes-Maritimes. Jean-Dominique Blanqui est alors professeur de philosophie et d'astronomie au collège de sa ville.

### III

Le Niçois gagné à la république nouvelle par la philosophie de la veille, impatient de voir son coin de terre échapper à la tutelle des paresse aristocratiques et des activités cléricales, fut délégué à la Convention, avec Veillon, le 12 janvier 1793, pour demander la transformation des Italiens en Français. L'annexion votée, la région divisée administrativement, il est nommé député et envoyé à Paris. Massa et Dabray composent avec lui la députation des Alpes-Maritimes.

En arrivant à Paris, logé rue Honoré, 75, il se lie avec un député du Doubs, Laurençot, logé rue Saint-Thomas-du-Louvre, chez la femme d'un ci-devant gentilhomme picard, M<sup>me</sup> Brière de Brionville, laquelle habite avec une fillette de douze ans, sa nièce, qu'elle a recueillie. M<sup>me</sup> Brière de

Brionville a fait partie de la maison de la reine Marie-Antoinette, et, aujourd'hui, elle vit de son hôtel garni et d'une table d'hôte, où viennent s'asseoir quelques députés à la Convention. Avec son ami Laurençot, Dominique Blanqui est du nombre. Présenté et bien accueilli par l'excellente hôtesse, il revint. Voilà pour sa vie privée. Sa vie politique fut plus mouvementée.

Il s'assied, le 24 mai 1793, sur les bancs de la Gironde. Dans la France d'alors, en révolution compliquée d'imitation, où il y avait des districts d'intelligences correspondant à des organisations idéales de cités antiques, le Niçois ne veut aller ni à Rome, ni à Sparte : il va, ou il croit aller, à Athènes. Pas plus que les autres, il ne voit d'un regard clair autour de lui, il n'a l'idée de rester à Paris.

Son incorporation dans le parti des bien disants et des apitoyés fut le résultat de son éducation de lettré et de ses goûts d'homme tranquille. Sur le tard de sa vie, le conventionnel regardant en arrière avouera que, s'il est resté l'homme de la Plaine, il eut souvent envie de se lever et d'enjamber les gradins de la Montagne, que les convictions de là-haut étaient les siennes, mais qu'il fut toujours invinciblement éloigné de ceux qui les professaient, Jacobins et Cordeliers, par la violence de leur langage et la rudesse de leur gesticulation. Le visage enflammé, la voix grondante et les gros poings de Danton ne l'attiraient pas davantage que la tenue cynique, le masque de défiance morbide de Marat, la déclamation mystique, passionnée et cruelle de Saint-Just, le profil mince et aigu, les yeux pâles, la phrase coupante du pur Robespierre. Se décidant pour les idées à travers les individus, il fut acquis à la Gironde par la cadence des discours de Vergniaud, la finesse de Buzot, l'attitude réfléchie de Valazé, la bonhomie narquoise de Pétion, la flamme intelligente et la politesse d'ancienne cour de Gensonné, de Guadet, de Lanjuinais, de Brissot, la mise en ménage paisible d'un bourgeois et d'une muse qu'était le couple Roland.

## IV

La préférence est admissible. On peut reconnaître, à distance, combien les Girondins, à travers leurs erreurs, furent fidèles au credo philosophique et républicain qu'ils avaient proclamé. Ils méconnaissaient les faits, les terribles nécessités de la Révolution. Dans la mêlée des haines et des envies, au milieu des discussions où les bas moyens de gouvernement sont réclamés sans cesse, ils apportent naturellement et obstinément la préoccupation des théories. Les calomnies dissipées, que reste-t-il des vœux politiques exprimés par eux ? L'horreur raisonnée de l'homme de pouvoir, de l'individu disposant de la force, le refus au despotisme administratif de Paris, la fédération opposée à la centralisation. Rien d'incompatible avec l'unité véritable. Ils sont des hommes de parole et d'écriture. Libres d'esprit, nés de la pensée et de l'action des philosophes et des légistes, ils ne pouvaient travailler à la même œuvre, ni surtout de la même façon, que le religieux jacobin qui met en lois et en décrets les idées de Rousseau. Un seul homme pourrait leur expliquer les cruels mystères auxquels ils assistent, et leur montrer un but au delà des étapes boueuses et sanglantes. Mais celui-là est insouciant, et eux restent immobiles le seul jour où il fait le vague mouvement d'aller les rejoindre. La combinaison décisive qui eût réuni Danton et les Girondins échoua, et ceux qui auraient pu aider à consommer la Révolution restèrent désorientés et indécis, à mi-côte entre le sommet de la Montagne et le marais de la Plaine.

## V

On ne s'enquiert pas, en des jours semblables, des illogismes de caractère, des inclinations de convenance, de



l'état d'esprit de l'homme scrupuleux qui hésite à prendre un parti. Aux heures décisives des luttes civiles, celui qui a accepté de jouer un rôle est tenu d'agir après avoir parlé. Ou bien son inaction est considérée comme prudence, son manque d'opinion comme calcul. Le représentant de Nice le comprit, le 31 mai, huit jours après la prise de possession de son siège, quand, l'insurrection décrétée par la Commune, les insurgés assurés de quarante sous par jour, la Convention fut cernée par les sectionnaires.

La pétition apportée à la barre demandait le pain à trois sous, l'organisation d'une milice révolutionnaire, la suppression du comité des Douze chargé d'examiner les actes de la Commune, l'arrestation des ministres et des députés girondins. Pétition forcée, dont l'assemblée allait délibérer sous la gueule chargée des canons d'Henriot. Canonniers, à vos pièces ! Députés, à vos urnes ! Le général des émeutiers est à la porte et Marat est à la tribune. La menace du soldat de la rue se croise avec l'injonction du terroriste de la salle. La majorité de la Convention livre les deux ministres et les vingt-deux députés. Jean-Dominique Blanqui vote contre l'arrestation, signe une protestation contre l'attentat, refuse de prendre dorénavant part aux travaux législatifs. Dès lors, il est dénoncé pour des lettres qu'il a écrites, il est suspect, et il le sait, comme on en a la preuve par ce tragique billet conservé aux Archives, où il n'a écrit que cette ligne datée du 15 juin, l'an 2<sup>e</sup> de la pauvre République, dit-il : « Adieu, citoyen, peut-être pour toujours. » Quelques jours après, le 29, une lettre adressée au citoyen Olivier, « homme de loy, à Nice », se termine par ces mots : « Vous raisonnez de loin dans un temps où il est difficile que le vérité puisse percer... Soyez sûr que la République une et indivisible triomphera et que les coquins de tout genre périront sous le glaive des lois. Adieu. » En octobre, il est arrêté avec soixante-douze autres représentants, sur la proposition de Robespierre, en même temps que les vingt-deux de la Gironde sont envoyés au tribunal et à l'échafaud.

## VI

*L'Agonie de dix mois !* c'est le titre du récit d'indignation et de sentiment où Jean-Dominique Blanqui énumère les transferts des députés prisonniers et les traitements qu'on leur inflige, depuis le moment où ils quittent la barre de la Convention jusqu'à la délivrance après Thermidor. Ils sont les locataires inquiets et effarés de ces prisons peu sûres exposées aux envahissements des clubistes : la Force, les Magdelonnettes, les Bénédictins anglais, les Fermes générales, la Caserne des Carmes. Ils subissent, debout, ou couchés sur des bancs, les attentes dans les couloirs et dans les escaliers, ils respirent l'air des latrines, des baquets communs, des loges à cochons, ils couchent dans des caisses qui ressemblent à des bières, sur des paillasses vermineuses qui bruissent, qui grésillent dans l'obscurité. Ils cohabitent avec des voleurs, des assassins, des faussaires, mangent avec eux, à la même table et à la même gamelle, la morue et le hareng pourris, la viande où se tortillent les vers, les légumes qui semblent venir du tas d'ordures. Dans les étroites salles voûtées comme des caves, où les pierres de taille suent l'eau glaciale, où trente lits se touchent et se confondent, ils connaissent, la nuit, les réveils en sursaut, le fracas des verrous tirés par de rudes mains, les apparitions, dans le cadre de la porte, des ombres de guichetiers ponctuées par la tache d'or triste d'une lanterne, ils sont brutalisés par les perquisitions, mis en émoi par les appels.

Ils n'échappent à la pouillerie et à la gale de la promiscuité, aux fièvres putrides de l'infirmerie, qu'aux jours où ils changent de logis. Ils retrouvent un instant la rue et l'air libre. Une rue forcenée, remuante de groupes qui les invectivent, de femmes qui leur montrent le poing et leur crient l'outrage, de colporteurs de journaux qui les dénoncent à plein gosier populaire, une rue où des gens du peuple, craintifs

et silencieux, rasant les murs, essaient de passer loin des mégères escorteuses de charrettes. Dominique Blanqui est fort compromis. On perquisitionne chez lui, rue Honoré, 75, le 29 prairial an II. Ses lettres, écrites l'année précédente, après l'arrestation des Girondins, ont été trouvées à Nice et sont transmises avec des annotations inquiétantes : «... Improbation des journées des 31 mai, 2 et 3 juin... Style tout à fait contraire à la vérité... Contraire aux bons principes. » Il est certain qu'il est très exposé.

Il y a des accalmies, pourtant, à l'intérieur de ces prisons que les détenus considèrent comme les antichambres successives de la Mort. Ils conversent, réussissent à s'égayer, plaisantent sur les vingt-deux livres de location exigées d'eux tous les mois. Ils peuvent croire, par moments, qu'on les oublie, malgré les violents placards que seuls on leur donne à lire et qui réclament leur tête avec la monotonie d'un aboi. Des travaux matériels et des installations symboliques les distraient ; ils déblaient l'allée de leur promenade, construisent avec les briques et les décombres, des sièges à dossiers, des terrasses, des autels patriotiques, plantent des arbustes, des fleurs, des herbes odoriférantes, disposent des gazons, érigent des bustes, dessinent des jardins que les étrangers viennent visiter. Les après-midi sont occupés par des jeux de ballons, de trictrac, de dames, d'échecs.

L'homme s'habitue même à la monotonie du danger. Qu'une situation douloureuse et effroyable se prolonge, l'instinct de vivre est si fort que les vaincus, les abandonnés, se font une nouvelle existence, se donnent un programme de travaux qu'ils accomplissent mécaniquement au milieu des agents provocateurs et des gardiens. Ils se familiarisent avec les visages de leurs geôliers, sont sensibles à la politesse d'un concierge qui leur fait tenir un verre de vin. Un musicien qui a promis une ariette à un ami la compose, la copie, l'essaie sur sa flûte, s'excuse de ne pas en fournir davantage parce qu'il doit être guillotiné le lendemain.

L'hôtesse de Dominique Blanqui et de quelques autres

députés arrêtés n'abandonne pas ses clients, vient les voir dans leur prison, accompagnée de sa nièce Sophie, ou bien elle envoie celle-ci, avec la bonne ou toute seule, se fiant à elle pour attendrir les geôliers. C'est ainsi qu'à la caserne des Carmes, tous, guichetiers et prisonniers, sont réjouis par la visite quotidienne de la citoyenne de douze ans, gentille personne, musicienne, causeuse, qui attend, pour voir les détenus, pendant des journées entières. Mais, le plus souvent, sa grâce, sa beauté, ont raison des plus farouches. Elle a encore pour moyen de séduction les airs patriotiques chantés à ravir, les fleurs qu'elle jette aux processions révolutionnaires. Elle vient, vêtue en garçon, d'une mince carmagnole, pieds nus dans la neige, ses sabots à la main pour courir plus vite. Elle apporte des provisions, trouve moyen de transmettre des journaux et des lettres. Elle a tout écouté, elle sait tout, elle raconte tout, et son apparition éclaire la sombre bâtisse, dessine une sveltesse gracieuse dans cette atmosphère de mort où tous sont obsédés par la vision de la gueule ouverte, de la mâchoire de fer toujours levée de la permanente guillotine.

## VII

La conclusion, c'est un sentiment passionné qui naît et se développe chez Dominique Blanqui. A peine la mort évitée, la prison ouverte, au lendemain de la chute de Robespierre, le conventionnel demande la main de Sophie Brionville à sa tante et mère adoptive. Il est agréé. Il attend l'heure légale, et enfin, le 17 vendémiaire an V, ses trente-huit ans épousent les seize ans de la jeune fille.

C'est ici que doit prendre place l'opinion exprimée par Adolphe Blanqui, premier-né du mariage. Je la transcris de ses Mémoires inachevés commencés en 1853, interrompus par la mort. Il s'excuse de connaître et de révéler le caractère de sa mère, mais, quelque amertume qu'il y trouve, il veut tout dire, être sincère « jusqu'à la cruauté »

pour lui et pour les siens. Après avoir noté que si Sophie Brionville savait danser et chanter, elle ne savait ni la couture, ni l'orthographe, il trace ce portrait :

« L'enfant charmant devint une femme rayonnante de beauté. Ses yeux, d'un bleu clair et limpide, étaient frangés de longs cils ; sa bouche, resplendissante de fraîcheur, était ornée des plus belles dents du monde, et sa chevelure d'un blond soyeux roulait jusqu'à ses pieds en flots opulents, que l'âge a blanchis sans les éclaircir. Cette beauté fatale, qui fut pourtant honorée jusqu'au bout par une vertu à toute épreuve, a été la principale cause de tous nos malheurs. La distance d'âge rendit mon père jaloux, et ma mère eut le tort de croire qu'une femme pouvait tout se permettre en ménage, pourvu qu'elle fût honnête et vertueuse, et qu'elle jouît d'une réputation sans tache. Sa vertu nous a coûté plus cher que n'auraient pu faire des vices, et mon père a payé du repos de toute sa vie l'entraînement de la reconnaissance et l'erreur d'une disproportion d'âge dans le choix de sa femme. »

Adolphe note surtout chez sa mère les caractères de la domination et de la ténacité. Ses caprices se multiplient pour n'avoir jamais rencontré la moindre résistance. Elle commence en enfant gâtée, finit en épouse exigeante, altière, intraitable, en mère qui abuse de son autorité.

Le jugement sévère du fils s'explique par la vive affection qu'il porte à son père. Il le voit souffrir, épuiser sa fermeté d'âme contre des piqûres d'épingles, s'efforçant de cacher aux yeux les scènes qu'il subit, le spectacle de la discorde conjugale.

## VIII

Après le tocsin de Thermidor, les représailles politiques se compliquent de l'assouvissement des haines personnelles. La réaction des modérés emplit les prisons et ensanglante les places comme la révolution des violents. On continue à charrier

par la ville les gagnants à la loterie de la Veuve. L'œil pour œil et dent pour dent qui régit souverainement les rapports des hommes entre eux apparaît plus visiblement que jamais comme la loi sociale et la loi individuelle. Ceux qui ont tué sont tués à leur tour. Sanson travaille jusqu'au jour où plus une tête ne dépasse la foule, où il ne reste dans les rues apaisées et les maisons rouvertes que les habiles qui ont vécu, les prudents qui attendent, les indifférents qui cherchent le plaisir.

Dominique Blanqui ne prend pas part à la réaction, n'intervient que pour se faire rembourser les sept mille sept cent quatre-vingt-quatre livres douze sols, pour les avances et déboursés par lui faits pendant les douze mois et vingt jours qu'a duré sa détention, loyer de la rue Honoré, loyer de la prison, garde des scellés, et enfin, assignats et bijoux saisis lors de la perquisition.

Le jour où sont remisés les bois de justice, les femmes en robes romaines et en tuniques grecques, nues sous le linon clair et la gaze transparente, les hommes en habits carrés, bleus, jaunes, verts, engoncés dans les grands collets, dans les hautes cravates, s'en viennent danser sur le pavé où le sang bruni est devenu comme la rouille de la pierre. Puis, brusquement, on n'entend plus les violons. Paris est rempli des sons de cuivre des clairons, du tapage sonore des tambours, de tout le bruit de caissons roulants et de pas cadencés qui précède en avant-garde le maigre général enflé tout à l'heure en César. Le temps est venu des soldats d'aventure, des errants de champs de bataille, marchant lourdement parmi les citoyens timides au retour des campagnes meurtrières, exhibant leurs blessures et leurs panaches, leurs cicatrices et leurs décorations, faisant sonner les trottoirs sous les bottes qui appuient et les sabres qui traînent. La chair à mitraille est cataloguée, immatriculée, enrégimentée, expédiée aux frontières. Les Français laissés chez eux avec les femmes et les enfants n'ont plus qu'à faire la haie sur le passage des troupes victorieuses. L'acclamation, ou le silence.

Il y a, là-bas au bivouac, ou ici aux Tuileries, un maître qui n'aime pas plus les discuteurs que les idéologues.

Ce maître, le girondin sorti de prison consentit à le servir. Assis de nouveau, en l'an IV, sur son banc de député, siégeant jusqu'à floréal an V au Conseil des Cinq-Cents où il prend, comme à la Convention, une part active aux travaux scientifiques, il est prêt en Brumaire à remplacer son mandat électif par une fonction publique. Il ne fut pas le seul à désirer et à accepter un tel changement de sort. La séduction autoritaire de Bonaparte s'exerça à la fois sur les émigrés revenus et sur les républicains survivants. L'Ancien Régime et la Révolution, gagnés par les titres rendus et les titres créés, par les habits à galons, les croix enrubannées, les épées inoffensives, se réunirent dans le même brancard et s'attelèrent au même char. C'est par suite d'une de ces déformations particulières à l'Histoire que le nom de conventionnel est devenu synonyme de bouderie héroïque, d'inflexibilité farouche. Si Merlin de Thionville vendit sa propriété de Bougival pour ne plus apercevoir les toits de la Malmaison, si Cambon retourna en exil volontaire après avoir vu les illuminations d'un Quinze août, le grand nombre se rua à la curée napoléonienne et brigua l'habit de sénateur ou la clef dans le dos du chambellan.

Le Méridional qui avait voulu autrefois l'annexion de sa province italienne à la République française devait être superstitieusement frappé de cette mainmise sur le pouvoir par un Corse, par un homme de chez lui. Existait-il donc un mystérieux échange de forces entre les deux pays, une solidarité d'infortune et de triomphe établie par la logique de l'Histoire ? Il n'y avait, alors, qu'à accepter les faits, qu'à proclamer la journée du 18 brumaire « mille fois heureuse », qu'à saluer, le 21 vendémiaire an XI, le général premier Consul comme « le sauveur de la France », le « plus juste des hommes » qu'à lui offrir « amour, fidélité et profond respect », comme le fit l'ancien représentant protestataire de juin 1793, et qu'à s'en retourner occuper une place à l'endroit d'où l'on était parti.

Le Niçois est d'abord nommé, en germinal an VIII, juge au tribunal correctionnel des Alpes-Maritimes, à Nice où est né son premier fils, Adolphe, le 21 novembre 1798. Puis, en floréal de la même année, il s'en va comme sous-préfet à Puget-Théniers, dans le même département, à quinze lieues de Nice, au bord de la rivière du Var.

## IX

C'est là, après la naissance d'une fille, que naît Louis-Auguste Blanqui, le 12 pluviôse an XIII, 1<sup>er</sup> février 1805, à une heure du matin. La naissance du fils issu de Dominique Blanqui et d'Augustine-Sophie Brionville est déclarée devant le maire Cayla, en présence des témoins Guibert, secrétaire, et Papon, employé de la sous-préfecture.

Puget-Théniers, au bord de l'eau, au creux d'un massif montagneux, aligne ses maisons en un étroit espace. Les façades, les toits, le clocher carré, dessinent une humble géométrie sur les hautes pentes qui les surplombent, les écrasent. La petite ville semble en prison au-devant de ces grandes murailles obliques. Les enfants, ils sont nombreux, ils seront huit ici, peuvent se croire incarcérés par cette épaisse et dure nature mamelonnée en dômes et effilée en pointes. Le massif du Gourdan s'appesantit sur l'horizon de la petite ville. Il n'y a pas de communications régulières. L'hiver, c'est la claustration absolue. Quelques rues à traverser, à la main du père et de la mère en promenade, ou de la bonne en commissions, les jours animés de marchés, et on a bien vite la fin du sol à reconnaître et de l'air à respirer. Les yeux neufs se sont faits peu à peu familiers au commerce et aux occupations des quelques centaines d'habitants, ils ont enfantinement mesuré la tour de la vieille église, les ruines de la forteresse, ils se sont récréés à la culture du mûrier et à la vie travailleuse des vers à soie. Les oreilles sont bourdonnantes dans ce fond de pays résonnant d'échos, bruits monotones des



quelques manufactures, des tanneries, coups de battoirs tapés au bord de la rivière.

A mesure que les années passent, que la taille s'accroît, la pensée agrandit cet espace, et les pas plus hardis le parcourent. Sûrement, il y a quelque chose derrière ces robustes contreforts alpins, il y a une autre nature, d'autres villes, d'autres hommes. Le désir d'aller toujours plus haut, toujours plus loin, une inquiétude à voir l'horizon barré, à regarder surgir les nuages et les astres en de subites ascensions, ce sont les sentiments qui oppressent la poitrine et qui font virer les yeux dans ces abîmes aux parois si hautes. Les évasions voulues deviennent possibles, les jarrets des jeunes marcheurs sont plus résistants, les montées sont plus sûres. Ils se résolvent à passer ce pont, ils sont déjà instruits de lecture et ils savent que cette eau courante, presque tarie en été, mais grosse et charrieuse en hiver, les porterait à une Méditerranée immense et toute bleue, où des voiles blanches rasant la vague, décrivent des courses vers l'orient. Ils découvrent des issues, ils osent quitter le pavé et s'engager dans les sentes, ils gravissent les degrés des rocs, et soudain tout le contournement intime de la montagne les ravit, les panoramas des flancs verts, des sommets de neige transparente, des lointains bleus et roses leur apparaissent.

Les premières végétations de vignes et de figuiers, d'eucalyptus et de platanes, leur sont déjà familières. Ils respirent l'odeur des menthes pariétaires autour des sources. L'entrée dans la lumière verte et sur le sol violacé des forêts de sapins leur donne des éblouissements, puis un apaisement à se croire aux profondeurs sous-marines, dans l'eau glauque et transparente, mais il n'y a pas le poids et la densité de l'eau, l'air est léger, subtil, parfumé d'âcre et mielleuse résine. Ils écoutent la musique d'orgue jouée par le vent dans les pins. Les châtaigniers aux troncs robustes, aux fortes branches coudées, gesticulent auprès des calmes conifères aux rameaux paisibles, droits étendus, et les fruits en boules vertes hérissées tombent auprès des strobiles à écailles. Les ébéniers aux fleurs jaunes

s'entrelacent autour des arbres verts. Le pollen se meut en nuages autour des branches à aiguilles et descend lentement sur la terre en une épaisse pluie de soufre. A courir les pentes et à monter les rampes, d'autres essences se dressent et odorant, l'if triangulaire aux fruits rouges, les cyprès noirs qui s'espacent comme des suivantes d'enterrement en mantes de deuil, les genévriers aux graines enflammées, les sombres mélèzes. Plus haut, ce sont les arbres aux poumons solides, ceux qui sont les plus durs de troncs et les plus résistants. Les cèdres se projettent en forts branchages horizontaux, les épicéas grandis étalent dès le sol leurs rameaux en pyramides, les éphédres mûrissent leurs faux raisins, les sapinières se serrent et s'élancent aux penchants abrupts, de toutes parts coulent la poix noire et la térébenthine. Plus haut encore, après les pâturages, la terre disparaît presque, le roc affleure, les interstices sont percés de pâles fleurettes suffoquées par l'air vif. Et si les gravisseurs osent monter jusqu'à ces sommets dénudés, ils y trouveront de place en place les lichens humbles et les mousses malades de l'extrême septentrion, les tristes parasites qui palpitent si faiblement, proche le pôle, quand le pâle soleil a fondu la neige.

Où ils sont arrivés déjà, la course des nuages les effleure, le bleu de l'éther meurtri à tout instant par de brefs orages les baigne comme s'ils entraient en un océan de lumière. Les hauts pics surgissent avec une violence tranquille au-dessus des chevauchements escarpés. Au loin, des taches plus élevées encore, indistinctes, des pics, des nuées, que sait-on ? brillent en or ou rosissent au couchant. Les petits regardent, boivent des yeux, se hâtent à nommer les sommets d'après la géographie apprise la veille, à deviner un passage d'après l'échanerure d'un col, la sinuosité d'une route qui doit serpenter, surplomber, et se précipiter en cascade pierreuse dans la vallée d'Italie.

Ils redescendent à travers les coupées ferrugineuses, s'appuient de la main aux roches primitives, piétinent les calcaires, se retrouvent bientôt dans la senteur fine des citronniers,

dans la verdure d'argent des oliviers. Auguste adore ces courses, il est petit, nerveux et infatigable, il s'en va souvent seul, il passe des journées à respirer les plantes fortes, les fouillis d'herbes, les émanations des simples, toute la puissante herboristerie de la montagne. Aussi despotique que l'odeur, le bruit des eaux emplît le silence, les sources s'égouttent des trous feuillus, la pluie en marche tombe en doux égrènements ou en violentes ondées. Partout, dans toutes les rigoles, à tous les escaliers de gneiss, de schistes et de granits, la claire eau diamantée descend en nappes, se brise en facettes, coule, murmure, parle, chante.

L'enfant, dans ce gazouillis de nature, connaît la joie de respirer libre, se délecte à cette ivresse du parfum des feuilles, boit au creux de sa main l'eau emperlée.

## X

La famille habite l'hôtel de la sous-préfecture, en face de l'église paroissiale. Il y a un collège où les garçons reçoivent la première instruction : l'aîné seul sera ici en âge d'être envoyé au lycée de Nice. Pour le reste, les Mémoires d'Adolphe constatent que Puget-Théniers, isolé, offre pourtant une parfaite image de tous les pays civilisés : « Il y avait des gens comme il faut et des gens de rien, des administrateurs, des juges, des financiers, des intrigues d'affaire et d'amour, des querelles théologiques, des philosophes, des dévots... tous les éléments de formation intellectuelle et morale dans une petite ville de deux mille habitants. » La vie matérielle était alimentée abondamment et sainement, par le poisson du Var, le gibier, les volailles, les fruits, un pain délicieux. Le décor de la vallée était de cyprès, de figuiers, d'amandiers, d'oliviers, de grenadiers, de festons de vigne. Ici, des pasteurs, le laitage de chèvre et de brebis. Là, les vigneron, le vin muscat. Les cours d'eau, à sec l'été, s'enflent sous les trombes de l'automne et de l'hiver, sont rouges de sang artériel, noirs comme l'ébène

ou jaune citrin, selon les terrains arrachés. Ce tableau achevé, Adolphe dit avoir reçu l'empreinte méridionale indélébile. Son séjour au lycée de Nice ne change pas sa nature vive et sentimentale, qui revient par saccades à travers son caractère modifié et ses idées en formation. Il prend le respect de l'éducation impériale au son des tambours, avec des doutes qui le traversent parfois. Il reçoit et garde les enseignements d'intégrité et d'honneur de son père. Aux vacances passées à Puget-Théniers, il console l'excellent homme, un peu déprimé par la personnalité et l'humeur difficile de sa femme. Celle-ci, fréquemment enceinte, nourrice de ses enfants, entourée de soins et d'hommages, ne peut se résoudre à la médiocrité de son sort, et la vie n'est pas facile pour Dominique Blanqui, mari d'une femme sans prévoyance et sans résignation, père d'une famille accrue sans cesse. Il est absorbé par le travail de ses bureaux, tandis qu'elle est indifférente à tout ce qui n'est pas elle-même. Toujours il cherche quelque moyen de créer la fortune, s'obstine à vouloir endiguer le torrent du Var, fait venir des plants, s'endette, pour assister, deux fois de suite, au désastre de l'inondation et de la destruction.

A la fin de 1813, il a sept enfants, quatre fils et trois filles. Il aura dix enfants, trois autres filles, deux mortes en bas âge. Il ne peut subvenir à l'éducation complète de tout ce petit monde, et le jour ne peut être prévu où Auguste sortira du collège de Puget-Théniers, qui lui donne seulement l'instruction élémentaire.

Au moins, le sous-préfet avait pris l'habitude et le goût de l'administration, et un rapport de son supérieur, le préfet de Nice, M. du Bouchage, affirmait, en 1812, sa considération, ses talents, son caractère ferme, « même un peu sec », son activité, sa bonne manière de gérer, faisant beaucoup par lui-même, son économie, son absence de passions dispendieuses, le jeu, la chasse, les femmes. Le même rapport dit aussi le chiffre médiocre de la fortune de la famille : quinze cents francs de revenus. C'était peu pour élever tant d'enfants, et c'est la

raison d'une idée qui hante le père et la mère incertains de l'avenir.

Ils voudraient se rapprocher d'une tante de M<sup>me</sup> Blanqui, tante octogénaire, veuve depuis quinze ans, fixée dans le département d'Eure-et-Loir, à Aunay-sous-Auneau, et qui pourrait bien laisser sa fortune à la nombreuse et intéressante famille. Jean-Dominique a tout essayé, mis, dès le Consulat, sous les yeux du ministre de l'Intérieur un mémoire exposant sa situation, célébrant la journée mille fois heureuse du 18 brumaire, promettant d'élever sa famille dans les sentiments de reconnaissance et d'amour pour le gouvernement bienfaisant dont elle tiendra son bien-être, et concluant à l'obtention d'une sous-préfecture d'Eure-et-Loir ou d'un proche département. Sa femme Sophie a écrit à leur protecteur Fabre de l'Aude, président du Tribunat, et la tante de Sophie, M<sup>me</sup> Brionville, a écrit aussi au ministère de l'Intérieur. Mais aucune sous-préfecture n'est vacante, et voici la catastrophe définitive : Napoléon, vaincu par les alliés en 1814, abdique à Fontainebleau le 11 avril.

Au même moment où l'Empereur, devenu le roi dérisoire de l'île d'Elbe, doit, pour éviter les vociférations et les pierres des Provençaux royalistes, faire le voyage d'Avignon à Fréjus, déguisé sous l'uniforme blanc et bleu d'officier autrichien, le sous-préfet de Puget-Théniers est contraint, lui aussi, de sortir de sa maison, de laisser là sa famille. Avec les alliés, rentraient les Piémontais chassés par l'annexion et qui se souvenaient de 1792. Les enfants vécurent leur vie innocente dans ce tumulte. Pour la première fois, de leurs yeux inconscients, ils virent les irruptions de la soldatesque, les allées et venues des dénonciateurs, les perquisitions brutales où les crosses des pistolets sondent les murs, les arrestations où l'arrêté est jeté dans la rue, poussé par des poings qui frappent, des fusils qui meurtrissent, des sabres qui piquent. Pendant qu'au lycée de Nice, Adolphe voit les professeurs arborer la cocarde blanche des Bourbons et la cocarde bleue de Sardaigne, et perd quelque peu de son respect pour l'auto-

rité devant les palinodies de ses maîtres, Auguste, à Puget-Théniers, voit les mêmes spectacles, les couleurs de la réaction et de l'étranger mêlées, la cocarde tricolore foulée aux pieds.

Le désastre était grand pour la famille : Dominique Blanqui forcé de quitter le territoire redevenu sarde, avec huit enfants, avec pour toutes ressources un arriéré de traitement et la vente du mobilier, permettant de réaliser en tout cinq mille francs. Le lycéen, parti dans la débandade de Nice, trouva sa mère consternée et son père très inquiet, dans l'agitation du départ forcé. Et voilà que tout à coup, la veille de ce départ, le sort change par un incident ainsi conté dans les Mémoires d'Adolphe :

« Pendant que nous étions occupés à faire nos préparatifs de départ pour Paris, où mon père espérait, avec l'aide de ses amis, reconquérir un modeste emploi qui assurât du pain à ses enfants, il reçut par la poste, frappée d'un timbre assez fort, une lettre avec suscription d'une main inconnue, au travers de laquelle il était facile de distinguer des caractères imprimés : il la fit refuser, craignant qu'elle ne contînt pas autre chose qu'un de ces milliers de prospectus dont les marchands de Paris inondaient, sans affranchir, les fonctionnaires publics. Ma mère, plus curieuse, paya le port de la lettre et l'ouvrit. Cette lettre, datée d'un chef-lieu de canton du département d'Eure-et-Loir, était écrite par le juge de paix et nous annonçait la mort d'une tante de ma mère, qui devenait une de ses héritières : mon père était prié de venir recueillir sa part de succession... » Quelques renseignements d'inventaire annonçaient un mobilier considérable, argenterie, tabatières d'or, dentelles de prix, linge de corps et de table. La propriété se composait d'une habitation de maître, dite château de Grandmont, d'un parc clos de murs, et de terres labourables.

Le père s'en alla seul pour se rendre un compte exact de l'état des choses. Il partit, se fixa à Chartres, dans un grenier, soutint un procès contre l'un des cohéritiers, gagna la totalité de l'héritage, les autres cohéritiers s'étant désistés à l'annonce

du procès. Cela prit quelques mois, et ce fut seulement à l'issue de l'affaire que M<sup>me</sup> Blanqui se mit en route avec son fils Adolphe et l'une de ses filles. Le reste de la famille suivait, sous la conduite de la tante Brionville, qui était venue habiter Puget-Théniers après la mort de son mari. Voyage de treize jours, en diligence, fatigant et triste lorsque furent atteintes les régions bouleversées par la guerre, villages incendiés, champs de batailles bossués de morts. De Paris, Adolphe, le premier, s'en va à Aunay-sous-Auneau :

« Il était, dit-il, neuf heures du soir quand je rejoignis mon excellent père dans ce manoir qu'il venait de conquérir et où il m'attendait avec un souper frugal et une satisfaction ineffable. Au lieu d'occuper les grands appartements de la maison, qui n'étaient pas sans élégance, il était assis au foyer d'une cuisine immense où pétillait un feu de bourrées bien entretenu, et je ne saurais dire à quel point mon cœur fut attendri de voir cet excellent homme, plus fier du succès de son procès et de la conquête de notre asile que s'il avait gagné cent batailles... Le lendemain, au lever du soleil, mon père vint me trouver au lit et me proposa de faire, en manière de reconnaissance générale, le tour de notre parc. C'était une enceinte de quinze à seize arpents, dont la moitié était dessinée à l'italienne, avec de grands escaliers en ligne droite et en terrasses superposées les unes aux autres ; de longues allées de tilleuls, coupées à angles droits sur le vert foncé des prairies, lui donnaient un caractère de fraîcheur remarquable, et le fond qui s'élevait en amphithéâtre était parsemé de vieux chênes séculaires... »

Le tout, assez délabré. L'intérieur aussi, avec des restes de grand air, des lits à baldaquins, en damas de soie, des fauteuils Louis XV, des commodes en bois de rose, des pendules charmantes, des tables de toilette garnies de mousseline. Le malheur, c'est que M<sup>me</sup> Blanqui, à peine arrivée, « fut frappée d'une espèce de vertige » devant l'argenterie, les tabatières d'or, les montres, les dentelles. Elle en jouit d'abord enfantinement, se couvrant de valenciennes et de points

d'Alençon pour se rendre à l'église du village, puis elle vendit une à une les tabatières, collection qui représentait une valeur de 7 000 à 8 000 francs, puis les pièces d'argenterie, les dentelles, les damas de soie, les porcelaines de Sèvres, les pendules, les baignoires, et jusqu'à la batterie de cuisine. « Tout coulait, dit Adolphe, tout fondait en silence sous une main persévérante et invisible... Je n'ai jamais vu un tel acharnement à vider une maison. » A quoi servait le produit de ces ventes ? A rien. Ni à réparer le logis, ni à éduquer les enfants. M<sup>m</sup>e Blanqui apparaît surtout légère et fantaisiste. Elle fait de fréquents voyages à Paris, rapporte de la marée, du gibier, des confitures, du café, du chocolat, du thé, des pains de sucre, des robes à la mode, des petits bonnets. Que son mari ou son fils aîné essayent d'arrêter son gaspillage étourdi par un commencement de timides remontrances, elle les arrête net, les supprime par des réponses de ce genre : « Je n'ai de compte à rendre ici à aucune des personnes que je nourris ; tous ceux qui ne sont pas contents sont libres de s'en aller. »

Le père Blanqui essaya de rétablir l'équilibre en ouvrant avec Adolphe, dans la maison de Grandmont, une école primaire qui réussit tout d'abord, mais qui fut bientôt fermée par ordre officiel, ayant été ouverte sans autorisation, et l'instituteur du village ayant porté plainte au procureur du roi.

De même, le fonctionnaire déposé essaya de se faire admettre par le pouvoir nouveau. Les difficultés du présent, la crainte de l'avenir, les sept enfants à élever, — l'un des huit meurt en 1814, — c'est par là qu'il faut expliquer la démarche de l'ancien conventionnel auprès du roi rétabli. Avant de quitter Puget-Théniers, le 1<sup>er</sup> juin 1814, il s'adressait au nouveau ministre de l'Intérieur, rappelait sa détention : « Que je serais heureux si, après avoir servi ma patrie avec zèle et fidélité dans des temps déplorables, je pouvais encore consacrer mes jours au souvenir d'un nouvel Henri IV sous un nouveau Sully. » Le 8 juillet, sa supplique rappelle ses treize mois d'emprisonnement pour « avoir professé des principes con-



traires au délire du temps ». Il demande une place analogue à celle qu'il a perdue . « Comment n'aurait-il pas cet espoir, ayant le bonheur de vivre sous le plus paternel des monarques ? »

Les démarches sont vaines ; les Bourbons sont peu empressés, malgré le dossier favorable, à user des services du Girondin de 1793. Celui-ci obtint seulement ses lettres de naturalisation, en date du 20 décembre 1814.

L'empereur revient, le fonctionnaire va retrouver sa place. Napoléon débarque, son aigle vole de clocher en clocher, et, lui, met l'empreinte de ses bottes de conquérant sur le sol, marche d'un pas pesant et rapide de ville en ville, à travers les campagnes, monte et descend les contreforts des Alpes, parcourt la vallée du Rhône, touche Paris. L'aigle est à Notre-Dame, Napoléon est aux Tuileries. De nouveau, pendant cent jours, il règne, et le sous-préfet administre. Non plus à Puget-Théniers redevenu italien, mais à Marmande, à deux journées de Bordeaux, sur la Garonne.

Il n'a pas celé ses démarches auprès de Louis XVIII. « J'ai cru pouvoir, dit-il, obtenir du gouvernement éphémère des Bourbons un emploi quelconque qui me fournit les moyens de faire subsister mes enfants. Vain espoir ! Je n'étais point émigré et le nom seul de conventionnel faisait frissonner le ministre. J'ai dû me retirer dans ma terre de Grandmont... » Et le 29 mars, de la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, n° 43, il n'a pas craint d'écrire cette lettre extraordinaire de fonctionnaire anxieux et toujours prêt : « Par un événement dont on n'avait pas même l'espoir de se flatter, la Providence vient de replacer sur le trône un héros dont les siècles admireront les vertus même dans ses malheurs : l'Espérance renaît dans le cœur des Français, elle renaît surtout dans celui du suppliant ; le retour de la famille impériale au trône qui lui appartient par la volonté de toute la France va sécher des torrents de larmes : il va sécher surtout celles dont la famille du suppliant n'a cessé jusqu'à ce jour d'être abreuvée. » De même, sa femme envoie une supplique d'Aunay, le 2 mai

1815, à sa Majesté l'Empereur, une autre, de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, n° 8, le 16 mai, au comte Carnot, ministre de l'Intérieur.

En réponse, Carnot, ministre de l'Intérieur, par un décret du 25 mai 1815, daté du Palais de l'Élysée, au nom de Napoléon, empereur des Français, et contresigné du ministre secrétaire d'État, duc de Bassano, l'a placé à ce poste difficile de Marmande, région méridionale où sévit l'esprit royaliste, où le sous-préfet, malgré son caractère apaisant, a grand'peine à se maintenir, et constate chaque matin la disparition du drapeau tricolore de sa porte.

## XI

La partie décisive jouée et perdue à Waterloo, le navire anglais cinglant vers Sainte-Hélène, Jean-Dominique Blanqui, parti seul à Marmande, revient à pied de Marmande à Aunay, vendant sa montre en route, apparaissant un matin, en voyageur poudreux, son bâton à la main, accompagné d'un petit paysan qui porte son sac.

Il fait de nouveaux efforts pour prendre faveur auprès des Bourbons réinstallés. En 1818-1819, il est à Paris, 10, rue des Minimes, puis, 5, Petite rue Neuve-Saint-Gilles. Il revient à la charge auprès du gouvernement de Louis XVIII, fait valoir sa « modération à toute épreuve dans des circonstances difficiles » il est recommandé par Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Hély d'Oissel ; sa femme écrit encore en signant « Sophie Blanqui, née Brière de Brionville », mais rien n'y fait, c'est la fin de sa vie publique. Il lui faut se résigner à cultiver son jardin, à soigner ses arbres. C'est maintenant le tour de ses fils d'entrer en scène. Adolphe était déjà parti une première fois pour Paris avec trois ou quatre chemises, quelques mouchoirs de poche, et la pièce de quarante sous que sa mère lui mit dans la main. Il ne trouva que la misère et la faim, paya son hôtel du prix de quelques copies, dut revenir à Aunay, où il fut mal

reçu par M<sup>me</sup> Blanqui. Il retourne à Paris lorsque le retour de Napoléon est annoncé, assiste à l'arrivée de l'Empereur dans la cour du Carrousel, mais son voyage n'est pas pour lui plus fructueux que le premier. Il revient encore à Aunay, où une nouvelle cause de ruine s'ajoute bientôt aux autres. Les Blanqui doivent loger, après la seconde entrée des alliés, l'état-major d'un régiment de hussards prussiens, un colonel et sept officiers, qui vivent à discrétion, reçoivent des amis, mangent les volailles, boivent les vins, placent des factionnaires devant les espaliers et les treilles. Il faut faire des coupes de bois, abattre des arbres séculaires, jusqu'au jour où Adolphe, qui s'est lié avec un jeune lieutenant de dix-sept ans, épris comme lui de latin et de grec, parvient à faire savoir au colonel que la maison a été choisie par la méchanceté du maire royaliste et clérical d'Aunay, et qu'il y a là un abus de pouvoir : dès lors, tout change, et c'est le maire qui doit fournir la subsistance aux officiers, auxquels M<sup>me</sup> Blanqui, courageuse et nette de paroles, tenait tête de son mieux, à la grande admiration de son fils Adolphe.

Celui-ci, enfin, après toutes ses épreuves, parvient à exister à Paris. Il entre dans une institution de Bourg-la-Reine, puis dans une autre du Marais, et enfin, rue de la Chaussée-des-Minimes, dans la pension tenue par un ancien émigré, Massin, qui le prend comme secrétaire et lui confie une double classe élémentaire, avec des répétitions de troisième aux élèves qui suivent les cours du lycée Charlemagne. Lorsqu'il arrive aux appointements de 1 500 francs, avec le logement et la nourriture, chez M. Massin, il réalise son rêve qui était de faire venir à Paris son frère Louis-Auguste. Il demanda pour lui à M. Massin l'admission à un prix de faveur, et à sa mère un trousseau, qui fut refusé. Il dut attendre quelques mois pour acheter le strict nécessaire, et enfin Louis-Auguste lui arriva. Adolphe le représente comme un enfant charmant, un joli petit enfant blond, de la physionomie la plus heureuse et d'une rare intelligence. Il est heureux de le voir « assis au banc de sa classe, à la table de communion intellectuelle ».

Il pare l'enfant de douze ans d'une petite jaquette bleue à collet de velours. « J'attendais, dit-il, le dimanche avec impatience, pour l'emmener en promenade avec moi, pour lui faire voir les monuments de Paris, pour répondre aux questions que me faisait son ardente curiosité. » Le soir de ces dimanches, ils dînent ensemble et rentrent à l'institution Massin. L'aîné est vraiment pour le plus jeune un bon père, et les sentiments qu'il manifeste apparaissent absolument sincères, à travers toutes les considérations qu'il mêle à son récit, et qui ne peuvent être abordées ici, sous peine d'anticiper sur les événements. Il suffit, pour l'instant, du compte rendu de la vie scolaire d'Auguste Blanqui :

« Il devint tout à coup l'un des meilleurs élèves de la maison Massin, et ses succès au lycée Charlemagne firent bientôt pâlir tous ceux que j'avais remportés au lycée de Nice. Au concours général des lycées de Paris, son nom était prononcé avec enthousiasme, et il figurait l'un des premiers sur toutes les listes d'honneur. Grec, latin, histoire, géographie, tout était pour lui occasion de triomphe et de prix... M. Massin, qui connaissait l'intelligence de mon frère, appréciait à sa juste valeur l'éclat qui en rejaillissait sur son institution, et il avait généreusement diminué pour lui le prix de la pension... »

Adolphe revint avec deux jours de retard d'un voyage en Angleterre, trouva M. Massin très mécontent, et, sur un mince incident, un retard de deux minutes à une répétition, ce fut la fâcherie et la séparation : « Monsieur Blanqui, dit le chef d'institution, une leçon d'une heure dure soixante minutes, comme un congé d'un mois dure trente-un jours ». Le jeune professeur n'accepta pas l'observation faite violemment devant les élèves, et prit son congé. L'autre ajouta : « Que faisons-nous, monsieur, de monsieur votre frère? » — « Mon frère, Monsieur, viendra manger du pain bis avec moi, je vous présente mes respects. » Et Adolphe Blanqui disparut, refusa, malgré l'offre, de reprendre ses fonctions de secrétaire ; mais la brouille ne fut pas complète, il revint comme répétiteur externe, prit un logement en ville pour lui, son frère, la vieille

tante Brionville, qui vint d'Aunay tenir le ménage, et sa sœur Uranie, qu'il avait fait venir aussi en pension à Paris, et qui était des leurs le dimanche. Les autres sœurs, Zoé, Aglaé, Sophie, restaient à Aunay, avec le père et la mère.

Auguste continue alors, chez Massin, ses études « qui brillèrent du plus vif éclat, surtout vers la fin, et qui en firent un des plus fameux lauréats de l'Université ». Adolphe raconte à ce sujet la distribution des prix de l'année de seconde, où son frère, dit-il, « obtint une telle masse de récompenses qu'il fut matériellement impossible, en revenant de la Sorbonne, de transporter les lourds et magnifiques volumes, même en nous partageant le fardeau, ma mère, l'enfant et moi ». Il se souvient d'un superbe exemplaire de Rollin, in-4<sup>o</sup>, relié en veau fauve et doré sur tranche. Le transport de ces livres fut l'occasion d'une nouvelle scène maternelle. Sur la proposition de prendre une voiture de place pour s'y entasser avec la bibliothèque, M<sup>me</sup> Blanqui accabla Adolphe de reproches, lui demandant s'il était donc jaloux et envieux des succès de son frère, qu'il voulait les cacher au fond d'un fiacre.

## XII

Pendant six années, de 1818 à 1824, Auguste Blanqui est à son rang dans les longues files d'écoliers aux doigts tachés d'encre qui sortent de la maison rébarbative, piétinent dans la rue de la Chaussée-des-Minimes, traversent la place Royale, jettent des regards d'envie aux mioches qui jouent dans la poussière, sous les marronniers, débouchent dans la rue Saint-Antoine par la rue Royale, vont s'asseoir sur les bancs luisants de Charlemagne.

Sur la fin de ses classes, l'enfant devenu jeune homme a la tournure et les allures des enfiévrés de travail, le visage pâle et la barbe naissante des vieux collégiens préparés aux concours, qui se battent volontiers avec leurs maîtres d'études.

Sa nature amoureuse des règles et des proportions classiques a fait de lui un grécisant et un latiniste, son cerveau à la fois exact et imaginaire s'est approprié les formules des mathématiques et la poésie des nombres, sa curiosité a absorbé la géographie et l'histoire, son opiniâtreté triomphe des difficultés des compositions. Et Adolphe, devenu l'élève de Jean-Baptiste Say, l'économiste Adolphe, qui déjà prépare le cours qu'il professera à l'Athénée, bien loin de jalouser son frère, est pris d'enthousiasme devant ce prodige d'application et de mémoire, et écrit au père Blanqui, retourné là-bas, dans le verger d'Aunay-sous-Auneau : « Cet enfant étonnera le monde. »

### XIII

Ce qui se passait entre 1818 et 1824, pendant ces six années de collège, était fait pour passionner jusqu'à la violence et pour rendre sérieuses jusqu'à la mélancolie ces âmes écolières réduites au silence pendant les heures des classes et qui voletaient comme des oiseaux rebelles dans les préaux et les cours de récréation. La rumeur de la rue entrait par les fenêtres grillagées, et les gamins en vacances trouvaient chez eux le mécontentement discuteur de leurs familles bourgeoises.

Sur un fond de rêve et d'apothéose, les années qui viennent d'être vécues revivent. Des lueurs éclairent des dates, dans des nuages de gloires transparissent les symboles, le rouge bonnet phrygien, le triangle égalitaire, l'aigle éployée, le laurier, la courte épée. La même clarté fait reluire l'acier du couperet et les baïonnettes des régiments en marche. Une tribune se dresse au-dessus d'un grouillement de foule comme un rocher dans une mer de tempête. Des mains d'acclamation se lèvent vers des drapeaux qui se penchent. Des charrettes remplies d'orateurs cahotent au long d'un faubourg. Des champs de bataille traversés de vols d'oiseaux semblent des cimetières qui auraient vomis leurs morts. Des

figures mystérieuses d'Idées en costumes de déesses apparaissent et disparaissent, grandissent et planent dans les clartés et dans les cris. Un cheval blanc qui porte un empereur passe dans le frais matin d'un jour de victoire. Tout se mêle dans cette vision d'hier qui semble si lointaine. Ceux qui ont survécu hésitent devant leur souvenir, s'éprennent du disparate idéal à double profil de République et de César.

C'est en avant de ce décor fumeux et de cette mêlée tragique que surgissent, à ras de terre, les personnages, et que s'accomplissent les événements de la seconde Restauration. L'origine du pouvoir protégé par les armées étrangères n'a pas été oubliée, les yeux des patriotes voient encore le tsar russe et le roi prussien défiler sur les boulevards aux vivats des royalistes, les cosaques d'Alexandre briser, pour se baigner, les glaces de la Seine, devant les anciens soldats de Napoléon en faction aux Tuileries. Les citadelles ont été occupées, les arsenaux vidés, les canons emmenés comme des bêtes captives traînées en laisse. Blücher a fait miner le pont d'Iéna, les Parisiens ont dû fournir du tabac et de l'eau-de-vie aux Prussiens, la maraude a été poussée jusqu'en Bretagne. Il a fallu payer sept cents millions pour indemnité de guerre. Le duc d'Anhalt-Bernbourg a réclamé la solde de quatre mille reîtres mis autrefois par sa famille au service de Henri IV. Brune a été assassiné à Avignon, et Ramel à Toulouse. Dans la plaine de Grenelle, on a fusillé Labédoyère ; avenue de l'Observatoire, Ney ; à Bordeaux, César et Constantin Faucher ; à Lille, Chartran ; et encore, à Paris, Mietton et Mouton-Duvernet. Bonnaire est mort en prison, Debelle et Travot ont été condamnés à vingt ans de détention. Drouet d'Erlon, les frères Lallemand, Clauzel, Brayer, Ameilh sont proscrits, L'avocat Didier et ses compagnons d'insurrection sont guillotins à Grenoble. Plaignier, Carbonneau et Tolleron, organisateurs du complot des Patriotes, condamnés comme parricides, ont le poing coupé avant d'avoir la tête tranchée. Louis XVIII, podagre, les cheveux poudrés, des épaulettes tressées sur son habit bleu, règne en France comme à Mitau,

par permission de l'Europe. Marmont, duc de Raguse, caracole aux revues ou attend son tour de courtisan dans les antichambres. Fouché fait horreur et Talleyrand inquiète.

Tout cela accompli, voyez et entendez les élèves de chez Massin, de tous les âges et de toutes les opinions, se communiquant ce qu'ils ont appris chez eux, ce qu'ils ont lu dans le bulletin d'une gazette, les voyez-vous, s'enthousiasmant dans un élan semblable, ou s'encolérant dans une dispute, se montrant du regard, dans la traversée de la place Royale aux briques roses, le fin, souple et autoritaire jésuite à rabat noir qui passe, le rouge garde royal qui se dandine à la place où se dressait le Louis XIII de bronze? Les grands qui s'isolent et mutuellement s'échauffent, se racontent, en ces années-là, des nouvelles terribles qui les font pâlir, des nouvelles heureuses qui leur font monter aux yeux la flamme de l'espoir : — Des exécutions ont été ordonnées à Lyon par le général Cannel. — M. Laffitte vient d'être envoyé à la Chambre, et aussi Lafayette, Manuel, le général Grenier. Les députés indépendants sont maintenant quarante-cinq. — Kotzebue a été tué par l'étudiant Sand. — L'étudiant Lœnig, qui a voulu assassiner le régent de Nassau, s'est suicidé dans sa prison en avalant des morceaux de verre. — Arndt est en prison. — Gœrres s'est réfugié en France. — Au quartier latin, les étudiants en droit ont protesté contre la destitution de leur professeur M. Bavoux. — L'abbé Grégoire est nommé député à Grenoble. Les libéraux sont maintenant quatre-vingt-dix. — Révolutions à Madrid, à Lisbonne, à Naples, à Turin. — Ferdinand d'Espagne est chassé, Ferdinand de Naples abdique. — Ferdinand de Naples est revenu. — Maroncelli et Silvio Pellico sont emprisonnés au Spielberg. — Hier soir, le duc de Berry a été tué d'un coup de couteau, à la sortie de l'Opéra. — Louvel a été exécuté ce matin. — La suspension de la liberté individuelle est votée, et une loi contre la presse, et la censure, et une loi électorale restrictive qui envoie une majorité d'ultras à la Chambre. — Il est né un duc de Bordeaux. Des chansons outrageantes sont chantées dans les études



et dans les dortoirs. — La veuve de Brune, qui a conservé le corps de son mari chez elle, depuis six ans, obtient un jugement contre l'assassin contumax. — Napoléon est mort à Sainte-Hélène ! Si l'on respire plus librement aux Tuileries, Paris tombe en stupeur. Hé quoi ! ne devait-il pas revenir comme il était revenu de l'île d'Elbe ? Les uns ne croient pas à cette disparition. D'autres songent au vague Napoléon II qui vit en Autriche. Mais, pour un grand nombre, l'empereur tombé, la République reparaît. — M. de Villèle est ministre. — La Grèce brûle : dans la Méditerranée, autour de Scio, le rouge du sang se mêle au bleu de la mer. — Conspirations militaires. Le colonel Caron est fusillé à Strasbourg. Le capitaine Vallé est fusillé à Toulon. Le docteur Caffé, le général Berton, et quatre autres, sont fusillés à Saumur. La guillotine a été ajustée en place de Grève pour Bories, Goubin, Pommier, Raoulx, les quatre sergents ramenés de la Rochelle. Ils sont quelques-uns qui ont vu la quadruple exécution en un jour de leurs vacances de septembre. Auguste Blanqui est de ceux-là.

A dix-sept ans, il assiste au sanglant sacrifice, il voit périr les jeunes hommes, il frémit d'angoisse et de fureur, il garde le souvenir et fait le serment. Pendant toute sa vie, il gardera ce souvenir sanglant. Forcément, la politique lui apparaît, en de tels jours, comme une bataille farouche et sans merci où l'on joue sa liberté et sa vie. Avec quelle force, au lendemain du drame, les impressions s'échangent dans les groupes d'élèves de Massin. Le cri de Vive la Liberté ! a traversé la place. C'est Bories qui a crié. Oui. Non, c'est Raoulx. Tous les quatre ont crié, celui-ci en est sûr. — On va faire la guerre à l'Espagne. Manuel, qui a protesté, a été expulsé de son siège de député. C'est M. de Foucault qui lui a mis la main au collet. — Ferdinand d'Espagne est rétabli. Riego a été pendu à Madrid. — Élections nouvelles. Il n'y a plus que dix-neuf libéraux élus. La Chambre est la Chambre retrouvée.

Ainsi vont s'exaltant les imaginations neuves. Avant les

prochaines aventures de la rue, le branle-bas de combat s'organise et résonne dans les consciences tressaillantes, dans les profondeurs des jeunes esprits.

#### XIV

Dix-neuf ans ! c'est l'âge des grandes lectures, des lectures sans fin, où les yeux absorbent tout l'imprimé qui est à leur portée, où la cervelle aux cases impatientes boit les récits, les systèmes, les histoires, les philosophies, s'emplit de phrases, en reste gonflée comme une éponge, fatiguée et délicieusement lourde. Tout cela se répartira de soi-même, sans hâte, en élément intellectuel sûr désormais d'une solide habitation. Les livres fermés, les notes prises, le jeune homme peut se livrer à l'action, songer à autre chose. La filtration s'accomplira à son insu, l'excédent viendra en écume et sera rejeté. Aux heures de sommeil surtout, dans la petite mort de tout le corps, au plus profond de la nuit et de la perte de personnalité, quand la face est blanche, les lèvres gonflées, la respiration profonde, régulière et douce, poussée en soupirs prolongés, c'est alors que l'intime travail d'assimilation s'accomplit. Dans l'agglomérat des cellules, si fragile, si petit, et qui peut contenir tant d'infini, le savoir acquis pendant le jour et entré comme un flux bouillonnant, s'apaise, se concentre en des résidus, élimine l'inutile ou le moins utile, se subdivise par les menus couloirs, s'en va séjourner aux intimes réservoirs de la connaissance, marque des étiages.

Le collégien libéré connut cette boulimie de l'adolescence intelligente et cette progressive assimilation. Désormais, son esprit gardera le concept facile, la production incessante, comme les matrices de certains animaux, fécondées pour toute une existence. Naturellement aussi, en même temps que le désir général de connaître, des goûts particuliers s'affirmeront en lui, sa mentalité recevra une marque qui subsistera. Le temps et les expériences personnelles amen-

deront et augmenteront ce premier fonds, mais il restera une préférence *a priori* de jugement, un siège fait de philosophie, de morale et de tactique politique. L'initiation, ici, est venue des souvenirs du père, de la facilité du lycéen, du sang italien. Blanqui jeune va aux auteurs latins, aux beaux acteurs glabres de la République romaine, à la tragédie cornélienne, racinienne, et même voltairienne, considérée, malgré tant d'autres éléments compliqués, comme la transposition française de l'antiquité classique. Les serments des conjurés, les poignards agités aux mains des Brutus, l'émurent. L'individu lui parut peu auprès de l'entité, il prit foi aux syllabes émouvantes de Patrie et de République.

La forme d'opposition violente et secrète forcément employée sous Louis XVIII et sous Charles X, le carbonarisme, surexcite et accapare le jeune homme sous l'influence du Livre. A peine sorti du collège, il est affilié à un groupe. L'importation italienne réussit en France, de même que le méridional s'est acclimaté à Paris. La charbonnerie française est fondée par Bazard, Flotard et Bluche, le 1<sup>er</sup> mai 1821, dans une maison de la rue Copeau. Au-dessous de la Haute-Vente s'étagent les Ventes Centrales et les Ventes Particulières. Dans l'armée, il y a les Légions, les Cohortes, les Centuries, les Manipules, c'est le triomphe du vocabulaire romain. Mais en haut seulement, quelques-uns possèdent le secret absolu de l'organisation générale. Les Ventes de canton enverront un député aux Ventes d'arrondissement; ces Ventes d'arrondissement correspondront, par l'un des leurs, avec la Vente suprême. Le carbonaro est seulement tenu de posséder un fusil et cinquante cartouches. On pense pour lui, on le prévendra à temps, il n'a qu'à attendre les ordres des chefs inconnus.

Blanqui, né à la politique sous la Restauration, prend les mœurs d'un conspirateur du temps de la Restauration, et la Vente charbonnière devient pour lui le type idéal de la société secrète, de l'opposition possible.

## XV

Il travaille en ce temps-là avec son frère aîné, il essaie de trouver une situation et de venir en aide aux siens. Tous deux collaborent au *Courrier français* de Valentin de la Pelouse et au *Journal du Commerce*; tous deux trouvent à s'employer à l'École du Commerce, tous deux, allégrement, s'en vont à pied, le samedi soir, passer leur dimanche à Aunay-sous-Auneau. Ils sont notés pour avoir des opinions dangereuses. Adolphe est très surveillé par la police et Auguste est déjà signalé. Un rapport de ce temps-là, consacré à Adolphe, mentionne son frère « employé comme lui à l'École du Commerce, et dont les opinions sont également mauvaises ». Aucun fait, pourtant, ne peut être allégué à l'appui de la suspicion. Leur père a même obtenu d'eux qu'ils fassent une démarche auprès du baron Louis, ministre des Finances de Napoléon et de Louis XVIII, auquel le conventionnel a rendu autrefois quelque service. Mais les deux jeunes gens sont reçus avec tant de morgue et de dureté qu'ils s'en sont allés ulcérés, furieux, et que le plus jeune a jeté la porte derrière lui avec violence. Il leur faudra, décidément, ne compter que sur eux-mêmes. Adolphe s'engage de plus en plus dans l'étude de l'économie politique. Auguste cherche et trouve une place de précepteur.

C'est au château de Blagnac, bâti dans les rocs qui surplombent la Garonne, qu'il a son premier contact avec la vie. Il est le précepteur du fils du général Compans, qui a eu les mêmes phases d'existence que Dominique Blanqui, qui est parti volontaire sous la République et qui est revenu dignitaire de l'Empire. Le jeune précepteur instruit son élève, parcourt le pays, continue ses lectures. Il partage sa vie en sociabilité et en solitude, causeur et gai avec le général, sérieux et réfléchissant dans la chambre où il loge. Des habitudes d'enfance se prolongent et s'incrument en lui,

il n'a pas souci du froid, couche en hiver sa fenêtre ouverte, la neige voletant jusqu'à son lit. Le goût d'une alimentation particulière s'affirme. Le vin, le café, les liqueurs, les épices, la viande lui causent des répulsions, font se contracter son estomac. Sa nervosité n'admet guère que les légumes, les salades sans huile ni vinaigre, ni sel ni poivre, les fruits, le lait, l'eau surtout, bue à longs traits. Il n'a pas souci des cuisines où les volailles tournent devant les troncs d'arbres embrasés, des celliers où se rangent les fioles blanches et rouges. Il mange vite, se promène sur la terrasse haute de trente mètres au-dessus du fleuve, court l'habitation xvii<sup>e</sup> siècle qui a appartenu à des enrichis, à des magistrats, et dont les pelouses et les charmilles dessinées par Le Nôtre ont été changées en parc anglais. Il écoute dissenter longuement le vieux soldat qui se repose là des batailles et des sièges, qui achève de cicatriser ses blessures, qui songe à Ney dont il a voté la mort, qui finit sa vie en simplicité et en bienveillance, ouvrant sa maison à tous, aux buveurs et aux amoureuses qui font de son parc anglais un endroit de déjeuners, de danses et de baisers, un Tivoli et un jardin d'amour. Le général Compans mourra le 11 novembre 1845, non sans avoir souvent demandé des nouvelles de l'ancien précepteur, et sa maison deviendra un couvent de religieuses trappistines.

Le petit précepteur de vingt ans, pâle et silencieux, a passé au milieu de ce décor, les yeux déjà ouverts en dedans sur le commencement du songe intérieur. Son caractère s'est indiqué et façonné à l'égal de son maigre corps, sa dure sobriété augmentée jour par jour de douceur voulue, de moquerie errante au sourire d'ironie cachée derrière le masque maigre, couvrant de calme la vivacité inquiète d'un Méridional taciturne.

## XVI

Après les deux ans vécus à Blagnac, au retour à Paris, fin de 1826, pour être répétiteur chez Massin et préparer son droit et sa médecine, Blanqui retrouve la ville fort excitée. Charles X a aggravé Louis XVIII. Le milliard a été distribué aux émigrés, la loi du sacrilège a été votée, la loi d'amour va l'être. Les étudiants sortent des écoles, se rassemblent devant les cafés, tiennent la chaussée devant les sommations et les charges. Le répétiteur de chez Massin est parmi eux, est blessé trois fois en 1827, en avril d'un coup de sabre rue Saint-Honoré, à l'occasion de la loi d'amour de M. de Peyronnet, en mai, d'un autre coup de sabre sur le pont Saint-Michel au cours d'une manifestation contre le jésuite Récamier. Mais c'est le 19 novembre 1827, lendemain d'élections libérales, qu'il a la nette perception de la guerre des rues, à l'angle de la rue aux Ours et de la rue Saint-Denis. C'est le soir, au carrefour soudainement élargi, entre les hautes maisons fermées en hâte, muettes et tragiques, qu'il a la sensation de la solitude et du silence avant les coups de feu, qu'il entend distinctement le pas de discipline des soldats, qu'il les voit tous habillés semblablement, faisant les mêmes gestes. Le bruit du chien qu'on arme, la rangée des fusils abaissés, une fusillade qui part en éventail avec du crépitement et des sifflements, et le maigre jeune homme vêtu de noir tombe, une balle au cou, se relève, est emporté, caché, ramené chez lui. La mère est la patiente garde-malade, peut prévoir déjà le destin de ce fils blessé qui attend la guérison pour recommencer ses équipées.

Il vit de son métier de professeur, trouve des leçons particulières chez M<sup>lle</sup> de Montgolfier (dont il y a un portrait par Ingres), est agréé dans une pension de jeunes filles dirigée par M. Oudot, où il a pour élève Amélie-Suzanne Serre. La mère de celle-ci le distingue, il y a communautés d'opinions, et le jeune homme, bientôt, est admis au foyer de famille.

## XVII

Amélie-Suzanne Serre écoute la leçon dans une pièce de l'appartement ouvert à grandes fenêtres sur la place Royale. La jolie fillette bien coiffée, le buste haut monté, en robe longue, déjà presque une femme, brune de cheveux et rose de visage, est toute heureuse et attentive auprès de ce jeune maître d'apparence sévère, qui se fait si bienveillant pour elle. A coup sûr, de l'homme de vingt-deux ans et de la jeune fille de treize ans, c'est celle-ci qui éprouve la première sympathie mystérieuse. La vive et émotionnante passion de l'adolescence fait battre son jeune cœur sous le corsage canezou et la couleur zinzoline. Amour d'aurore, premier balbutiement de la passion que l'homme ne sait pas toujours entendre et comprendre. Entendra-t-il, ce préoccupé Blanqui, sorti pour retourner à la politique, et que des yeux brillants suivent du balcon ? se retournera-t-il pour voir les gentilles mains impatientes et la gracieuse silhouette penchée ?

Il entendit et il comprit. M<sup>me</sup> Serre était favorable au jeune homme, et l'architecte Serre ne dit pas non le jour où il devina l'entente. Il n'y avait qu'à laisser vieillir un peu le jeune homme, qu'à laisser grandir la jeune fille.

## XVIII

Blanqui voyage en 1828 et en 1829. Instinctivement, il est retourné à son lieu d'origine, vers le pays de soleil aux tièdes hivers. Il veut parcourir à pied, sac au dos, le midi de la France, gravir les Alpes, entrer en Italie, retrouver la fraîcheur de l'eau, l'odeur des feuilles, marcher sur les routes, entrer dans les villages pierreux, dévorés par le feu du ciel, sans une tache de verdure, leurs maisons poussiéreuses indistinctes des talus arides, sous le règne de la lumière.

C'est au cours de ce voyage que Blanqui entre pour la première fois dans l'ombre d'un cachot. Son nom, inscrit et prononcé à Nice, éveille le souvenir de son père dans la mémoire des fonctionnaires italiens. Il est inquiet, interrogé, incarcéré. Subitement, il se trouve seul, dans un jour mesuré, écoutant des pas de guichetiers dans les couloirs.

Mais il était difficile, quelque idée qu'on en eût, de garder longtemps ce jeune homme coureur de routes. La porte s'ouvrit sur la clarté, le prisonnier recommença de circuler. Il brusqua son voyage en Italie, visita Bordeaux, partit pour l'Espagne, subit la cuisson du soleil sur les chemins brûlés et dans les défilés de roches. Il rentra à Paris le 9 août 1829.

## XIX

La littérature de cette année-là était passionnée et batailleuse comme la politique. Pendant trente ans de révolution et de guerre, l'homme tout à l'action n'avait pas connu l'enfièvrement intellectuel. Les passions spéciales que font naître les éclosions d'idées et les formes de phrases ne furent éprouvées de nouveau qu'au moment de l'accalmie sociale, de la lassitude de mouvement. On s'avisa alors de la grandeur de Chateaubriand. Lamartine et Vigny résonnèrent comme des harpes dans le silence d'un soir. Avec Hugo, les cervelles s'échauffèrent. Les jeunes hommes qui n'avaient pu jouer de rôle sur les places publiques, dans les assemblées et sur les champs de bataille, se créèrent des clubs dans les cafés littéraires, s'enrôlèrent pour des Jemmapes et des Austerlitz de théâtre, se fusillèrent de reparties et d'articles devant des tableaux du Salon.

On observe des marches contraires si l'on met en comparaison l'évolution littéraire et l'évolution politique du temps de la Restauration. L'opposition libérale et l'opposition révolutionnaire, nées du xviii<sup>e</sup> siècle, furent classiques, gardiennes des traditions de l'ancienne France, les révoltés du langage



et de la mise en scène furent des néo-catholiques et des légitimistes. La génération républicaine et bonapartiste avait été habituée à l'imitation latine des orateurs et des pamphlétaires de la Révolution, avait été asservie par le professorat de David érigeant en lois esthétiques l'entêtement des copies et la banalité des réminiscences. La tragédie, l'ode, la satire, la fable, les coupes admises, les règles du goût, telles étaient les revendications inscrites, par tactique, au programme d'art des novateurs de la politique. Mais ce n'était pas seulement dans leur camp que s'affirmait le singulier malentendu. Ceux qui arrivaient avec la volonté de bouleverser les formes anciennes et de mettre la langue en liberté se réclamaient de pensées rétrogrades et aboutissaient aussi à des formules de rhétorique. Leur vision et leur amour de la nature, c'était là le nouveau, apporté au siècle dernier par Rousseau, qu'ils reprenaient en ce siècle. Par contre, leur connaissance de l'humanité n'allait pas de pair avec leur compréhension des choses. Leur enthousiasme était pour le christianisme et pour le moyen âge, ils officiaient dans la cathédrale et s'attendrissaient sur le château en ruines. Leur aversion pour la tourmente sociale qu'ils ne jugeaient pas d'ensemble, leur fatigue de la vie, les enflammaient de l'amour pour ce qui n'existe plus, les conduisaient aux solitudes où subsistent des décors d'autrefois, les incitaient aux apologies de la tiare et de l'épée. L'œuvre d'Hugo, toutefois, contient déjà un germe de renouveau politique et social, et le romantisme annonce son évolution, qui a renouvelé la langue, les sentiments, et les sciences historiques. La grande enquête de ce temps de recherches et d'inquiétude sera écrite par Balzac, venu du passé et découvrant l'avenir.

Vers 1830, nul doute n'existe sur les préférences des agissants. Les romantiques sont épris de costumes, de silhouettes de vieilles villes, d'amours fatales, d'héroïnes livides de fioles de poison, de trônes, d'autels, de manoirs et de cloîtres. Les républicains applaudissent Casimir Delavigne, se délectent de Courier, chantent les chansons de Béranger.

## XX

Blanqui, en ces années de politique et de littérature, fit honneur à son éducation et à son parti. Il ne prévit pas la révolution littéraire, et toujours discuta Balzac pour sa morale sociale et scientifique. Il eut en dédain les ennuyés excentriques vêtus de pourpoints, il sourit en sectaire politique des émeutes de théâtre, il eût signé les réquisitoires d'Armand Carrel contre Hugo. D'ailleurs, il s'intéressait davantage aux bulletins des journaux, aux dissertations des premiers-Paris, aux débats doctrinaires des Chambres. Le jour où Polignac devenait ministre, le jeune homme entra au *Globe* comme sténographe. Il ne fournit d'autre apport au journal d'opposition que le compte rendu des Chambres, ne recherchant pas les parlottes de rédaction, parlant peu, écoutant beaucoup, observant à la façon des fermés et des méditatifs. Il y avait là, comme dirigeants de littérature, de philosophie et de politique, Guizot, Cousin, Villemain, Barante, Broglie, et le nouveau venu put entrevoir des silhouettes importantes et entendre des paroles mesurées. Il apercevait plus souvent ceux qui étaient les actifs confecteurs du recueil doctrinaire, Rémusat et Jouffroy, Dami-ron et Vitet, Duchâtel et Duvergier de Hauranne, Mignet et Ampère, Dubois et Barthélemy-Saint-Hilaire, Sainte-Beuve et Thiers. Mais les rapports étaient surtout habituels avec Pierre Leroux, administrateur et secrétaire de rédaction, et Dubois, directeur. Ambitieux de belles destinées pour ce *Globe* auquel il donnait sa vie, Dubois l'avait fondé d'abord recueil de critique philosophique et d'indépendance littéraire, en 1824, examinant librement les opinions, prenant parti contre la littérature endormie et poncive de l'Empire, et il l'avait établi immédiatement journal politique, en 1828, après la chute du ministère Villèle et l'abolition de la censure. Journal politique détesté du pouvoir, surveillé, condamné

et qui s'annonçait déjà comme la serre chaude du juste milieu, la tiède atmosphère où devaient croître les hommes d'État de l'orléanisme.

## XXI

Le militant de la politique ne fut pas seulement occupé alors par ces physionomies à grands cols et à cravates solennelles. Les débats législatifs autour du ministère Polignac ne lui prirent pas son temps au point qu'il ne lui restât quelques heures pour ses fréquentations d'intellectualité et de sentiment. Sa physionomie s'éclaire et il raisonne sur la vie du cœur, il écoute et il cause, dans le salon de M<sup>lle</sup> de Montgolfier, où le jeune précepteur rencontre des femmes préoccupées d'esprit, des jeunes gens en travail de pensée. Et surtout, il retourne chez son élève, Amélie-Suzanne Serre : elle a seize ans, lui vingt-cinq, l'union de leurs deux vies apparaît possible, il lit dans son cœur à lui, et dans son cœur à elle, ils s'expliquent, et ils se fiancent. L'aube d'une existence d'affection profonde se lève sur la vieille maison et sur le jardin tranquille de la place Royale. Mais toutes les paroles de ces dialogues de douceur se sont évaporées dans l'air, leur signification n'est restée qu'au cœur des morts en confidences définitivement scellées. C'est à peine si l'on peut évoquer, dans l'embrasement de la fenêtre où d'autres sont passés depuis, le jeune homme et la jeune fille de 1830, qui causent avec les gestes vagues de figures anciennes. L'amour lointain, qui fut si ardent et si profond, n'est plus, dans la reculée du temps, qu'un souvenir fixé par les attitudes et par les vêtements, le puéril et le vieillot d'une gravure de modes.

## II. — MIL HUIT CENT TRENTE ET ANNÉES SUIVANTES.

### I

Au matin de juillet où les ordonnances paraissent au *Moniteur*, Blanqui entre au *Globe*, où il est sténographe depuis 1829, trouve les rédacteurs réunis, toute la maison inquiète et bouleversée. Il lit, devine la conclusion des événements, affirme : « Avant la fin de la semaine, tout sera terminé à coups de fusil. » Jouffroy veut prophétiser l'ordre en face du révolutionnaire. « Il n'y aura pas de coups de fusil. » Le lendemain, nouvelle réunion, à laquelle assiste Dubois, échappé de la maison de santé où il était retenu prisonnier. Il y a là Cousin, Pierre Leroux, Béranger. Blanqui invite ses collaborateurs à former un comité insurrectionnel. Ceux-ci préfèrent attendre, laissent partir leur dangereux auxiliaire. « Les armes décideront, dit-il en sortant, quant à moi, je vais prendre un fusil et une cocarde tricolore. » — « Monsieur, dit Cousin, le drapeau blanc est le drapeau de la France ! » Mais l'autre est déjà loin, il court à la Grève, voit le drapeau tricolore sur Notre-Dame, il se perd dans le brouillard de fumée et dans le tumulte des trois journées qui s'appelleront les Trois Glorieuses.

### II

C'est une rumeur énorme, éclatant en catastrophe, un assaut de vent et un déchaînement d'orage. La foule irrè-

gulière se forme ici, se disperse là pour se reformer ailleurs, en inondation capricieuse et volontaire qui chercherait le point faible à envahir. Il y a, autour de certains îlots, le Palais-Royal, les Tuileries, l'Hôtel de Ville, de grandes arrivées d'hommes, en vagues d'abord silencieuses et irrésistibles, puis précipitées et bruyantes, une marée qui envahit et qui tout à coup recule, comme une tempête de mer qui avorte. Le flot compact se retire, se disperse en ruisseaux par d'étroites rues. Quelqu'un qui aurait regardé Paris à vol d'oiseau, — et n'est-ce pas le cas lorsque l'on observe avec la reculée du temps, équivalente à la reculée de l'espace? — celui-là aurait vu ces noires arrivées et ces rétrogradations subites comme de torrentielles coulées d'eau, de désordonnés bouillonnements, des remous furieux, des vides subitement produits, de mornes accalmies, et des retours plus vifs et plus furieux que les premiers assauts.

Le flux révolutionnaire bat à pleine eau et avec toute sa force les vieux contreforts des forteresses monarchiques. Les pierres grises, les hautes murailles des églises et des palais, sont tristes aux soirs, assaillies des flots de la nuit, après la chaleur et la lumière du jour, se dressent inutilement comme des falaises friables et des rochers rongés, au-dessus de cet élément nouveau qui les ébranle sans cesse, mine leurs assises et fait trembler leurs faîtes. La violence s'ordonne, se canalise et se renforce. Les fleuves de foules, hurlants de voix et phosphorescents de coups de feu, trouvent leur cours, se précipitent dans toute la largeur de chaussée des boulevards, de la rue Saint-Antoine, des quais, se cherchent, se rejoignent, ensèrent et baignent Notre-Dame et le Louvre, règnent en une amplitude et une enflure de haute mer victorieuse.

### III

Pour les détails des événements de ces journées et de ces nuits, si l'on consulte les témoignages, journaux, mémoires

relations écrites par des acteurs et des spectateurs de ce bref drame politique en trois parties, c'est la classique agitation commençant en émeute et finissant en révolution. Le 27, on lit les journaux dans le jardin du Palais-Royal, des jeunes gens montent sur des chaises avec la juvénile certitude de recommencer Camille Desmoulins, la force armée chasse les discuteurs. Il y a une fusillade imprudente rue Saint-Honoré, vers la rue du Coq, des cadavres sont portés à la Charité, et le mécontentement frondeur devient immédiatement, au spectacle de ces morts, la fureur en action, le désir de vengeance, l'enthousiasme du sacrifice. Le soir, les régiments de la garde sont venus de Courbevoie, Rueil, Versailles, il y a de l'artillerie sur la place du Carrousel. Les passants très excités attaquent les patrouilles, enlèvent les armes et la poudre des armuriers, barrent les rues de poutres et de cordes pour empêcher les charges de cavalerie. Trois mille réverbères ont été brisés. Paris néanmoins se couche et dort.

Mais le 28, il se lève de bonne heure. Les yeux à peine ouverts, il crie : Vive la Charte ! A bas les Ordonnances ! Il ne sait pas exactement ce que produira la Révolution, mais il va d'abord la faire. Charles X parti, on avisera. Tous les gens qui apparaissent à pointe d'aube, sur le seuil de leurs portes, ont un insigne guerrier sur le corps, un baudrier, une giberne, un képi, et à la main une arme, sabre, bâton, fusil, outil. Les Écoles de droit et de médecine s'organisent. Polytechnique se montre. Les escouades s'en vont, en blouses, en paletots, en manches de chemise, livrer une bataille sans ordre aux dix-sept mille deux cents hommes de troupes royales et aux douze pièces d'artillerie massées sur la place de la Concorde. Les groupes vont et viennent, battus ici, recommençant là, prenant l'Hôtel de Ville, le quittant, le reprenant, piquant un drapeau tricolore aux tours de Notre-Dame, sonnait le tocsin, montant des pavés sur la porte Saint-Martin. Puis une correction d'attaque se dessine, les futurs ingénieurs de Polytechnique dressent des plans de terrain, dirigent les marches. La tentative de Marmont

pour cerner les insurgés par les boulevards et les quais, n'aboutit pas, la jonction de ses troupes échoue rue Saint-Antoine, sous la tombée de pavés et de meubles lancés des fenêtres. Malgré la distribution aux troupes d'un mois et demi de solde, et l'installation de baquets de vin dans les campements et les casernes, les soldats commencent à se lasser de cette harcelante guerre des rues, murmurent, manœuvrent et tirent au hasard, lèvent la crosse en l'air. Ce soir-là, Paris ne se couche pas. Pendant que l'armée est inactive, il dépave toutes ses rues, barricade toute la ville. De cinquante pas en cinquante pas, les voies sont obstruées par les charrettes, fiacres, omnibus, diligences, tonneaux remplis de terre et de pierres, arbres des boulevards. Il y a des pavés plein les maisons, les femmes et les enfants les lanceront sur les soldats de Raguse.

Le 29, la royauté ne garde plus à Paris que les apparences en décors de son autorité séculaire, les soldats de Charles X tiennent seulement les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal. Le chef proclame une suspension d'hostilités, mais c'est une proclamation sans solennité, presque à huis clos. Il en est réduit à faire distribuer des affiches manuscrites, par ses officiers, aux premiers rangs des insurgés qui cernent les régiments fatigués. D'ailleurs, il n'est plus temps. Les Tuileries, le Palais-Royal sont pris. Le drapeau tricolore, sur le Louvre, ondoie dans la lumière.

#### IV

Il est difficile, dans une telle mêlée confuse, d'apercevoir des attitudes particulières, dans une telle énormité de bruit, d'entendre une phrase nette. Le mouvement et la clameur emportent les détails. C'est seulement aux premiers plans, hors de la brume de la bataille, que les journalistes et les caricaturistes, qui ont été, ces jours-là, les observateurs de la rue, ont pu trouver à fixer quelques traits

de la physionomie de Paris combattant. Ce qu'ils nous en ont transmis suffit pourtant à nous renseigner sur l'en-avant populaire, sur l'atmosphère d'enthousiasme respirée par les foules, sur l'héroïsme de grand drame et sur le comique puéril.

Cette situation exceptionnelle de dépaveur de rues, de gardien de barricades, de tireur de coups de fusil sur des uniformes, devient immédiatement légendaire, et l'ouvrier de Paris en révolution reste dans le livre et dans l'image comme un grognard de la guerre des rues, un révolutionnaire expérimenté, circulant à moitié nu, une giberne et un sabre attachés en sautoir sur sa chemise, coiffé en roi d'Afrique, d'un képi galonné ou d'un chapeau à plumes, sans argent, éreinté, magnanime, noirci de poudre et suant sous le soleil, réclamant avec ostentation de l'eau quand on lui offre un verre de vin, s'installant sur le fauteuil du trône à la façon des sans-culottes de 93, fouillant ses compagnons à la sortie des appartements royaux, fusillant les voleurs. Regardez les dessins de Charlet et de Raffet, lisez les relations en forme d'apothéose vendues, quelques jours après la bataille, au profit des veuves, des orphelins et des blessés, et le combattant faubourien vous apparaîtra. Ces violents coloriages et ces naïfs récits, qui constituent une sorte d'imagerie d'Épinal des révolutions, nous conservent les mémoires bavards de la rue, la croyance spontanée à toutes les vertus populaires, l'apothéose de toutes les silhouettes qui ont surgi à travers Paris dépavé. Dans ces relations hyperboliques, il y a des extases devant un médecin qui a tiré cinq cartouches sur les lanciers, et qui se livre ensuite avec zèle au pansement des blessés qu'il a faits, il y a des étonnements extraordinaires devant la mort de cet Anglais frappé d'une balle à la tête, au moment où il s'avançait à la fenêtre de l'hôtel qu'il habitait, rue Saint-Honoré, pour jeter des pavés sur les troupes royales. Un homme du peuple trouve l'épée de Charlemagne. Des troupes défilent, portant des pains et des poulets embrochés aux baïonnettes. De nombreux héros subissent les embrasse-



ments de La Fayette. Des femmes habillées en hommes vont au combat comme des amazones de faubourgs. Des loustics d'ateliers font des mots sur leur fusil. L'israélite joue un rôle, et l'on voit se manifester le Polonais. On voit surgir aussi Gavroche, que représentera Delacroix dans son tableau de la *Liberté sur les barricades*, que racontera Hugo dans son roman des *Misérables*. C'est lui, l'adolescent, qui s'empare d'un homme à cheval armé d'un fusil et porteur de dépêches de la Cour. C'est lui, le jeune citoyen qui va prendre un officier supérieur à la tête de son régiment et qui l'amène désarmé et dévêtu. C'est lui, le jeune écolier qui dirige cent cinquante hommes environ, et qui monte la garde pendant deux jours et deux nuits. C'est lui, l'enfant de quinze ans qui ordonne à un officier de cavalerie de crier : « *Vive la Charte !* » qui lui casse la tête d'un coup de pistolet, se jette à plat ventre pour éviter une décharge, se sauve et revient chercher sa casquette tombée sur la place.

La conclusion, c'est l'emprisonnement des ministres à Vincennes, l'intrigue orléaniste solidement nouée, les combattants entraînés à Rambouillet, à la chasse du roi de la veille, pendant que l'on fabrique le roi du lendemain, Louis-Philippe, le roi-citoyen, sur le trône à la place de Charles X, et finalement, la lente descente sur la Seine, de la Morgue au Champ de Mars, d'un bateau chargé de cadavres, les uns dans des bières, les autres, nus, enfouis dans un lit de paille et de chaux vive. Le drapeau noir flotte à grands plis sur le ponton funèbre. Une odeur de chair en putréfaction traîne sur l'eau de la rivière, toute bleue, dorée et miroitante sous la lumière torride du ciel d'août. Le peuple s'accoude aux parapets des quais, grouille sur les berges, acclame le charnier humain qui s'en va à la dérive.

## V

Le dernier soir, le 29, alors que la fumée cuivrée des coups de feu se mêlait encore aux vapeurs roses du couchant,

il y avait, dans le salon de M<sup>lle</sup> de Montgolfier, quelques personnes rassemblées, causant, tombant en de longs silences, allant aux fenêtres, écoutant les bruits de la rue. Après qu'un pas a monté l'escalier et que la porte s'est ouverte, c'est Blanqui l'insurgé qui apparaît avec la décision du triomphe, la bouche et les mains noires des cartouches déchirées et des balles parties, odorant de poudre et aspirant l'âcre parfum de la bataille gagnée, aussi doux qu'un bouquet de printemps et qu'une chevelure de femme. Il s'arrête sur le seuil et laisse tomber son fusil dont la crosse heurte lourdement le parquet, dont le canon et la baguette sonnent avec un bruit de cristal et de chanson. Et le bruit, et la pesée, et le geste sont en rapport avec les paroles brutales et ironiques qui sont prononcées les premières. « *Enfoncés, les Romantiques!* » s'écrie l'étudiant qui rassemble en un cri ses haines politiques et ses colères littéraires, son goût de la mesure et des règles, son aversion du lyrisme, de la phrase et de la cathédrale. Parole profonde et significative, nette et brève comme un éclair, qui illumine subitement les cerveaux de 1830, épris de traditions opposées, acquis à la tragédie ou au drame, influencés par l'École, par le Musée, par la Bibliothèque, par toutes les formes d'art, par tout l'imprimé, par toute la vie passée, songeant au forum ou au cloître, éblouis par le tribun et par le consul, ou par le pape et par l'empereur.

L'annonce que la révolution du jour équivalait à la défaite de la littérature nouvelle fut au moins entendue, sinon admise, par l'un de ceux qui se trouvaient là. Ce jeune homme au fin et long visage, émacié et pâle, qui a déjà publié un Précis d'histoire moderne et une étude sur Vico, c'est Michelet, Michelet dont l'esprit erre alors à travers les cryptes romanes et les nefs gothiques, et qui s'efforce à réveiller les morts de l'Histoire. Plus tard, envoyant à Blanqui son livre des *Femmes de la Révolution*, il lui rappellera ce soir du 29 juillet, le salon de M<sup>lle</sup> de Mongolfier, et son cri de combattant victorieux.

## VI

\* Lendemain de révolutions ! Réveils surpris de ceux qui se sont endormis dans la fièvre de l'action, les rêves agités des héroïques turbulences, et qui se retrouvent, au matin, engourdis dans la stupeur des rapides événements accomplis, rappelant leur mémoire, s'efforçant de formuler en notions exactes les péripéties troublées de la veille. Les enthousiastes qui couraient par les rues, bondissaient aux péristyles des palais, jetaient vers le ciel de grands cris d'espoir et de triomphe, sont étourdis de la victoire et lassés du mouvement. Leur corps est abattu par la fatigue, leur esprit immobilisé par la courbature morale. Ils s'interrogent, surpris, les bras cassés comme au second jour des ivresses et des coups de passion, se demandant quel vin d'illusion ils ont bu, quelle ardeur de jeunesse et d'amour est montée à leur cerveau. L'énergie s'en va en contemplations, le vouloir n'a pas de suites, les acteurs redeviennent spectateurs. C'est qu'ils ont cru jouer une pièce entière alors qu'ils n'ont figuré que dans un prologue. Un autre groupe va venir, qui s'est tenu à l'écart pendant le tumulte, et que le manque de ténacité des bruyants encourage. Ces nouveaux venus vont ordonner le désordre, remettre presque tout en place, changeant seulement quelques étiquettes. Ils ont sans doute leur utilité pour ménager les transitions. Ce sont les fins, les méticuleux, les avisés, les huissiers, les notaires, les avocats, les hommes d'affaires qui liquident les révolutions. Ils ont apporté en naissant le sens gouvernemental, ils connaissent les rouages précis et les ressorts agissants, ils savent les marches prudentes et les concessions forcées, et qu'il faut bien se garder de rien changer au train des choses et au sort des hommes. Ils sont graves, s'expriment avec solennité, et on les croit volontiers sur parole quand ils affirment leur prédestination et leur compétence. Après les coups de feu et les renversements

de trônes, ce sont eux qui rassurent la société par des affiches et des décrets que lisent bénévolement les combattants de la veille redevenus les bons flâneurs de la rue.

## VII

C'est cette sensation de force épuisée, de désillusion soudaine, qui retentit aux vers de la *Curée* de Barbier, quand, les barricades encore dressées, la royauté orléaniste s'annonça comme le résultat de la bataille des trois jours. L'effet fut prodigieux, à la vue de cette Muse brutale sautant d'un tel élan sur la place publique encore sonore des coups de fusil, obscurcie de la vapeur de la bataille. Tout se tut pour écouter cette voix haletante qui racontait les héroïsmes de la lutte et les compromis du lendemain de la victoire. L'accent était rauque, le mot cru, la langue fruste. Les vers de longueur inégale, les terribles iambes boiteux et furieux semblaient bondir par-dessus les pavés bouleversés :

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles  
Des ponts et de nos quais déserts  
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles  
Sifflait et pleuvait par les airs...

Tous ceux que l'avènement de la « meilleure des Républiques » avait déçus, tous ces démocrates qui avaient pris le fer au poing et armé leur fusil pour jeter la monarchie à bas, et qui voyaient une nouvelle monarchie profiter du sang versé, tous ceux-là applaudirent aux dénonciations et aux anathèmes du poète. Ils crurent sans doute que tout n'était pas perdu, puisque les jeunes gens retrouvaient de tels accents. Cette poésie révolutionnaire, cette verve faubourienne, cette formidable satire étaient des armes avec lesquelles on pouvait recommencer le combat. Ils ne savaient pas que la littérature a ses lendemains de sommeil, de mollesse et de scepticisme comme la politique, et que le poète qui avait jeté ce cri était déjà retombé au silence.

## VIII

Auguste Blanqui fut de ceux qui ne désarmèrent pas. Un mélange se fit à cette époque dans son caractère: un courant de négation, ou plutôt de méfiance, s'établit dans son esprit parallèlement au courant de croyance. Il continua de penser violemment qu'un groupe d'hommes déterminés pouvait commander une situation et changer l'état d'une société, et, en même temps, il affirmait avec colère et pessimisme qu'aujourd'hui était forcément semblable à hier, et que demain serait semblable à aujourd'hui. Sa critique de l'aujourd'hui des événements, du mauvais vouloir universel, de l'inutilité des lentes évolutions, semblait devoir le conduire à des conclusions tout autres que ses conclusions d'homme d'action insurgé contre le milieu dans lequel il vivait. Le perpétuel « à quoi bon? » des rêveurs inactifs aurait pu être l'impasse où se seraient perdues ses observations de clairvoyant et ses dissertations de mécontent. Mais non. Le cruel souligneur des niaiseries, des entêtements, des hostiles refus de l'humanité, gardait l'espoir quand même. Par une simple opération mentale, il substituait la minorité en marche à la majorité satisfaite, il restait apôtre en se faisant négateur, il jouait, malgré lui, un rôle dans l'œuvre éternelle de l'évolution, faite de progrès et de reculs, rythme du perpétuel renouveau des espoirs de l'espèce.

## IX

Les journées révolutionnaires passées, après qu'on l'a décoré de la croix de Juillet, l'hésitation du jeune homme n'est pas longue. Il va immédiatement au club, au journal, à la société secrète.

Les Ventes de charbonnerie de la Restauration s'étaient

continué, transformées en sociétés populaires et en clubs pendant la période de laisser-faire qui suivit Juillet, et elles étaient revenues presque à leur ancienne organisation secrète sous la menace des lois restrictives. Avec les rubriques d'*Ordre et Progrès*, d'*Union des condamnés politiques*, de *Réclamants de Juillet*, de *Françs régénérés*, des groupes se forment où chaque individu s'engage à la solidarité et à la propagande, se munit d'un fusil et de cartouches. La *Société des Amis du peuple* centralise bientôt les forces éparses, avec Godefroy Cavaignac comme dirigeant, et un à-peu-près de permanence du club au manège Peltier de la rue Montmartre, où le public admis dans le pourtour regardait et écoutait les adhérents massés sur la piste. Mais, en septembre 1830, la société devient secrète, les mêmes armes d'association et de mystère qui ont servi contre la Restauration vont servir contre Louis-Philippe.

Dès le mois de janvier 1831, la déclaration que rédige Blanqui au nom du Comité des Écoles constate que l'édifice que l'on a cru renversé est toujours debout, et définit le but poursuivi par les signataires : faire que la révolution de Juillet ne soit pas un mensonge. Pour cette déclaration de la *Tribune*, pour des manifestations collectives dans la cour de la Sorbonne, pour des placards et des réunions tumultueuses, des œufs lancés à un ministre, la glace de sa voiture brisée, l'étudiant en droit comparait devant le Conseil académique, le 22 janvier, est privé de trois inscriptions. L'arrêt du Conseil académique concerne aussi plusieurs autres étudiants, Sambuc, Plocque, etc. Il y a des protestations, les Écoles s'ameutent, et plusieurs étudiants sont arrêtés. Blanqui est compris dans les arrestations, malgré la note publiée par les rédacteurs parlementaires de divers journaux, qui affirment l'avoir vu à la Chambre, de deux heures à quatre heures, pendant les désordres de la Sorbonne. Au mépris de l'alibi, l'arrestation est maintenue. Le 30, Blanqui est transféré du Dépôt à la Force, avec Sambuc et Plocque. Il y a une polémique dans les journaux, un blâme du *National* qui dénonce

le traitement infligé. Le préfet de police se défend par une lettre. Blanqui répond par une autre lettre, violente, datée de la Force, où il dit la promiscuité avec les voleurs et les assassins imposée à ses amis et à lui, les promenades dans le panier à salade, la boue donnée comme boisson, l'humidité des murailles et des draps, l'atmosphère infecte, tout cela pour récompenser les patriotes du sang versé en juillet pour la liberté. Il ne se plaint pas d'ailleurs, et il finit par une citation latine et un vers de Béranger : « ... Nous prenons courage en regardant les grilles de la chambre où languit Béranger pendant neuf mois, et nous répétons avec lui : « *Les destins et les flots sont changeants.* » La lettre est approuvée par les co-détenus de Blanqui : Garnier aîné, Garnier jeune, J.-A. Plocque, A. Belin, Lapeyre, Lebatard, Maublanc, Lamicey, détenus à la Force pour délits politiques.

Le soir même de la publication de la lettre, le 13 février, dans le *National*, ses amis et lui sont remis en liberté, et le *National* demande pourquoi les trois semaines de détention, après l'alibi prouvé.

Le lendemain, 14 février, c'est l'affaire de Saint-Germain-l'Auxerrois et le sac de l'Archevêché.

En juillet, à la veille de la plantation d'arbres de la Liberté, des visites domiciliaires sont faites chez les rédacteurs du journal de la *Société des Amis du peuple*, Raspail et Blanqui sont arrêtés sous la prévention de complot contre la sûreté de l'État. Le procès, dit procès des Dix-neuf, est jugé en avril 1831. Auguste Blanqui dégage la responsabilité de son frère Adolphe, et celui-ci, à son tour, le 19 septembre, proteste contre le procédé de M. Barthe, garde des sceaux, qui n'a pas hésité à lire à la tribune une lettre saisie, écrite par Auguste Blanqui à Anthony Thouret et à Raspail. La lettre est explicite, conseille d'ajourner l'exposé des doctrines pour se jeter dans l'action. « Visons à l'insurrection, dit Blanqui, un peu de passion, et les doctrines plus tard. » Il demandera la plantation d'un arbre de la Liberté sur la place de la Bastille et placera des numéros du journal dans la caserne de la rue Verte. La Chambre du

Conseil ne retint pas l'accusation de complot, mais le simple délit de presse. L'affaire est surtout intéressante pour mettre en lumière l'ardeur, la virulence du jeune homme de vingt-six ans, au lendemain de 1830.

C'est le Blanqui de ce moment que décrit Henri Heine dans l'une de ses lettres à la *Gazette universelle d'Augsbourg* : « Je me trouvais, par hasard, à l'assemblée des *Amis du peuple*. Il s'y trouvait plus de quinze cents hommes serrés dans une salle étroite, qui avait l'air d'un théâtre. Le citoyen Blanqui, fils d'un conventionnel, fit un long discours plein de moquerie contre la bourgeoisie, ces boutiquiers qui avaient été choisis pour roi Louis-Philippe, la *boutique incarnée*, qu'ils choisirent dans leur propre intérêt, non dans celui du peuple, *qui n'était pas complice d'une si indigne usurpation*. Ce fut un discours plein de sève, de droiture et de colère... La réunion avait l'odeur d'un vieil exemplaire, relu, gras et usé, du *Moniteur* de 1793. Elle ne se composait guère que de très jeunes hommes et de très âgés... Au reste, jeunes et vieux, dans la salle des *Amis du peuple*, conservaient un digne sérieux, comme on le trouve toujours chez des hommes qui se sentent forts. Seulement, leurs yeux étincelaient, et souvent ils criaient : C'est vrai ! c'est vrai ! quand l'orateur articulait un fait... »

Pendant cette période, l'autorité que combat Blanqui semble l'observer, le cataloguer, établir son dossier avant de sévir. Les adversaires essaient leurs forces. Le pouvoir nouveau cherche à distinguer, dans l'agitation qui commence, les ennemis dangereux, les instigateurs de mouvements et les têtes de colonnes. Les prisons attendent, avant de s'ouvrir, pour être bien sûres de happer ceux dont la circulation va devenir dangereuse. Si âpres et si menaçantes que soient les paroles prononcées par Blanqui, en janvier 1832, devant la cour d'assises, pendant le procès des Quinze, où il est impliqué pour le délit de presse relevé à sa charge, si nouveau et si grave que soit le réquisitoire social prononcé par ce jeune homme qui pose, dès ses premières paroles, la question du prolétariat, et qui proclame que toutes les luttes politiques



se résumant en une guerre entre les riches et les pauvres, le jury l'acquitte, sur le délit de presse et sur les accusations de complot et d'attentat, retenues par la chambre des mises en accusation. Il a caractérisé le régime comme « une machine impitoyable qui broie 25 millions de paysans et 5 millions d'ouvriers », il a réclamé le suffrage universel, l'impôt sur la richesse, il a répondu d'avance à Henri Heine en qualifiant 93 d' « épouvantail bon pour les portières et les joueurs de domino ». Mais surtout les magistrats ont vu le geste sec et entendu la voix prometteuse de coups de fusil, ils ont été frappés du bon sens coupant, du ton de défi, du tableau de la France exhibant le pauvre occupé à payer des millions d'impôt, le riche prélevant sa dîme sur le passant comme un féodal, et en même temps qu'ils condamnent Raspail à quinze mois de prison, ils condamnent l'acquitté de tout à l'heure à un an de prison et à une amende pour son plaidoyer outrageant.

## X

Pour donner une idée de son ardeur à la fois enthousiaste et désenchantée par un bizarre mélange, de son style corrosif de cette époque de 1831, voici une lettre de Blanqui, probablement écrite en prison : « Il y a des hommes estimables et éclairés dans tous les partis et dans toutes les classes, même parmi les voleurs, et vous n'en doutez pas. Ce n'est donc un argument pour aucune classe. Enfin, nous ne crachons à la figure de personne, nous n'avons jamais appelé misérables les bourgeois, si ce n'est entre nous républicains, et point par la presse. Seulement, ils peuvent se douter que nous le disons. Mais, eux, ils nous traitent de scélérats, de brigands, etc., etc., dans les journaux. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil*, oui, mais pas pour des injures que nous n'avons pas dites, mais par haine pour des opinions qui valent bien les leurs, car ils n'en ont point. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil* et ils assassinent des hommes

désarmés, ils assassinent avec le raffinement de férocité qui ne se trouve pas dans des soldats mercenaires ou incivilisés. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil*, parce que nous n'avons ni fusils ni baïonnettes, ayant déposé tout cela après victoire gagnée.

« Ils sont sortis de leurs caves, eux, après cette victoire gagnée par nous, ils se sont organisés, armés, ils se sont emparés du pouvoir, ils ont dissimulé, flatté, caressé, tant que l'écho de la fusillade pouvait encore retentir dans le lointain, et maintenant ils assassinent ceux qui se sont battus deux jours et qui ont mis bas les armes après. Ils crient : « A l'eau ! A la lanterne, les décorés de Juillet ! » Ils arrachent nos cocardes, jettent à la rivière les arbres de la Liberté, assassinent, massacrent. A cela vous direz, et avec raison : Tant pis pour vous, vous êtes des niais et des dupes ; vous avez tiré les marrons du feu pour d'autres ; il fallait les manger à la bonne heure. Quant à notre petit nombre, vous vous trompez ; pour notre peu d'union, c'est vrai. Mais c'est la suite de notre niaiserie ; ils sont organisés, et nous, pas. Je vous laisse apprécier les *moyens* qu'ils emploient, outre leur force matérielle. Lisez leurs écrits et voyez leurs actes.

« Et vous venez me parler de progrès successifs, de marche froide et lente, d'utopies d'union, de réconciliation, de fusion, d'une vraie République de Platon, de fraternité, d'éducation. J'ai peine à croire que vous ne vous moquez pas de moi. Vous vous apitoyez sur la pléthore des uns et sur la maigreur des autres, presque à même dose. Je vous déclare que je n'ai point de pitié pour la *plénitude* et l'ennui. Le meilleur remède contre la plénitude, c'est la saignée. C'est le remède connu et toujours employé. »

## XI

L'histoire de cette époque relate des condamnations, des bagarres entre socialistes et boutiquiers, qui amènent la disso-

lution des clubs et leur complète transformation en secrets conciliabules, les descentes dans la rue lors des incidents qui surexcitent la curiosité et la passion de la foule, le procès des ministres, la marche sur Vincennes, les complots essayés dans la garde nationale, la question sociale posée à Lyon par le terrible soulèvement des canuts en novembre 1831, les manifestations pour la Pologne, le passage du choléra qui emporte Dominique Blanqui, l'enterrement du général Lamarque, qui met un instant Paris au pouvoir d'une insurrection rapide, les 5 et 6 juin 1832.

Le canon dut battre le cloître Saint-Merri où les hommes commandés par Jeanne restèrent pendant deux jours derrière le tas de pavés, fondant des balles et fabriquant des cartouches. C'est la bataille où le pouvoir courut le plus grand risque. C'est aussi, par la décisive influence des gros bataillons et la subite volte-face de la fortune, la défaite où les républicains purent trouver le plus décourageant enseignement.

Blanqui, alors en prison pour le délit d'audience commis six mois auparavant, conserva encore, après cette sanglante collision de juin, sa croyance dans les brusques coups de main et dans la réussite chanceuse de la force. Mais il avait vingt-sept ans, il n'avait pas subi les démentis répétés de l'expérience, il ne pouvait pas, au début de sa vie intransigeante, convenir que l'émeute était d'avance condamnée à la défaite et que l'unanime soulèvement d'une révolution était nécessaire à la victoire. Sa violence se compliqua de prudence, mais elle resta la violence.

## XII

Sorti de prison, il retourne à son travail d'énergique opposition. Son père est mort. Il vit à l'opposé de son frère Adolphe, alors directeur de l'École du commerce, rallié au régime de Louis-Philippe, désapprouvant les aventures où s'engage son cadet. Sa sœur aînée, Sophie, s'est mariée à Aunay-sous-

Auneau, avec Barrellier, fermier en Beauce. Sa jeune sœur Zoé est auprès de leur mère. Tout le temps possible, il le passe auprès de sa fiancée, qui a accepté sa vie de volonté et de hasard.

La nuit, après les réunions, il séjourne dans sa chambre d'étudiant, encombrée de livres et de paperasses, il y prolonge ses veillées de lectures, il annote, il réfléchit, il reçoit des visites mystérieuses. Il est un reclus, perdu avec ses grands projets dans la rumeur de mer de Paris. S'il avait la sensation vraie des choses, qu'il ne peut pas encore avoir, puisqu'il n'a pas assez vécu, il ne croirait pas que cette cellule, où il allume sa lampe tous les soirs, puisse devenir si vite une chambre de phare vers laquelle vont pouvoir se diriger les regards et converger les activités. C'est une pauvre lumière de bateau qui apparaît et disparaît, qui sautille en suivant les mouvements de lames et les courants de vents. Ce veilleur de nuit n'a pu devenir, du jour au lendemain, le pilote qui rassemble une flotte, qui la mène au port, ou la disperse dans un désastre.

Pendant ces premières années, d'ailleurs, il joue un rôle non encore défini. Il continue son éducation auprès de ses aînés : il converse avec Michel Buonarotti, ami de Babeuf, condamné de la conspiration des Égoux, représentant de l'inquiétude sociale de la Révolution, — le savant Raspail, imbu de la tradition et de la doctrine républicaines. Plus tard il recevra la parole de Lamennais, brisé par la papauté, retrempé dans la solitude farouche de la Chênaie, et qui revient vers la foule avec les *Paroles d'un croyant*, les allures révoltées et l'éloquence amère d'un Dante ecclésiastique et socialiste. Il est aussi en rapport avec Cabet, l'annonciateur de l'Icarie, auquel il écrivait, de prison, le 8 février 1832 : « Monsieur, — il y a longtemps que je voudrais vous dire tout le plaisir que m'a fait éprouver votre énergique appel à la France. Vous avez si rudement flétri les hommes de caisse qui nous perdent et nous déshonorent que je désirais faire parvenir jusqu'à vous le remerciement qui doit être sur les lèvres de tout

Français ami de son pays. Voici une occasion et je la saisis, elle me coûte un peu cher, mais il faut que les patriotes se fassent frapper pour rendre odieux le gouvernement ; moi aussi, j'ai voulu pousser le cri d'alarme et sonder la plaie dont nous sommes rongés ; on m'a répondu par un an d'emprisonnement et je vous avouerai qu'en beaucoup d'endroits où on se dit libéral, j'ai rencontré le blâme pour mon âpreté envers les juges de Charles X. Cependant je me suis borné à développer des doctrines politiques, sans attaquer les individus. Mais il suffit d'être condamné pour avoir tort. Que vous appreniez mes efforts, et cela sera assez pour moi. Oui, monsieur, je pense comme vous, il faut que tous les Français fassent entendre un cri de réprobation contre ce pouvoir fangeux ! Je crois avoir rempli un devoir, et je suis prêt à recommencer. Votre voix est plus puissante, elle devrait se faire retentir encore une fois, car le danger s'aggrave. Puissiez-vous le surmonter et que les misérables vous en laissent le temps. » Et Blanqui, en terminant, assure Cabet de son dévouement et de sa vive affection. Il préférera pourtant l'action révolutionnaire aux constructions en mirage de l'idéologie. Il côtoie les théories de Saint-Simon, de Fourier, de Cabet. Mais à ce moment de 1832, c'est Cavaignac qui mène l'assaut contre le ministère autoritaire de Casimir Périer. Ce n'est que plus tard, dans la *Société des Familles* et dans la *Société des Saisons*, que Blanqui, puis Barbès, sont définitivement acceptés comme régents révolutionnaires.

### XIII

Blanqui eut toutefois quelque crédit dès son apparition dans les rédactions de journaux et dans les clubs où l'opposition libérale et parlementaire des chefs du parti n'était pas considérée comme suffisante.

La part prise aux batailles des rues, ses blessures de 1827, la décoration de Juillet qui lui fut décernée après les trois

jours, le désignaient aux guerroyants démocrates comme un chef irrécusable. Sa maigre personne surgissant silencieusement dans un groupe éveillait immédiatement l'idée d'un projet caché, d'un plan médité, d'une conspiration permanente. L'inquiétude de l'inconnu se mêlait de croyance légendaire et de vague respect. Ce jeune homme aux cheveux drus, à la courte barbe rousse, les yeux clairs, la bouche serrée, né d'hier aux bagarres sociales, était déjà visiblement marqué comme un ancien de la politique.

A cette époque, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, si l'on observe ses gestes et ses démarches, si l'on enregistre ses résolutions, on se persuade qu'il eut foi dans les lentes opérations et dans les actions brusques. Il eut vraiment la pensée de faire servir les mouvements des masses humaines au changement social désiré et voulu par l'ardeur de son esprit. C'est ici qu'il fit preuve d'une prudence d'expérimentateur et d'un sens pratique cherchant à gouverner le hasard. Ce changement social, il se garda bien, dans ses articles véhéments, dans ses rigides discours, de le définir autrement que par des généralités. Tandis que les autres chefs de groupes s'empressaient de proclamer leur utopie, de codifier leur idéal, d'enfermer leurs adeptes dans un inflexible cercle de logique, lui, Blanqui, installait à un carrefour de Révolution le visible et attirant drapeau de son incertitude. Son silence appelait à lui tout le monde, tous ceux qu'un mécontentement et une espérance jetaient à la révolte. Il autorisait par son impartialité de terroriste tous les désirs et toutes les illusions, il enrôlait dans la sombre armée ceux qui se présentaient pour marcher et combattre, sans leur demander un mot de passe particulier et une profession de foi identique. Il laissait les idéalistes de son parti s'acharner à bâtir des cités de bonheur où les vertueux de demain connaîtraient la dureté de la règle et le charme de la monotonie. Il se bornait à enseigner qu'il y avait des Tuileries, des ministères et une préfecture à prendre, et qu'il fallait détruire ce qui existait avant de se promener dans le paradis terrestre

conçu par les imaginations. Son bon sens réaliste ne prévoyait la marche en avant que par courtes étapes. A chaque jour suffit sa peine. Il faut d'abord s'affilier, se compter, soulever des pavés et tirer des coups de fusil. Ensuite on verra. L'organisation viendra après la victoire.

Ses paroles et ses actes n'en expliquaient pas davantage. Toutefois, sa pensée travaille. C'est par la réflexion de ces années qu'il devine la transformation possible de la propriété, et qu'il aboutit à écrire, pour le *Libérateur*, journal fondé avec Laponneraye, l'étude sur l'association où Benoît Malon verra qu'il a donné le premier, en Europe, une formule rudimentaire du collectivisme.

#### XIV

Car, au début de 1834, Blanqui a voulu avoir sa tribune. Il dirige un journal mensuel dont le premier numéro paraît le 2 février. Voici exactement la composition du titre :

Première année. — N° 1.

Dimanche 2 février 1834.

UNITÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

LE LIBÉRATEUR

*Journal des opprimés.*

Voulant une Réforme sociale par la République.

Dirigé par L.-Auguste Blanqui, rédacteur en chef.

On s'abonne *exclusivement* au Bureau du Journal, passage de l'Industrie, n° 5 ; le passage communique de la rue du Faubourg-Saint-Martin à la rue du Faubourg-Saint-Denis. Prix de l'abonnement pour Paris et les départements : 5 francs par an, 50 sous pour six mois. Les lettres et paquets doivent être adressés *franco* au Rédacteur en chef.

*Deux sous dans les rues.*

Avis. — Le *Libérateur* paraît le premier dimanche de chaque mois ; il publiera, dans le courant du mois, divers écrits qui seront distribués dans les rues, à un sou, et que les abonnés de Paris recevront en sus du Journal. Toutes les Publications du mois seront réunies dans un Supplément qui sera envoyé aux abonnés des Départements avec le Numéro du mois suivant.

A droite du titre, auprès du timbre royal, cette épigraphe :

*Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* (Il a renversé les grands dans la poussière, il a relevé triomphants les opprimés.)

Le journal, de format petit in-4°, les quatre pages divisées en trois colonnes, porte à la fin cette signature : « *Le gérant, ADAM* », et cette indication : « SCEAUX. — Imprimerie de Grossteite, rue de la Petite-Croix. »

Le texte, tout entier de Blanqui, expose le BUT DU JOURNAL, qui est une protestation contre la dérision insultante de la force : « Un citoyen seul, sans argent, entreprend de braver l'interdiction lancée par l'aristocratie des écus contre le pauvre qui ose penser ». Blanqui se désigne comme à peine sorti, avec une santé détruite, des prisons où un jugement pré-vôtal lui a fait expier les premières plaintes qu'il éleva en faveur des ouvriers exploités. Il reprend ses armes d'une main meurtrie encore de l'empreinte des menottes... Ainsi écrit Blanqui à vingt-neuf ans, affirmant ses affections et ses haines, et tout à coup, par une prescience subite, posant les termes de la question sociale en abordant « la nature des rapports qui existent entre le maître et l'ouvrier, question sociale qui constitue presque à elle seule toute l'économie politique, et dont les professeurs patentés se gardent bien de dire un mot. »

Il continue par un second article : *Notre drapeau, c'est l'égalité*. Avec ce bon sens coupant qui deviendra de plus en plus sa manière, il se défend, et il défend son parti, de vouloir refaire une nation *a priori*, avec des éléments arbitraires. « Il est impossible, dit-il, d'imposer à la France, telle que l'a faite un passé de quatorze siècles, des mœurs, des idées, une croyance complètement étrangères ou opposées à la croyance, aux idées, aux mœurs qui sont le résultat du lent travail d'organisation de ces quatorze siècles. Ce serait dire à la France qu'elle ne serait plus la France, ce serait vouloir changer tout un peuple par une soudaine métamorphose, comme dans les Mille et une Nuits on voit les enchanteurs changer un homme en cheval ou en chien avec une parole magique. »

Blanqui est évolutionniste. Il le prouve par cette vision du passé. Il le prouve aussi en rattachant le présent et l'avenir



au passé. C'est dans le passé qu'il trouve les éléments de la réforme du présent. Il ne s'agit pas de détruire, ni même de remplacer, mais de continuer un mouvement de progrès qui s'est fait jour avec une irrésistible persévérance, brisant l'un après l'autre les obstacles qui entravent sa marche. Ces obstacles n'ont pas disparu. ils sont suscités par le privilège contre l'égalité. Le privilège et l'égalité, tels sont les deux principes qui se disputent la France. L'un est le génie malfaisant, producteur de désordre et de violence, appuyé sur l'égoïsme et ses viles passions, sur la force matérielle, créant la concurrence, la guerre, la destruction. L'autre apparaît comme un symbole de délivrance et de salut, apporté par l'évangile (qui en a semblé l'œuvre d'un dieu). C'est le principe d'ordre et de justice éternelle, et Blanqui apporte la flamme de sa jeunesse pour célébrer l'Égalité comme destinée à fermer les plaies, à appeler toutes les vertus, à refouler tous les vices, à tuer l'égoïsme, à ne vivre que de dévouement, à gouverner les hommes par l'intelligence, à établir l'unité et la fraternité dans le monde.

La lutte de ces deux principes est décrite, et la victoire de l'Égalité annoncée avec un enthousiasme juvénile. Blanqui proclame l'Égalité comme sa foi, il marche avec ardeur et confiance sous sa bannière sainte. « Nous sommes, dit-il, avec Jésus-Christ contre les juifs matérialistes et haineux, avec Grégoire VII contre les tyrans féodaux de l'Europe, avec Rousseau contre une noblesse et un clergé perdus de débauches, avec Robespierre contre une tourbe de marchands cupides, d'agioteurs sans foi ni loi, de trafiqueurs parricides, prêts à vendre, comme Judas, l'humanité pour trente deniers. » Il cite le mot de Saint-Just : « Les malheureux sont la puissance de la terre ». Il est donc égalitaire avec Babeuf et Buonarotti, chrétien avec Lamennais sans doute, et il est révolutionnaire par sa décision d'action. Mais voici le socialiste moderne qui entre en scène lorsqu'il dénonce l'aristocratie commerciale, l'exploitation de l'argent, l'agonie de l'ouvrier dont le sang sert à graisser les mécaniques du suze-

rain industriel. « D'un côté, oisiveté et exploitation, l'homme inerte et dégradé ; de l'autre, intelligence et travail, l'homme dominant en maître toute la création. Il faut que l'égalité triomphe ou que l'humanité périsse. Le travail, c'est le peuple ; l'intelligence, ce sont les hommes de dévouement qui le conduisent. Le génie conçoit, les masses exécutent. Le peuple n'a rien à craindre de l'intelligence, il lui obéit avec joie. L'intelligence fait de l'homme un dieu mortel. C'est elle seule qui a su maintenir, en modérant la brutalité du despotisme, les sociétés qui précédèrent la venue du Christ. C'est un effort sublime de l'intelligence humaine qui, dans un coin de la Judée, a trouvé enfin ce principe de l'égalité. Malheur à ceux qui blasphèment l'intelligence et qui essaient de l'enchaîner ! L'égalité n'a point péri par la trahison du catholicisme lorsqu'il passa dans le camp de la monarchie féodale, elle ne périra pas parce que de nouveaux apostats viennent de passer avec armes et bagages dans le comptoir de la monarchie mercantile. »

Dans le numéro du *Libérateur* de mars 1834, Blanqui continue sa critique acérée des conditions du travail. Il devance les futurs théoriciens du collectivisme, démontre que l'homme n'est pas libre, est à la merci de ceux qui possèdent les instruments du travail. Il s'élève contre la transmission héréditaire du sol et des capitaux qui place les citoyens sous le joug des propriétaires. Il démolit par une comparaison le fameux lieu commun : « Les riches font travailler le pauvre ». « A peu près, dit-il, comme les planteurs font travailler les nègres, avec cette différence que l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave : sa mort n'est pas une perte, il y a toujours concurrence pour le remplacer. Le salaire, qui suffit à peine pour empêcher de mourir, a la vertu de faire pulluler la chair exploitée. Des enfants de pauvres sont mis au monde indéfiniment pour servir les enfants des riches. Ainsi se continue, de génération en génération, ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de jouissances et de douleurs, qui constitue les éléments de la société.

Les capitaux, stériles d'eux-mêmes, ne fructifient que par la main-d'œuvre. Les instruments et les fruits du travail appartiennent, non aux travailleurs, mais aux oisifs, les frelons dévorent le miel des abeilles. Tel est (conclut Blanqui) notre état social fondé par la conquête, qui a divisé les populations en vainqueurs et vaincus. La conséquence logique d'une telle organisation, c'est l'esclavage. Les privilégiés ont conclu du droit de posséder le sol celui de posséder aussi le bétail humain qui le féconde.»

Enfin, dans un article destiné au *Libérateur* et qui n'a pas paru, qui m'a été communiqué par M<sup>me</sup> Antoine, sœur de Blanqui, celui-ci formule ainsi sa pensée socialiste en avance :

« La République, c'est l'émancipation des ouvriers ; c'est la fin du règne de l'exploitation ; c'est l'avènement d'un ordre nouveau qui affranchira le travail de la tyrannie du capital... Qui fait la soupe doit la manger... La richesse n'a que deux sources : l'intelligence et le travail, l'âme et la vie de l'humanité. Suspendez un seul instant ces deux forces, l'humanité meurt. Toutefois, elles ne peuvent agir qu'à l'aide d'un élément positif, le sol, qu'elles mettent en œuvre par leurs efforts combinés. Il semble donc que cet instrument indispensable d'activité devrait appartenir à tous les hommes. Il n'en est rien... »

Encore ceci : « Disons tout de suite que l'Égalité n'est pas le partage agraire. Le morcellement infini du sol ne changerait rien, dans le fond, au droit de propriété. La richesse provenant de la possession de l'instrument de travail plutôt que du travail lui-même, ce génie de l'exploitation resté debout saurait bientôt, par la reconstruction des grandes fortunes, restaurer l'inégalité sociale. L'association substituée à la propriété individuelle fondera seule le règne de la justice par l'égalité. » C'est en effet la théorie en avance du collectivisme.

Mais Blanqui, malgré ces désirs et ces précisions, ajournait de parti pris les spéculations et les rêveries de son esprit, il ne définissait pas le but indéfinissable, le mirage sans cesse reculé, reflété on ne sait où, sur la terre aride ou dans les nuages transparents. Après ? qui peut prévoir après ?

L'instinct de justice et le besoin de vivre suffiront. Les idées, sans cesse, sont traversées, aidées, enrayées par les faits. Qu'on marche pour marcher, qu'on agisse pour agir, infailliblement des résultats viendront par surcroît, puisqu'il en vient toujours, de quelconques.

Cela n'était pas dit, et pour cause. Un tel refus de prédire l'avenir aurait été considéré comme une preuve de scepticisme ironique, et Blanqui était aussi loin de l'ironie que les masses qu'il voulait entraîner. Il croyait à l'effort immédiat, et cette seule croyance énergiquement affirmée et prouvée devait lui suffire pour passer au grade de général d'émeute investi du droit d'imposer un plan et de donner le signal d'une bataille.

## XV

Un autre général fut Barbès, Armand Barbès, né à la Guadeloupe, revenu au pays de sa famille, arrivé de la région toulousaine à Paris, méridional comme Blanqui, mais du Midi languedocien et non provençal, gascon et non italien, méridional en dehors pendant que l'autre était méridional en dedans. Il vécut d'abord de la vie insouciant et facile de l'homme riche, du propriétaire campagnard, avec des distractions possibles de voyages, de séjour à Paris, puis peu à peu, par l'entraînement des faits, la contagion des rencontres, il se révéla en lui un fanatique de croisade, un capitaine coureur de routes. Il aima les aventures, et l'aventure républicaine lui parut la plus noble, la plus belle et la plus juste de toutes. Au xvi<sup>e</sup> siècle, où maint personnage a ses attitudes et ses allures, il eût été un des combattants des guerres de religion, il se fût cuirassé de vertu et casqué d'orgueil. Aujourd'hui, sans l'éclat du métal et sans le symbole du panache, quittant sa richesse et refusant le loisir, il eut l'émotion des départs hasardeux, par les rues de faubourgs, avec des compagnons en blouses et en redingotes, les marches sur les pavés de ville,

la lourde ivresse de poudre et de brume, l'assaut des magasins d'armes et des postes de police, le défi aux régiments débouchant des avenues. Les tristesses et les médiocrités de ces mises en scène aux décors de maisons bourgeoises et de boutiques suffirent au goût d'héroïsme et de péril de son imagination transformatrice.

Un tel homme, plus agissant que réfléchi, fécond en déclarations de guerre et en sonores paroles, croyant de la République et du Christianisme, suiveur de Jésus et des Conventionnels de Quatre-vingt-treize, devait ressentir quelque surprise, éprouver quelque mécompte à se trouver en contact de collaboration révolutionnaire avec Blanqui.

Il fut le soldat inquiet devant le diplomate, l'officier de fortune en contact avec le politique et le chef. Cette intelligence de Blanqui, nette et critique, cette persistance obstinée, cette tactique de silence, cette politique de catacombes, devaient parfois faire hésiter Barbès comme devant les parties d'ombre, les chambres noires, les escaliers soudain béants et plongeant aux caves, d'une maison mal connue où doit tâtonner un bruyant, encore ébloui de la lumière du dehors, à qui on a recommandé le silence et la précaution.

## XVI

Coups de feu tirés sur le roi, explosions de machines infernales sous les voitures de gala, crépitements des fusillades militaires, dressage des bois de justice, ce sont les féroces épisodes qui alternent avec les écrasements de combattants révolutionnaires. Mieux vaut encore la colère des émeutes, la mort courant les rues, les écroulements de pavés, les sillons de lumière qui partent des fusils, lueurs d'éclairs, bruits de foudre, ciels noircis de fumée, tout l'appareil d'air lourd et de grondant orage qui fait ressembler une insurrection à un bouleversement naturel.

## XVII

Le mariage n'enlève pas Blanqui à cette atmosphère de politique qu'il trouvait seule respirable. Ce bonheur d'existence, qu'il rêvait depuis les premières années de sa jeunesse, il l'installe dans l'agitation de la rue et le péril de tous les jours. Certes, il est plus inaccessible et plus indevinable que jamais. Celui qui cache ses allées et venues, ses projets, ses décisions, qui s'est fait une loi inviolable du mystère dans la vie publique, ne va pas afficher son intimité et déclamer son affection. Le sentiment s'enfouit au profond, se retire dans la solitude du cœur, chez l'ardent concentré dont l'imagination brûle derrière un visage de glace.

L'homme vit double, suffit à deux fièvres. Aux heures qu'il passera près de sa jeune femme, puis auprès des enfants qui lui naîtront, il aura les regards que nul étranger ne voit, les mots que nul écouteur indifférent ou curieux n'entend, mais il sera harcelé par les aiguillons des paroles données, des rendez-vous pris, il croira qu'il lui vient de la foule lointaine un grondement de menace, ou, pis encore, la plainte d'une déception. Il s'arrache alors de sa chambre paisible et s'en va au club, au journal, au secret conciliabule. Il écrit des articles où la haine refoule la tendresse, il demande de la violence aux simples, il décide des rencontres. Et de même qu'aux heures d'amour il a tressailli aux appels du dehors, de même, pendant les préparations d'échauffourées et les minutes incertaines des collisions, il pense à la tiédeur du logis quitté, à la veillée d'inquiétude de celle qui l'attend, au bonheur qui se montre et se cache, feu de phare qu'effacent et laissent voir tour à tour à l'homme en mer les grosses vagues qui assaillent une rade.

## XVIII

Mil huit cent trente-quatre, c'est une année de joie profonde auprès de sa femme de dix-neuf ans, et c'est de cette année que son activité de révolte va se multiplier davantage, comme s'il voulait prouver aux autres et à lui-même qu'il n'a déserté aucun poste et que l'homme est en harmonie avec le citoyen. Mais c'est l'année aussi où s'enregistre une grave défaite du parti républicain. Les lois répressives de la liberté de la presse, de la liberté d'association, présentées, appliquées par d'anciens libéraux adversaires des procédés de gouvernement de la Restauration, achèvent de renseigner sur la duperie et la faillite de Juillet. Toute une opposition organisée, prête pour le gouvernement du lendemain, frémit aux provocations, va répondre par l'acceptation de la bataille. Le pouvoir de Louis-Philippe est sur le point de sombrer à ce moment précis, sans les ministres d'alors, Soult, Thiers, Barthe, Guizot, qui savent prendre les devants, agir, désorganiser l'action des adversaires.

L'insurrection de Lyon vaincue, l'insurrection de Paris est disloquée pour ainsi dire avant d'avoir pris corps, la *Tribune* supprimée, les membres du Comité de la *Société des Droits de l'Homme* arrêtés. Il y eut des hésitations chez ceux qui restaient en liberté, des avis contradictoires, des ordres confus. La provocation joue son rôle, le point de ralliement n'est pas visible. Carrel se refuse à prêter le *National* à la proclamation de la lutte, et cette lutte, mal engagée le 13 avril, se termine, le 14, par la défaite de quelques hommes qui avaient élevé au hasard les barricades du quartier du Temple, dans le dédale des rues Beaubourg, Transnonain, Aubry-le-Boucher, Geoffroy-Langevin, aux Ours, Maubuée, Grenier-Saint-Lazare. L'épilogue fut le massacre au numéro 12 de la rue Transnonain, boucherie après la bataille, tragiquement immortalisée par Daumier, où les hommes, les femmes

les enfants, les vieillards, les malades furent massacrés par les soldats victorieux.

Une ordonnance de non-lieu fut rendue pour Barbès, après emprisonnement. Blanqui ne fut pas impliqué dans les poursuites. Au procès d'avril 1835, où tout ce qui peut être saisi du parti républicain agissant est traduit devant la Cour des Pairs siégeant au Luxembourg, tous deux sont mis au nombre de ceux qui doivent porter la parole au nom des accusés, exposer les doctrines politiques et sociales, raconter Transnonain, que Daumier a raconté déjà.

Les accusés de Paris et de Lyon s'étaient concertés pour cette action commune, non de défense, mais de revendication, avaient conçu cette forte idée de faire passer les paroles nécessaires par-dessus leurs juges, jusqu'au pays. Ces accusés étaient au nombre de cent vingt et un : il y avait parmi eux Godefroy Cavaignac, Baune, Armand Marrast, Guinard, de Ludre, Caussidière, Lagrange, de Kersausie, Vignerte, Recurt, Clément Thomas, Albert... Et toute la partie libre des hommes de pensée et d'action du parti républicain se joignait à eux, représentée par les défenseurs choisis : Lamennais, Armand Carrel, Trélat, Raspail, Carnot, Pierre Leroux, Jean Reynaud, de Cormenin, Étienne Arago, Auguste Comte, Marc Dufraisse, Dupont, Flocon, Michel (de Bourges), Degeorge, Jules Favre, Marie, Ledru-Rollin, Fulgence Girard, Garnier-Pagès, Buonarotti, Martin Bernard, Barbès, Blanqui... Là encore, il ne put y avoir unité d'action. Accusés lyonnais et parisiens différèrent d'avis sur la tactique, un conflit eut lieu entre les défenseurs, particulièrement entre Michel (de Bourges) et Jules Favre, au cours de la réunion préparatoire qui eut lieu chez Blanqui. D'ailleurs, les défenseurs, repoussés par la Cour des Pairs comme dépourvus des qualités d'avocats et d'avoués, sont poursuivis à leur tour pour la publication de leur lettre de protestation qui concluait violemment : « L'infamie du juge fait la gloire de l'accusé. » Quelques-uns seulement se chargèrent de la responsabilité, furent condamnés. La défense fut désorganisée, les



accusés refusèrent toute discussion, se laissèrent adjuger en silence la transportation et la détention. Ceux qui étaient détenus à Sainte-Pélagie, Godefroy Cavaignac, Marrast, Guinard, et d'autres, s'évadèrent.

Cette partie de violence fut donc jouée et gagnée par le pouvoir. Le groupe dirigeant républicain fut décimé, son organisation dérangée. Mais les forces laissées en liberté s'engagèrent plus à fond dans l'action violente, et les revendications sociales se firent jour en même temps que les revendications politiques. Le jugement contre les accusés d'avril est à peine prononcé que la *Société des Familles* fonctionne à la place de la *Société des Droits de l'Homme*. Barbès et Blanqui ont pris la place des condamnés et des évadés. Des insinuations sont essayées contre eux lorsque Fieschi, Morey et Pépin ont braqué leur rangée de fusils sur Louis-Philippe, boulevard du Temple, à la revue de juillet 1835, mais ils sont étrangers aux projets et aux crimes des régicides, ils ne croient pas à l'efficacité de ces efforts maladroits dirigés contre un homme, de ces balles qui se trompent toujours d'adresse.

Ils sont, au contraire, justement mêlés, l'année suivante, à l'affaire des poudres de la rue de Lourcine. L'émeute se prépare, les forces révolutionnaires veulent leur emploi, l'inaction énerve les ardents, des armes et des munitions sont nécessaires. Des armes, on en a, et on en trouvera d'autres chez les armuriers, au jour décisif. Mais il faut fabriquer de la poudre et des balles et les cacher en de sûrs magasins. La fabrication de poudre est au 113 de la rue de Lourcine, maison perdue dans le quartier désert de Port-Royal, tout en murs d'hôpitaux et de couvents. Le logis est installé en séchoir, trois ou quatre hommes y travaillent. Blanqui vient chaque jour au laboratoire, et Martin Bernard y vient chaque nuit, annonce son arrivée en jetant du sable aux carreaux, disparaît dans le couloir à la porte ouverte sans bruit, reparaît porteur d'un ballot, rentre dans la nuit d'où il était sorti. Il s'en va rue Dauphine, dans la maison portant

le double numéro 22-24, où l'on fabrique les balles et les cartouches. Ces déplacements sont remarqués, une dénonciation est faite le 8 mars, la maison est cernée, la police trouve à leur travail clandestin les étudiants et les ouvriers affiliés aux Familles, on arrête, en flagrant délit de fabrication, Beaufour, Robert, Rabier, Cassard et Daviot, les trois derniers étudiants de l'École de droit. Beaufour et Robert étaient des saint-simoniens. Robert, ouvrier, avait travaillé chez le menuisier qui avait confectionné la machine de Fieschi.

Blanqui et Barbès signalés comme complices, on saisit chez ce dernier douze mandrins destinés à faire des cartouches, et ce même jour, le 6 mars 1836, sur l'ordre de Gisquet, préfet de police, on arrête Blanqui chez Barbès. Le commissaire s'empare du portefeuille du conspirateur. Celui-ci sort brusquement de son calme, Gisquet, dans ses Mémoires, dit qu'il se précipite comme un furieux sur le commissaire. Il ressaisit le portefeuille, l'ouvre, mâche et avale des papiers qu'il agrippe. Une liste lui est arrachée toutefois pendant la lutte silencieuse, une autre liste est trouvée avec une proclamation, une pièce qui fut considérée comme un plan d'organisation de la société secrète dans les papiers de Barbès, et aussi un portefeuille appartenant à Eugène Lamieussens, étudiant en médecine. Les notes prises sur Blanqui, au nombre de trente et une, étaient couvertes de noms propres. En tête se trouvait un nom : Rabier, Palanchon, Raisant, par exemple, puis cinq ou six noms connus de celui dont le nom figurait en tête. Blanqui, interrogé, garda un silence absolu. L'instruction conclut que les listes prouvaient l'existence d'une société secrète. C'était la Société des Familles, dont le formulaire fut saisi plus tard en 1836 chez Fayard, en 1838 chez Albernay, à Carcassonne, en 1839 chez Nouguès. Il s'ensuivit, au mois d'août 1836, une distribution de condamnations depuis quatre mois jusqu'à deux ans de prison pour fabrication de poudre et pour délit de société secrète. Dans la liste des condamnés, Barbès et Lamieussens sont compris pour un an de prison, et

Blanqui pour deux ans. On a suspecté les condamnés d'être des complices possibles de Fieschi, ce que l'on n'a pu établir, mais on a découvert avec plus de sûreté le but poursuivi par leur groupement, et qui était d'une révolution sociale en même temps que d'une révolution politique.

Après sa condamnation, Blanqui est conduit dans la maison centrale de Fontevault, en Maine-et-Loire. Sa femme se fixe auprès de lui, avec le fils qui leur reste : des deux enfants qu'ils ont eus, l'un est mort à un an. Blanqui reste huit mois sous les verrous. L'amnistie de 1837 change sa peine en internement avec surveillance à Pontoise.

## XIX

Il habite Jancy, au bord de l'Oise, il n'a pas le droit de rentrer à Paris, et cette mise en pénitence politique devient une autre période de lune de miel du jeune ménage. La maison de campagne entourée d'un jardin qui descend en pente douce vers la rivière, la maison à perron et à volets verts des villégiatures parisiennes, la pelouse et l'arbrisseau, les plantes grimpantes et les fleurs de parterre, c'est le bourgeois et humble aspect du refuge où se cachent ces existences avides d'aujourd'hui et anxieuses de demain. Leur joie se blottit dans cette douce prison en plein air, dans les verdure nouvelles sous le ciel couleur de soleil. L'homme qui était la veille un agité de la politique connaît les soirs calmes qui tombent sur la poussière des routes de province. Les lisières des bois qui l'entourent lui donnent l'illusion des commencements de forêts profondes ; sa songerie s'accoude au rebord de sa fenêtre ; au-dessus de la rivière, ses regards voient miroiter l'Oise, ses réflexions s'en vont au fil de l'eau, et il peut croire avoir trouvé le décor du bonheur possible.

Blanqui l'avait trouvé, mais il lui en superposa un autre, celui qu'il venait de quitter, et qui était le décor tour à tour obscur et éclatant, mystérieux et agité, des conspirations

et des insurrections. Au tard de sa vie, il revivra cette halte unique permise par le sort, cet amour installé dans la verdure sous l'injonction de la Loi, il reverra la robe claire tournant une allée, réentendra les cris d'enfant dans le silence de la campagne.

C'est un grand moment tragique pour le chef de parti, un tournant de vie pour l'homme. Il n'hésite pas : la Politique est sa perpétuelle hôtesse, et il mène de front la préparation du coup de main et sa vie de cœur et de solitude. Les promenades aux environs, au long de l'eau jusqu'au confluent de la Seine et jusqu'à la forêt de l'Isle-Adam, par les champs jusqu'aux bois de Beauchamp et leurs désertes clairières de pierres plates et de bruyères roses, jusqu'au profond de la forêt de Montmorency, ces promenades se compliquent de préoccupations de stratégie à travers les rues de Paris. Les changements nuancés, apportés aux choses par la succession du printemps à l'hiver, de l'automne à l'été, ces changements coïncident avec les lents travaux où se complait Blanqui, organisant la Société des Saisons, qui doit succéder à la Société des Familles. Les phases notées au calendrier et les aspects de la nature apparaissent dans les cadres et les désignations du nouveau classement révolutionnaire. Les groupes se subdivisent en Semaines et en Mois. Les trois Mois qui forment une Saison reçoivent le mot d'ordre d'un chef qui se nomme Printemps. Le Mois comprend quatre Semaines dirigées par un Juillet. Les Semaines sont formées de six membres sous la conduite d'un Dimanche. On ne voit pas les chefs, Blanqui n'assiste pas aux réunions générales. La direction suprême reste mystérieuse comme dans la Charbonnerie, et les présentations et les admissions d'affiliés ont la solennité des réceptions maçonniques. C'est la conscription occulte et le recrutement secret de l'armée de l'émeute. L'homme qui va journellement à ses occupations, le passant du dimanche qui musarde le long des rues, sont les soldats armés d'une bataille toujours proche.

Le signal attendu sera donné par ce Blanqui mis hors

Paris, qui vit, à Jancy, entre sa femme et son fils. Il est alors, tel que l'a peint M<sup>m</sup>e Blanqui en un sobre et lucide portrait, maigre et décidé, les yeux transparents, la bouche fine et fermée, le profil coupant et rigoureux. Elle s'est peinte aussi, rose et brune, les cheveux tombant en boucles symétriques ombrant de nuit l'ovale du jeune et pensif visage. Il n'y a aucune joie de nature autour de ces portraits, nul voisinage de verdure et de fleurs, aucune indication d'un ciel d'été. Une clarté d'espoir caresse les joues encore enfantines de la jeune femme, se mêle au timide et profond regard mais n'est-elle pas démentie par le souci indiqué au front intelligent? Elle affirme en tout cas, par le portrait qu'elle a peint de son mari, avoir vu exactement son cher compagnon d'existence, en un clair pressentiment où il y a de l'admiration, de la tendresse et de la mélancolie. Blanqui, sur cette toile sombre, est enclos dans l'idée fixe, il a les yeux des veilles de résolutions, la lumière parcimonieuse qui l'éclaire descend sur lui en froide coulée, comme d'une lucarne de prison, d'un soupirail de cave. Combien, plus tard, l'année aux heures lentes leur apparaîtra fugitive, alors qu'ils songeront à leurs dernières promenades, elle, grande et flexible, lui, petit, mince et dominateur, couple incertain de l'avenir, errant au bord de l'eau capricieuse.

## XX

Il aurait hésité que sa femme était là pour lui rappeler l'heure prochaine. Il pensait sans cesse à l'action décidée, mais il retardait le moment où il lui fallait quitter sa vie d'affection profonde, l'épouse choisie, l'enfant que sa pensée chargeait d'avenir. Un de ces soirs où le chef semblait oublier ses projets et ses soldats qui l'attendaient, Suzanne-Amélie vint au piano, l'ouvrit, et ses mains délicates déchaînèrent l'hymne de révolte et de combat, scandèrent la marche envoyée de la *Marseillaise*... Blanqui donna le signal de l'action, fixa le jour de la bataille.

## XXI

Au retour de Jancy, au commencement de l'année 1839, les cadres de l'armée de l'émeute sont prêts, chacun a son poste de combat. La poudre est achetée par petites quantités, patiemment, sans donner l'éveil, les cartouches sont confectionnées. Les armes qui manquent, on les prendra, au jour de l'affaire, chez les armuriers. La date fut fixée au 5 mai, puis au 12 mai, après objections de Barbès : rappelé au mois de mars de l'Aude, celui-ci ne répondit pas d'abord à la convocation ; il fallut lui rappeler sa promesse de revenir à Paris au premier signal, et il dut, finalement, accepter les engagements pris par Blanqui et par Martin Bernard.

C'est l'année où Lamartine dit : « La France s'ennuie ! » Ce fut dans un Paris excité seulement par les jeux de la politique parlementaire, mais indifférent et incompréhensif devant l'émeute, au milieu de lecteurs de journaux occupés par la crise ministérielle prolongée, discutant la direction possible Thiers, Molé, Guizot, — que le hardi coup de main se produisit, et avorta.

Ce 12 mai était un dimanche. Blanqui croyait la tentative plus facile ce jour-là sur la Préfecture dégarnie. Il avait attendu une semaine pour profiter de l'installation de nouvelles troupes connaissant mal les détours des rues de Paris. Le millier d'hommes sur lequel il comptait pour engager l'affaire devait se masser entre la rue Saint-Denis et la rue Saint-Martin, dans des arrière-salles de marchands de vin, dans des logis d'ouvriers, proche le magasin de l'armurier Lepage, rue Bourg-l'Abbé.

C'est au café du coin de la rue Mandar et de la rue Montorgueil que Blanqui surgit, vers midi, annonce en paroles brèves le but de la convocation. Il divise la première troupe, fixe un autre rendez-vous au café de la rue Bourg-l'Abbé, s'en va visiter les abords de la Préfecture, revient, attache

un guidon rouge au canon d'un pistolet. Tous sortent, les affiliés débouchent par les rues avoisinantes, on entend retentir le cri : Aux armes ! Le magasin de Lepage est envahi, les portes enfoncées, Barbès et Blanqui distribuent les fusils par les fenêtres du rez-de-chaussée, les malles pleines de cartouches sont ouvertes. Barbès court rue Quincampoix où il y a un autre dépôt de cartouches. Il revient rue Bourg-l'Abbé vers Blanqui entouré de mécontents qui parlent déjà de trahison, réclament un comité et un plan, de la régularité dans le désordre.

Trois petites troupes, pourtant, conduites par Blanqui, par Martin Bernard, par Barbès, finissent par s'en aller, chantant des chants républicains. C'est sous un magnifique soleil en accord avec la saison, vers trois heures de l'après-midi, à travers la foule épanouie du dimanche, que la bande révolutionnaire, tout à coup, se rassemble et apparaît. Immédiatement, le vide, le silence se font autour d'elle. La colonne de Barbès s'arrête devant le poste du Palais de Justice. Le premier coup de feu est tiré là, ce coup de feu qui part toujours sans que l'on sache comment. Des détonations retentissent alors que le chef des insurgés et le lieutenant commandant le poste s'abordent. Le lieutenant Drouineau, l'épée à la main, en avant de ses hommes, tombe mort avant que l'on ait su de quoi il s'agissait, sans qu'il y ait eu essais de pourparlers, ordinaires sommations. Puis, une décharge générale, la confusion des mouvements et des cris. D'autres soldats tombent, des insurgés aussi. Le poste est pris, la bande continue sa route, des coups de feu sont tirés rue de Jérusalem, mais il est impossible de prendre la Préfecture, barricadée et défendue. Les insurgés rétrogradent, reviennent au rendez-vous de la place du Châtelet, où ils rejoignent Martin Bernard et Blanqui. Les trois tronçons reforment une colonne, prennent l'Hôtel de Ville, mal gardé. Ils le prennent, ou croient le prendre, vainqueurs, vaincus, occupant, abandonnant, affirmatifs, incertains, entourés de bruits de tambours, débordés par les troupes sans cesse accrues.

Que faire dans un Hôtel de Ville, après avoir rédigé des décrets, signé des appels, lancé une proclamation que nul ne lira? Blanqui est nommé commandant en chef, Barbès, Martin-Bernard, Quignot, Meillard, Nettré, commandants des divisions de l'armée républicaine. Le désœuvrement va venir bientôt à ces insurgés si exaltés tout à l'heure et qui s'aperçoivent maintenant qu'ils ne sont pas suivis par la population, qu'ils s'agitent dans un milieu d'hostilité ou d'indifférence. Les émeutes en avance, si héroïques soient-elles, meurent sur place, brisées par la discipline des troupes, regardées par les curieux. A peine en possession de cette fausse victoire et de cette apparence de pouvoir, les chefs doivent songer à occuper leurs soldats étonnés de l'insolite tranquillité. On part pour prendre les mairies et désarmer les postes. On se fusille et on se tue place du Marché-Saint-Jean, on s'empare de la mairie du VII<sup>e</sup>. Tous reviennent au quartier Saint-Martin, dans les rues Simon-le-Franc, Beaubourg, Transnonain. Blanqui et Barbès se retrouvent avec quelques-uns pour défendre contre la garde municipale les trois barricades de la rue Greneta. Les deux troupes se battent à quarante pas de distance, les municipaux embusqués dans la rue Saint-Martin et dans le Conservatoire. A un moment où Blanqui s'approche de Barbès pour lui dire de changer de place, Barbès tombe, blessé à la tête, on le croit mort. Les quelques hommes sont impuissants à tenir, doivent reculer avec Blanqui sous une grêle de balles jusqu'à la rue Bourg-l'Abbé. Barbès est fait prisonnier à sa sortie d'une boutique de marchand de vin où il avait lavé et pansé sa blessure. La dernière barricade, quartier Saint-Merry, est prise. On ne sait pas comment tout se termine, comment les coups de feu deviennent plus rares, comment les émeutiers qui grouillaient là tout à l'heure se dispersent, et quelle exacte échauffourée s'est produite dans une odeur de poudre et une couleur de fumée. C'est fini. L'émeute est vaincue.



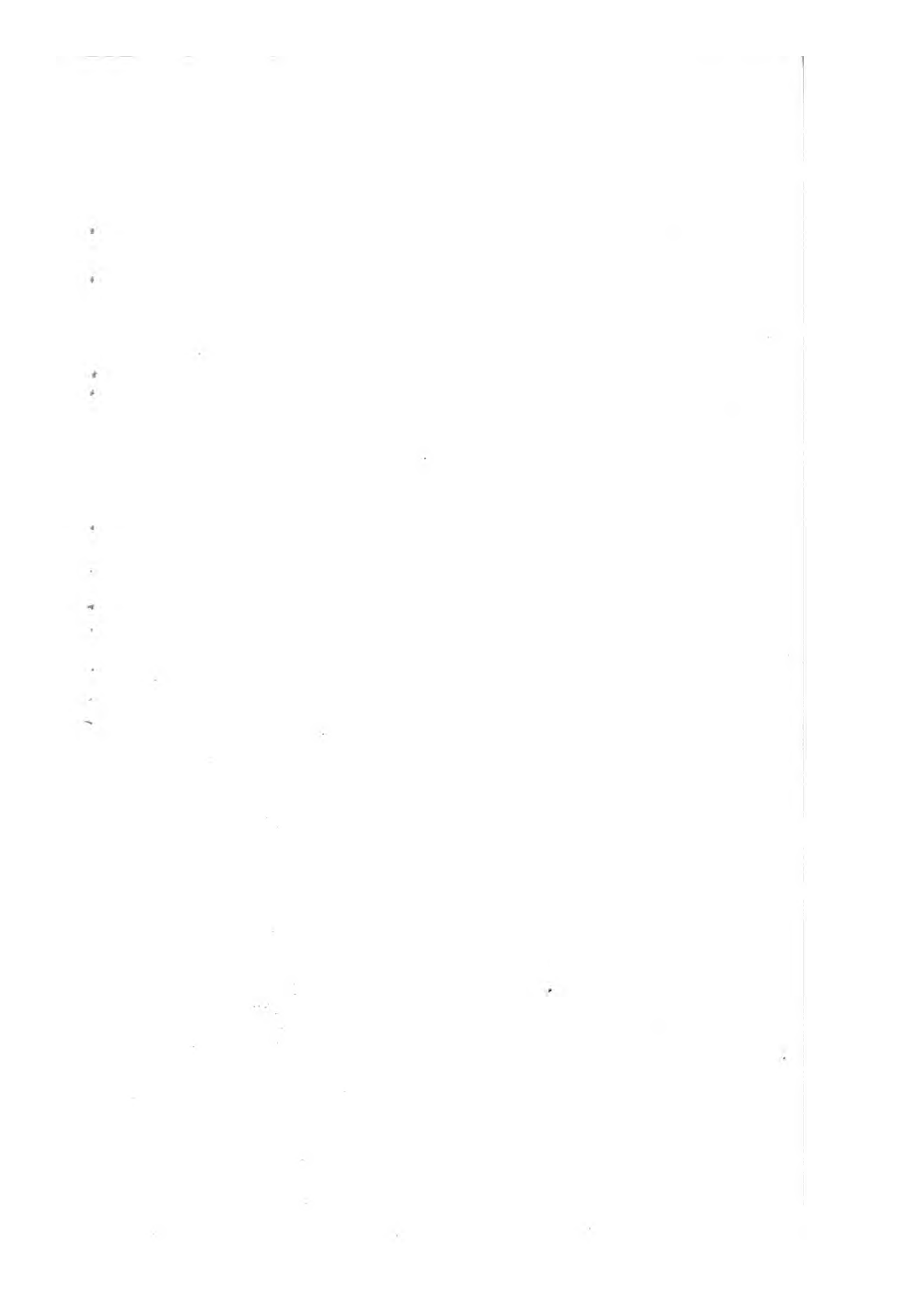
## XXII

C'est la dernière bataille, la dispersion des combattants, la condamnation des chefs arrêtés. Quelques semaines après, le 27 juin, un premier défilé, de dix-neuf insurgés, a lieu devant la Chambre des Pairs siégeant au Luxembourg. L'insurrection est rattachée politiquement au mouvement de 1834, et, socialement, à la tentative de Babœuf, en l'an V. L'affaire des poudres de la rue de Lourcine en 1836, est rappelée, et une autre affaire de fabrication de cartouches en 1838, et l'attentat de Pépin, et le fonctionnement des sociétés secrètes. L'acte d'accusation se base sur l'affichage de placards clandestins, sur la publication, en novembre 1837, du *Moniteur républicain* orné d'une vignette représentant une *Liberté* armée d'un fusil, assise sur les pavés d'une barricade ; de *l'Homme libre*, qui remplaça le *Moniteur* au mois d'août 1838, et fut saisi au quatrième numéro, chez Fomberteaux, son éditeur et imprimeur, l'un des poursuivis de l'affaire du 12 mai. On lit aussi aux audiences le formulaire des réceptions écrit de la main de Barbès, et saisi à Carcassonne, on fait défiler les témoins contradictoires. La quatorzième et dernière audience a lieu le 12 juillet. Les défenseurs sont MM. Dupont, Arago, Caillet, Blanc, Jules Favre, Liguier, Bertin, Lequerre, Genteur, Nogent-Saint-Laurent, Hemerdinger, Grévy, Barre, Benoît, F. Barrot, Barbin, Puybonnieux, Madier-Montjau, Lafargue. Barbès est condamné à mort, sous l'accusation, violemment repoussée par lui, d'avoir tué de sa main le lieutenant Drouineau. Martin-Bernard, pour lequel on a plaidé vainement la non-présence au moment de la collision sanglante, est condamné à la déportation ; Mialon, aux travaux forcés à perpétuité ; Delsade, Austen, Nougès, Philippet, Roudil, Guilbert, Lemièrre, Martin, Longuet, Marescal, Walch, Piervé, à des peines qui descendent de quinze années de détention à trois années de prison. Quatre accusés sont acquittés.

Il y eut des manifestations en faveur de Barbès. Le 13 juillet, une pétition fut rédigée et portée à la Chambre, mais les pétitionnaires dispersés place de la Concorde. Des élèves des Écoles de droit et de médecine se rendirent, au nombre de 2 500, à la Chancellerie, pour demander l'abolition de la peine de mort en matière politique et la commutation de la peine prononcée contre Barbès. Victor Hugo et Lamartine intervinrent directement auprès du roi. Celui-ci, le 14 juillet, commua la peine, malgré l'avis du conseil des ministres, et Barbès fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Blanqui est insaisissable jusqu'au 14 octobre. Pendant cinq mois, il dépiste la police. C'est au moment où, rue de l'Hôtel-de-Ville, il monte sur l'impériale d'une diligence en partance pour la Suisse que les agents apparaissent et l'arrêtent. La deuxième comparution, de trente accusés, est du 14 janvier 1840. Blanqui se refuse à l'interrogatoire, se borne à protester contre l'accusation de cruauté portée contre les républicains. Il est condamné à mort le 31 janvier, jour de la douzième audience.

La guillotine, finalement, ne fut dressée pour personne. La peine capitale fut commuée pour Blanqui comme elle l'avait été pour Barbès. La peine définitive est la détention perpétuelle pour eux et pour Martin-Bernard. Le lieu de détention pour tous est le Mont-Saint-Michel. La veille du départ, Blanqui et sa femme échangent leurs tristes adieux. Le prisonnier voit avec inquiétude le visage changé, l'attitude brisée de celle qu'il est forcé de quitter. Elle, fixe une fois encore en son esprit le visage ardent et grave de celui qui va disparaître dans l'ombre inconnue. Il est convenu qu'elle s'en ira près de lui, comme à Fontevrault, aussitôt que ses forces le lui permettront. Ils se quittent, leur vie se brise.



### III. — MONT-SAINT-MICHEL.

#### I

Le 6 février 1840, le char à bancs escorté de gendarmerie part de la prison d'Avranches, emporte vers le Mont-Saint-Michel la troupe dernière des insurgés de mai : Auguste Blanqui, Charles Herbulet, Godard, Quignot, Hendrick, Dubourdieu. Le cortège parcourt, au bruit des roues, des fers des chevaux, des sabres heurtant les étriers, les pentes des routes qui suivent la Sée, descendent vers le Gué de l'Épine. Près Courtils, à la pointe de Rochtorin pointant droit sur le Mont qui grandit, se vaporise, se dissout dans la brume d'hiver, la voiture entre dans la tangué. Tout est blanc, mou, ouaté, silencieux. On n'entend plus le bruit des roues qui tournent dans le sol friable, le bruit du pas des chevaux qui enfoncent leurs sabots dans la poussière humide et glaiseuse. Seul le cliquetis clair des sabres tinte dans l'air avec un son de frêles clochettes.

La brume est moins épaisse, les voiles se décroissent lentement, le haut monument, les longs promontoires des côtes se précisent, vaguement bleutés et dorés, l'horizon est plus profond, le paysage s'agrandit, mais reste mystérieux et inquiétant. Qu'est-ce que cette grève tremblante, cette grève mouillée, sans fin, cette grève qui semble un piège, le trompe-l'œil d'un sous-sol de boue sans cesse ébranlé et détrempé par la mer ? Qu'est-ce que cette prison isolée, perdue entre cette tangué blanche et ce ciel blanc dans cette atmosphère

de rêve polaire? On la voit mieux, maintenant, elle s'avance, elle vient au-devant des prisonniers, elle leur montre un dur visage de pierre, couleur de fer et de rouille, un visage ridé, cicatrisé, aveugle, amer, qui ne sourit plus, qui ne pleure plus, un visage de vieillesse insensible.

## II

Une ceinture de remparts fortement bouclée retient les maisons d'une rue, des jardinets étagés, tout le minuscule village sur plan incliné, prêt à tomber, tout pauvre, tout humble, cramponné au roc rébarbatif, écrasé sous l'ombre froide de l'abbaye. C'est l'église et la forteresse, le château et le monastère, tout le féodal et le religieux anciens jaillissant du roc en fortes assises, en épaisses murailles, en sveltes et mystiques fleurissements. A mesure que l'on approche, peut-être la hautaine figure de pierre va-t-elle manifester aux yeux qui savent voir une douleur contenue, un effort d'élan-cement et de prière. L'idéale maçonnerie voudrait fuser, s'envoler toujours plus haut, quitter la grève boueuse, le roc aride, se perdre dans l'incertain des nuées. Mais Blanqui ne peut admettre du monument que son premier aspect, sa façade de cachot, sa construction redoutable. Sorti de voiture, emmené par l'escalier de l'unique rue montante, tout petit, tout grêle, au long des massifs remparts, c'est à peine s'il a pu voir, en se haussant, la grève monotone, coupée par un filet d'eau qui serpente et qui est bientôt bu par la tanguie, la grève crevée en deux endroits par ces deux rocs farouches, abrupts, ici le Mont-Saint-Michel, et là-bas, au nord, Tombelaine, Tombelaine inhabité, une ruine cachant à peine un fragment du roc envahi par la mousse et la christe-marine. Tout cela, rapide, apparu comme une vision dans une lueur d'éclair, le prisonnier vite arrivé à la tour Claudine, à la porte du Châtelet, ouverte comme une mâchoire, à forte denture de herse. Il n'a pu que mesurer la hauteur de l'abbaye en rac-

courci, que sonder la force des murs, et son individu marchant vers la prison, peu soucieux d'architecture, n'a retrouvé dans le rapide coup d'œil de colère froide et de ferme dédain dont il a enveloppé cette bastille, que son ancienne haine du gothique et du romantisme.

### III

Il est seul, maintenant, dans l'étroite chambre des bâtiments du Grand-Exil, après les cérémonies administratives de l'érou et de la guicheterie. Il a gravi des escaliers larges, froids, a passé sous des voûtes, s'est retrouvé en plein air, sur des plates-formes où grimacent des gargouilles. Le directeur l'a reçu, lui a montré un visage poli, des yeux doux, un ventre satisfait, lui a fait entendre une voix amène. On a griffonné des lignes dans les casiers d'un registre, on a tournoyé dans un escalier, ouvert une porte. C'est là, dans cette pièce irrégulière de dix mètres carrés, entre cette cheminée condamnée, remplacée par un poêle sur une plaque de fonte, et cette étroite fenêtre grillagée qui prend un aspect de meurtrière par l'épaisseur du mur, c'est là qu'il faut s'asseoir pour la détention perpétuelle. Le verrou glisse dans l'anneau, fait entendre son bruit définitif.

### IV

Un jour, un autre jour, tous les jours, une semaine, des semaines, — des années ! L'existence qui s'écoule, l'activité de l'homme immobilisée, fixée en une minute qui est toujours la même, qui ignore la distraction, le changement, la perplexité de l'avenir, le frisson de l'inattendu. La destinée de l'isolé a été réglée d'avance par les magistrats en robes rouges, fourrés d'hermine ; ils ont décidé quel espace il occuperait, à quelles heures diurnes il prendrait ses repas, à quelles

heures nocturnes les rondes des guichetiers couperaient son sommeil, quelle profondeur de l'horizon pourrait fouiller son regard. Un calendrier invisible et inflexible a réglé pour lui le cours du temps, l'inoccupation des heures, l'ennui des jours. Le pendule muet, que le prisonnier est seul à entendre, bat pour lui inexorablement le Toujours et le Jamais d'une éternité monotone.

## V

L'homme se sent bien enfermé dans le colossal et dur monument qu'il a entrevu à l'arrivée, au-dessus de la rue tortueuse et des remparts en zigzag. Au milieu de ces terrains dangereux, de cette baie boueuse, tremblante, presque inaccessible, dont le sol est prêt à se fendre, à s'effondrer sous les pas, la prison elle-même est en prison, la forteresse est sous la garde de la dure geôlière qu'est ici la nature.

Gravissant les escaliers, traversant les vestibules et les cours, longeant les galeries extérieures, Blanqui, de son regard épieur, a vite compris le mystère de la construction, l'effort de l'homme pour utiliser la matière, et la forme de la pyramide rocheuse. Depuis la base jusqu'au sommet, c'est le roc. La pierre taillée a été partout ajoutée à la pierre brute. Dans chaque creux, sur chaque saillie, on a scellé un moellon, élevé une muraille. On a étayé le granit par des contreforts robustes, on l'a ajouré en dentelle, fleuri de sculptures, aiguisé en flèche. C'est sur le rocher que reposent les piliers romans, les colonnes gothiques. Parfois, à cent mètres au-dessus de la mer, au milieu d'une salle, le rocher pointe entre deux dalles, comme si son arête tranchante avait crevé le granit sous lequel on voulait le murer. Il y a une bataille entre la dure montagne et les pierres que l'on a dressées sur elle. En montant, en descendant les escaliers rongés, en parcourant les salles sonores, les cryptes obscures, les couloirs au fond desquels s'ouvrent des trous pleins d'ombre qui sont

des cachots, les promenoirs aux larges dalles, en passant sous les voûtes romanes, sous les arcs ogivaux, sous les fines arcades brisées du cloître, le prisonnier, l'esprit troublé par les élancements et les fuites vertigineuses des lignes, a des sensations hallucinantes de vertige, d'inclinaison, de mouvement.

C'est que le temps a ridé et crevassé les pierres, que le vent de la mer a été l'auxiliaire du roc contre la construction humaine, et s'est acharné sur le monument, jetant à bas un pan de mur, démantelant une tour, cassant une flèche, brisant un vitrail. Et sont venus ensuite les hommes, des bénédictins qui ont fait pis que détruire, qui ont réparé, qui ont ajouté, qui ont donné des béquilles à ce corps splendide, qui l'ont creusé de plaies, l'ont bossué de verrues, ont bâti la façade de l'église en style jésuite. Aujourd'hui, c'est l'administration de la prison, pour loger les condamnés, qui fait couper en deux les immenses galeries, briser les nervures pour établir des plafonds, élargir les étroites fenêtres pour donner aux prisonniers un air encore insuffisant et un filet de lumière toujours ironique.

## VI

La cellule de Blanqui est au sud-sud-est. Il voit de sa fenêtre le cimetière du Mont, et la tour de la Liberté, tour basse dentelée de créneaux. A sa droite, la rivière du Couesnon, qui est la ligne de partage de la Normandie et de la Bretagne. Il a devant lui les collines d'Ardevon et de Huines il peut apercevoir la pointe de Rochtorin, le commencement du pays d'Avranches. Mais toute cette terre est bien vague et bien lointaine, dans l'humidité, dans la brume presque continuelle de l'air. Il est en face des grèves silencieuses, de l'étendue triste. L'agitation de l'existence ne lui apparaît plus que comme le grouillement confus d'un rêve.

C'est ici le triomphe de la mélancolie des paysages. Toutes



les lignes sont simples et semblent indéfinies, tous les horizons fuient et s'effacent. Partout le gris. L'immense plaine de tangué en rassemble toutes les nuances. C'est jaunâtre, crémeux, cendré. Les rivières qui sont bues par la baie, le Couesnon, la Sélune, la Sée, la Guintre, courent en minces lacets argentés. A peine un bateau, une rangée de balises, la silhouette d'un coquetier, une carriole dont le cheval bourre péniblement la tangué, servent-ils de points de repère pour mesurer l'espace.

## VII

La vie est concentrée derrière les remparts du Mont, dans l'unique rue, la Grand'rue, large comme un couloir, que les maisons semblent gravir, se hissant, se soutenant, se cognant, dressant leurs toits pointus, coiffés de travers. Les cent habitants descendent et montent cette échelle de pavés, tout entiers à la pêche, à la petite culture de leurs jardinets accrochés au rocher, au transport des denrées, de l'eau qu'il faut parfois aller chercher à six kilomètres.

Le prisonnier n'a sous les yeux que le spectacle de cette existence toujours semblable. Auprès de la contemplation si longuement fixée à la lucarne, les mains empoignant à plein les barreaux, auprès des marches de fauve toujours recommencées de long en large par la cellule, dans les coins, vers les murs, vers la porte, les pieds heurtant cette porte, les mains tâtant ces murs, le regard levé, s'inquiétant des hauteurs, auprès de ce perpétuel piétinement de solitude, la vue de ce dehors si muet et si peu remuant apparaît pourtant une humanité en mouvement et en liberté. Comme il est actif, ce vieux qui bêche et qui pioche dans la terre et dans la pierre, qui pique des salades et qui empote des fleurs ! Comme il est libre, ce pêcheur qui s'en va, nu-jambes, vers Genêts, suivant la ligne de la marée descendante !

## VIII

Et même ce guichetier, qui sort, par moments, ses heures de service finies, qui descend si vite l'escalier des remparts, s'arrête à l'auberge, et boit sur le seuil en jetant encore un regard de surveillance sur la prison dont il est le chien de garde, ce guichetier, tout enfermé qu'il est, de jour et de nuit, avec ceux qu'il verrouille dans leurs cellules et qu'il surveille par les grillages des judas, il est libre aussi. Il peut sortir, marcher sur la terre, entrer nu-pieds dans l'eau, respirer l'air du dehors qui a un goût si différent de l'air filtré aux barreaux de fer. Plus que tout autre, en y réfléchissant, il représente la liberté perdue. Ce qui ouvre les portes et ce qui donne l'espace, la clef bruyante, qui parle dans les serrures un langage si bref et si impérieux, cette clef, il l'a dans sa poche, et quand il sort, et que des yeux de reclus suivent son pas rude et insouciant, c'est l'image de leur servitude que les prisonniers voient apparaître au dehors, allègre et désœuvrée, musardant aux ruelles et bayant à l'air.

## IX

Que cette muraille est dure ! Que cette matière de granit est pesante ! Deux pauvres poings de chair, malgré la force nerveuse qui les anime, le fluide de volonté qui passe en eux, ne peuvent rien contre ce gros grain serré de la pierre, contre cette épaisseur de roc humide transformée en cloison. Des journées passées à contempler cette paroi contre laquelle il faut vivre, s'appuyant le front, s'usant les ongles, ces journées finissent en rêverie sur l'inconnaissable mystère des choses. Le mur est façonné en infinies parcelles, en aspérités irrégulières, en cristaux durs ayant chacun sa forme, sa couleur, sa durée, sa vie. Il en est de pointus, de sphériques,

d'elliptiques, il en est en cubes, en pyramides, en cônes, en dodécaèdres. Certains sont gris de fer, gris d'argent, teintés de vieil or, parcourus de vives veinules presque imperceptibles et qui sont des sillons cuivrés ou de plomb en fusion. Mais le plus grand nombre est bleu et rose, du bleu fin et transparent du ciel et de l'eau, du rose doux et mourant des tièdes crépuscules. Il y a des yeux aussi, qui ont dans leurs prunelles des gouttes de ce bleu de saphir apaisé, et il y a des lèvres où se fane ce rose. A regarder longtemps cette muraille, jusqu'à perdre la notion de l'entour, à ne fixer qu'une étroite surface dont les nuances bientôt se brouillent, toute cette couleur de ciel et d'eau, de soleil disparu, de regard lointain et de bouche pâle, toute cette couleur devient éparsée, et mêle ses nuances comme en un champ de fleurs. Sur un fond qui est un fond de terre grise et dorée, s'avivent légèrement des roses alanguies, des roses où se dissout une parcelle de soufre, de chair, de sang, des bluets vus comme à travers un voile de pluie, et des étendues, des étendues de bruyères lilas et violettes, humbles et tristes, qui s'égrènent et se fanent dans la lenteur du soir qui tombe.

## X

Ces douceurs, ces finesses, ces minuscules cellules séparées, forment ce solide agrégat, cet obstacle qui ne pourrait céder qu'à la violence d'un effort, qu'à l'acharnée morsure d'un outil. L'attraction a réuni ces fragments et les tient formidablement soudés, cette poussière séculaire a été un rocher résistant à la mer, et dans ce rocher on a taillé les pierres rectangulaires et massives d'une prison. Puis l'ironie s'est ajoutée à l'inexorable. La cage granitique est ornée de main d'artiste. Les lignes sont combinées pour donner un aspect de grâce élancée à la densité de ce bloc, des détails ont été cherchés au bout d'un ciseau de statuaire pour affiner cette brutalité. C'est un jaillissement de fleur, un ajouré

de dentelle. Le prisonnier gît dans le treillis délicieux de cette architecture, comme un squelette jauni de martyr dans la frêle et fine ciselure d'un reliquaire.

## XI

Si les murs rébarbatifs s'épanouissent en floraisons ironiques, les visages des hommes recèlent, sous l'hypocrisie de leur politesse administrative, de froides âmes peu pitoyables. Le directeur Theurrier, de la grosse bourgeoisie orléaniste, allié des Montalivet, gras, discret, mielleux, s'exprimant avec modération, prenant un air d'intérêt aux réclamations de son troupeau de captifs, est en réalité un pasteur méfiant, taquin, exigeant, récréant le séjour ennuyeux qu'il a accepté par des sournoiseries d'homme correct en quête de distractions, par de subites cruautés de tortionnaire. L'aumônier Lecourt le seconde, un prêtre sans préoccupations d'esprit, forcé, pour passer les heures, de recourir à des travaux journaliers de maçonnerie, de serrurerie. L'inspecteur Gaujoux traduit en violences les susurrements du directeur. Le médecin rédige ses ordonnances par ordre. Les deux gardiens-chefs grognent, injurient, bousculent, frappent. Tous ces porteurs de clefs, ces ouvreurs de portes, ces apporteurs de mangeailles, circulent, inspectent, rudoient, comme s'ils étaient les gardiens d'une ménagerie politique, d'un muséum révolutionnaire, chargés de la surveillance et de la subsistance de bêtes dangereuses, solidement encagées, et que l'on fait changer de place à coups de fourche.

## XII

Le 17 juillet 1839, environ sept mois avant Blanqui, Armand Barbès, Martin-Bernard, Delsade, Austen, avaient été amenés au Mont et enfermés dans les cachots à doubles grilles de la

tour Perrine. A la fin de cette même année 1839, autre convoi de prisonniers : Martin Noël, Roudil, Guilmain, Bézenac.

Les premiers temps furent calmes, un silence de monastère plana sur ces passions mises sous scellés. Puis, peu à peu, un tressaillement, une rumeur, le désir irraisonné de persécutions des gardiens désœuvrés, excités par leur autorité, la révolte instinctive de l'homme isolé, sans occupation de la pensée, sans occupation du corps. Les premiers jours, cet homme s'étonne d'être ainsi enfermé. Il est frappé par la nouveauté de cette situation. La porte qui le sépare du monde des vivants l'intéresse. L'idée de claustration travaille en son cerveau stupéfié. S'il a le sens exact des choses, s'il sait qu'il est inutile de vouloir lorsque le ressort de la volonté a été arrêté comme par un doigt invisible, il supportera sa captivité et se satisfera des choses immédiates. Ces impassibles sont rares. Presque immédiatement, l'ordinaire prisonnier qui a perdu ses habitudes de libre respiration et de libre marche s'irrite contre l'étroite pièce sans air, contre les murs qui l'empêchent de passer. Il s'ennuie, et il est impuissant contre son ennui. Il tombe en une atonie qui confine à la colère. Il reste une journée sans rien dire, et tout à coup un son de voix, un bruit, une pensée subite, éveillent en lui la fureur. Le labeur manuel ne suffit pas toujours à occuper ces somnolences, à endormir ces violences.

Du jour où la découverte a été faite qu'il était possible de respirer et de bouger davantage, la nostalgie de l'atmosphère et de l'espace est entrée en cette âme mise en cellule. La fièvre rougit et brûle les pommettes, un perpétuel étouffement contracte la gorge, réveille en sursaut le dormeur, dans des cris et des suffocations, des chaleurs alourdissent ses pieds et ses mains, des aiguillons les traversent en tous sens. Il fait effort pour ne pas subir ce fourmillement despotique. Il marche d'un mur à l'autre, bouscule la table et la chaise, se frictionne, se jette aux barreaux. Quand il s'arrête, la sensation s'est aggravée, un poids de chaînes et de boulets semble fixé à ses poignets et à ses chevilles.

## XIII

La révolte, la maladie, la folie sont les poteaux d'arrivée auxquels l'homme se trouve conduit par ces misérables chemins. Il y eut, au seuil des cachots, des insurrections de prisonniers contre leurs guichetiers, des clameurs roulèrent en échos dans les couloirs, la prison se prolongea en infirmerie, des cerveaux sombrèrent dans le délire.

Martin Noël, qui a voulu emprunter vingt francs à Barbès, et qui ne veut pas accepter le directeur comme prêteur, est réveillé, toute une nuit, de demi-heure en demi-heure, par une ronde de guichetiers, par le coup de lumière de la lanterne approchée de son visage. Il s'irrite, il est pris aux cheveux, traîné, frappé, cette nuit-là, et au matin la même scène recommence. Mais ce n'est plus par les cheveux qu'on le traîne, c'est par les pieds. Sa tête sonne sur les marches, à la descente des galeries de Montgomery, à travers la crypte, par l'escalier qui mène aux oubliettes.

Le crâne fracassé, les reins saignants d'un coup de sabre, meurtri de coups de soulier, il est jeté dans le noir et la glace de ces réduits. L'eau froide tombe des murs en ruisselets. Il faut rester couché, assis, accroupi : la voûte est à un mètre et demi du sol granitique. Il n'y a de prise d'air et de lumière que sur le couloir, et c'est ainsi, tout au long, une série de tombes ouvertes dans une tranchée de cimetière obscur.

Les rats ne sont plus les maîtres, ils ont été chassés par les poux. C'est à cette vermine acharnée, à cette pullulation silencieuse et dévorante que le prisonnier est livré sans défense. Le cachot ne suffit pas. Les pieds de Martin Noël ont été enchaînés à l'anneau de fer scellé dans le mur. Les chaînons et les boulons qui les maintiennent broient ses chairs, entrent en elles, mettent à nu les muscles, les nerfs, les os. Il faut rester couché sur le ventre, manger le pain noir et boire l'eau croupie que le géolier dépose devant la face

inerte, à portée des lèvres gémissantes. Il ne sut jamais, ce triste enchaîné, combien de jours il fut laissé là. Il fallut une heure pour le déferrer, pour retrouver et retirer de ses pieds les anneaux cachés dans l'enflure et la pourriture.

Le monument de grâce fière, de hautaine élégance, prend une autre allure, garde une autre signification, quand on est ainsi descendu dans ses entrailles. Il devient double et effrayant : les salles sont belles comme des hymnes, les dessous tortueux et de méchanceté hypocrite, enfouie aux ténèbres. Le Mont est simple et compliqué comme l'homme, plein d'élan et le fond cruel.

#### XIV

Cette affreuse aventure de Martin Noël se passait avant l'arrivée de Blanqui. Mais elle ne resta pas à l'état d'exception. Après la journée d'insurgés versés au Mont en 1840, les règlements se firent plus sévères encore. Défense de parler par les fenêtres, défense de parler aux geôliers, défense de chanter, la mise aux fers annoncée comme remède aux mauvaises humeurs, comme calmant des colères. La résignation ordonnée, le silence imposé. Les maladies de nerfs, d'estomac, de cerveau ravagent ces ennuyés dont on verrouille les lèvres. Staube se coupe la gorge d'un coup de rasoir. Austen devient fou.

#### XV

Blanqui est maître de lui. Il écoute, il observe. Assis, appuyé d'un coude à sa table, ou debout près de la porte, il entend les bruits de voix, les menaces qui résonnent aux murs des couloirs, les plaintes qui montent du fond du monument, qui sont filtrées par les pierres en lointains soupirs.

Pendant six mois, la folie d'Austen est déclarée simulée,

et le fou est enfermé au cachot. Il appelle son père, son frère. « Oh ! les misérables, crie-t-il. Ils les tiennent là emprisonnés au-dessous de moi ! Mon pauvre père ! je l'entends ! je l'entends ! » Sa voix étonne ceux qui l'écoutent venir des profondeurs, elle monte et se perd après avoir erré par les corridors, s'être brisée aux voûtes, dispersée en clameurs, en soupirs. La nuit, dans les accalmies de silence où s'interrompent les bruits du vent et de la mer, cette voix de fou, colère et sanglotante, va trouver les prisonniers dans leur cellule, sur leur couchette, et ils pourraient croire à une irruption soudaine des fureurs et des gémissements enfouis au dur monument depuis des siècles.

Ceux qui résistent à la folie s'ingénient à la trouvaille de distractions possibles. L'un a songé à dresser un écureuil qui sortirait et reviendrait, portant des lettres. Ceux-ci élèvent, nourrissent, apprivoisent des moineaux, ceux-là des pigeons et des poules. Ils se récréent à voir sautiller les moineaux, se rengorger les pigeons, à écouter le perpétuel caquetage des poules. Ces pattes qui grattent, ces becs qui fouillent, ces plumes qui s'ébouriffent, ces petits yeux ronds toujours virant, ces courts essais de vols qui battent l'air de la cellule, toute cette animalité de l'oiseau fait passer autour du prisonnier un rapide frisson de vie, le frôle d'une tiédeur de chair délicate, l'interpelle de petits cris vifs et de roucoulements de langueur. Mais l'oiseau passe à travers les barreaux, s'en va sur le rebord de pierre murmurer un gazouillis de caresse au soleil, s'envole au-dessus de la verdure qui le tente, et c'est l'homme qui reste en cage.

## XVI

Une cage d'heure en heure plus fermée et plus asphyxiante. Quand les détenus essaient de sortir de l'inertie dans laquelle ils s'enlisent chaque jour davantage, comme dans cette tangué grise qui les environne, quand ils se refusent à se



laisser ensevelir dans l'ennui qui les conquiert peu à peu de son mol et irrésistible envahissement, ils s'agitent comme au réveil d'une longue nuit, se forcent à reprendre goût à la vie, réclament des améliorations, pétitionnent, protestent contre le régime cellulaire. La réponse administrative ne se fait pas attendre. Elle vient de Paris, passe par la sous-préfecture d'Avranches, ordonne la séquestration absolue, une demi-heure de sortie à l'air libre tous les deux jours, et se termine par l'injonction : « A la moindre résistance, sabrez ! »

Un avocat d'Avranches, défenseur des prévenus d'avril en 1834, ami de quelques condamnés, Fulgence Girard, s'arrête sous les lucarnes, scrute leur ombre de sa lorgnette. Aucune parole n'est échangée. C'est à peine si les regards croient se rencontrer.

La femme d'un détenu, M<sup>me</sup> Guilmain, est venue s'établir au Mont, a loué une chambre en face des Deux Exils ; elle entrevoit, au delà du grillage, au delà de l'épaisseur du mur, la silhouette de son mari. Elle n'a pas réfléchi que toute la population est à la merci du directeur, que la perte de quelque humble travail, la ruine de quelque restreint négoce peuvent être le prix d'une complaisance, d'un apitoiement. Le tremblant propriétaire donne congé à sa locataire, et nul autre ne paraît vouloir louer à celle-ci une chambre semblable, avec vue sur la prison. On ne lui offre à contempler que le panorama des grèves. Un seul vieux pêcheur se trouve pour enfreindre la consigne tacite.

Mais l'ingénieux directeur, le subtil geôlier, aura le dernier mot. Il empêchera les conversations, les descentes et les montées de lettres, il supprimera le paysage, il rendra impossibles les croisements de regards confidentiels.

Il invente d'ajouter un grillage intérieur au grillage qui existe à l'ouverture extérieure des fenêtres, percées en meurtrières dans la muraille épaisse de deux mètres. Ce nouveau grillage, depuis le sol jusqu'au plafond, empêchera le prisonnier de s'insérer dans l'embrasure où il passait des journées en contemplation attentive. Ni ses regards, ni sa voix, n'iront

plus au dehors. Un treillis de fils de fer sur le grillage extérieur empêchera le passage des lettres et des journaux montés par des ficelles, aux heures indécises.

## XVII

L'inspecteur général des prisons auquel ces mesures avaient été soumises, les avait nettement condamnées comme inutiles. Il fallut trouver un prétexte pour les légitimer. Ce prétexte prit naissance dans une provocation. Défense aux condamnés de s'approcher des barreaux. S'ils ne se retirent pas, après injonctions, ordre aux sentinelles de faire feu. Mais cette défense ne vient pas par voie administrative, on la fait passer dans les habitudes de la prison. Ce sont les factionnaires qui sont chargés de la notifier aux prisonniers.

Blanqui est le premier averti. Immobile, songeant sous sa placidité au fracas d'émeute d'hier, à l'évasion et aux revanches possibles, à la femme qui l'attend, ses yeux clairs vaguant au delà de l'eau et des grèves, à la recherche des rues connues, des silhouettes amies, il est brusquement assailli dans son immobilité, dans sa torpeur réfléchissante. Il s'entend appeler, il se voit mis en joue. Il obéit, se retire, fait demander une explication au directeur. Malentendu, méprise, répond celui-ci. Ne pas s'inquiéter, cela n'arrivera plus. Le surlendemain, même coup de voix, identique pantomime du factionnaire. Pareille demande d'explications et pareille réponse. Le lendemain, au soir, triple et semblable aventure de Martin Bernard, Quignot et Delsade. Delsade, violent, prend sa chandelle, la pose d'un poing énergique sur le rebord de la fenêtre, colle son visage aux barreaux, crie au soldat : « Tire-donc, jean-foutre, tire donc, tu verras clair pour viser. »

On avait ainsi obtenu le délit d'insultes aux soldats. On y ajouta le perpétuel lancé de pierres et d'os aux sentinelles du chemin de ronde. Or, on apportait aux détenus leur viande désossée, et, pour se procurer des pierres, il leur aurait fallu

desceller et fragmenter les quartiers de granit de leur cellule. On est autorisé à conclure que ces utiles cailloux tombaient des fenêtres de l'appartement du directeur, situé au-dessus des cellules. Des factionnaires et des détenus en eurent la preuve : une domestique aperçut un geste du fils de M. Theurier. Trop tard, les rapports étaient partis pour le ministère, et le placement des grilles supplémentaires allait être autorisé.

### XVIII

Mais, à ce moment, qu'importe à Blanqui ? Il ne voit ni n'entend. Il n'entend qu'une voix de jour en jour plus éloignée, un souffle, un dernier soupir, il ne voit venir que la catastrophe. Elle s'approche, la voici.

C'est un an, jour pour jour, après les adieux, le 31 janvier 1841, que meurt, à vingt-six ans, Amélie-Suzanne, la femme du prisonnier, achevée par la prison de son mari, la svelte et brune créature dont le vol d'hirondelle n'a pu venir jusqu'aux barreaux de la cellule. Elle a agonisé pendant un an. Pendant un an, Blanqui a attendu la guérison et la réalisation de la promesse. Il a cru à un déchirement de la brume qui l'entoure et à la subite apparition de celle qui devait venir. Cette attente vaine, ces alternatives de croyance et de désespoir, c'est le drame intérieur qui s'est joué en lui. Ce drame est fini, un autre commence. La femme vient, enfin. Mais elle vient morte.

L'homme sait la nouvelle funèbre, il est resté rigide devant le fonctionnaire qui l'a apportée, et le voici, seul, le dos tourné à la porte, le front penché vers la fenêtre, la tête dans l'ombre de son bras, regardant fixement la mer sans la voir. Il reste là, inattentif au reflux et au flux, jusqu'aux heures et aux ombres du soir, lorsqu'il ne reste plus qu'une lueur sur l'eau, que son regard se trouble, que son cerveau s'isole du monde extérieur. Ce qui l'entoure n'est plus que le décor de sa rêverie. Sa pensée vogue sur une mer de fièvre, dans les

espaces de l'hallucination. Un cercueil passe sur le morne étalement des vagues lentes.

Le cercueil blêmit, change de forme, devient une figure rigide, puis une figure souple, momie qui se dévêt de ses bandelettes, et qui se dresse, oscille, erre sur les flots. C'est elle, les yeux qui l'ont connue la reconnaissent. Combien elle est changée, pourtant, et comme elle est pâle ! Ses pieds sont joints, tels qu'on les a rassemblés sur le dernier lit. Ses bras allongés, ses mains effilées collées au corps, elle est droite et longue, elle approche, elle semble par moments s'évanouir pour revenir plus près. Elle monte avec la mer enflée jusqu'au grillage, elle cherche l'issue, elle va et vient, et son visage de reproche et d'amour fini apparaît, disparaît, reparait plus visible. Les boucles de ses cheveux sont éparées, pendent en chevelure de noyée, ses yeux noirs sont vitreux, ont la transparence morte des fenêtres aux lumières éteintes. Plus rien maintenant ne l'empêchera de passer, ni les geôliers, ni les verrous, ni les barreaux. Elle est fluide, elle entre, elle flotte comme une fumée, se disperse et se recompose comme un nuage. Elle est de nouveau la compagne, à jamais la fidèle et l'insaisissable.

## XIX

Sans cesse, le prisonnier du Mont fut hanté par l'apparition familière, se complut dans les visites du doux spectre ponctuel. Désormais, il cohabite avec la mort. Tous les soirs, quand les premières noirceurs de la nuit absorbent les dernières clartés dans leurs voiles de deuil, quand les fantasmagories se lèvent dans l'atmosphère et que les formes confuses se meuvent, Blanqui l'aurait évoquée, si elle n'était pas venue d'elle-même habiter sa cellule et converser avec sa pensée, celle qu'il avait quittée pour la prison et qui le quittait à son tour pour la mort. Pendant ces mois et ces années, elle fut le but de sa songerie, l'hôtesse de son veuvage. Il laissa plus

tard échapper le cri de révélation de sa douleur et des entretiens qui furent le charme terrible et le désespoir sans fin de ses insomnies. Mais ces entretiens furent secrets, et cette douleur resta mystérieuse. Personne ne soupçonna, à l'attitude du vaincu deux fois vaincu, quels chuchotements lui parlaient entre les murs de pierre de son logis, dans quelles spirales du souvenir il descendait. On ne vit pas s'il y eut des larmes à la page du livre ouvert sur la table. Il pleura tous ses pleurs dans la solitude.

## XX

Le prisonnier eut de plus fréquentes périodes de silence et d'atonie. Il vécut des journées sans date au fond de l'ombre couleur de deuil. Il s'immobilisa dans l'encoignure en rigide statue de douleur, ne sortant de ses visions invisibles qu'au bruit des pas, des clefs et des voix. C'est pendant cet état de maladie, de songerie, d'indifférence à l'existence, que le régime de la prison vint à son état aigu de persécution. En avril 1841, la décision de grillager hermétiquement les lucarnes a son commencement d'exécution. L'aumônier Lecourt accompagne l'architecte et son commis, il serre les mains des détenus, s'inquiète de leur santé, se répand en effusions et en salutations. Pendant ce temps, on prend les mesures. On a ainsi évité toute discussion, toute collision. Blanqui lui-même, tout de sang-froid et d'observation qu'il est habituellement, ne s'aperçoit du stratagème qu'au moment de la sortie du doucereux visiteur. « Certes, c'est un étrange personnage, dit-il dans une lettre à Fulgence Girard, que cet aumônier charpentier qui a un grand fils commis aux écritures, qui ôte sa chasuble après la messe pour grimper sur les charpentes, qui pose et scelle les verrous et les barreaux, construit les portes des cachots, qui confesse et claquemure ses ouailles. »

## XXI

Le 18 avril fut un jour d'inspection du sous-préfet d'Avranches. Le fonctionnaire présent, neuf détenus sont conduits au greffe : Barbès, Delsade, Dubourdieu, Martin-Bernard, Quignot, Godard, Guilmain, Vilcoq, Blanqui. On allègue des réparations, on va les loger hors de leurs cellules pendant deux ou trois jours. Delsade réclame indiscretement une explication. Il est saisi, traîné par les couloirs, piqué de l'épée du gardien-chef, jeté aux loges de correction. Les autres, d'ailleurs, y sont conduits comme lui. Pendant trois, quatre mois, toute la durée des travaux, ils vont rester là, dans les affreux logis affectés d'habitude aux voleurs indisciplinés.

Les loges de correction, ce sont les greniers du Mont-Saint-Michel. Au nord, à cent mètres au-dessus de la grève, elles dominent le cloître, elles reçoivent les perpétuels assauts du vent, comme les phares bâtis en pleine mer. Deux mètres trente de long sur un mètre soixante de large, la muraille percée d'une lucarne, c'en est assez pour emmagasiner la poussée saccadée de l'ouragan et sa voix de fureur qui respire et qui expire, qui reprend haleine pour souffler plus fort. Par le froid dont il entoure le réduit, par la clameur dont il emplit l'étroit espace, il semble inclus dans la chambre et prisonnier comme le prisonnier, ce vent du nord-ouest, ce noroit qui vient du Groënland, qui a passé en gigantesque frisson sur l'Angleterre, qui s'engouffre ici, dans ce fond de baie, où il paraît s'enliser dans la tangué. Il est là, il est dehors, il semble dedans, il est partout. Ce vent mouillé de la vapeur de la mer n'assainit pas, ne dessèche pas ces murailles pleurantes. L'atmosphère du taudis reste épaisse, lourde, humide de la sueur des pierres, puante de l'odeur du baquet qui séjourne dans ce coin jour et nuit. Pas de calorifère, pas de cheminée, jamais de feu. Jusqu'au mois de mai, les détenus restent couchés, grelottant sous le drap froid,

asphyxiés dans le goût et l'odeur d'ordure de ces ironiques logis en plein air.

## XXII

Ces cages hissées au-dessus de la grève, ces greniers où le détenu ne peut se mouvoir que sur une surface d'environ quatre mètres carrés, ces pièces étroites meublées d'une paille dans une caisse, d'une chaise et d'un seau, n'ont de prise d'air et de lumière que par une lucarne treillissée de fer. Il fallait braver la poussée brutale du vent, la pluie cinglée au visage, coller son front aux barreaux, pour apercevoir le haut rocher, le profil des constructions de la Merveille, l'arrivée de l'eau, les voiles lointaines, l'ouverture de la baie sur la haute mer vers Cancale.

## XXIII

Dans cet espace étroit des loges, la discipline s'est faite plus dure, la persécution s'est aggravée. Ceux qui ont demandé des explications sur leur déplacement sont conduits au cachot, mis aux fers. Ceux qui font des objections au goût de la nourriture et de la boisson, conduits au cachot et mis aux fers, eux aussi. Généralement, on les traîne par les pieds jusqu'à ces cachots, noirs, visqueux, grouillants de rats, pullulants de vermine, cachés dans les profondeurs du roc. Barbès connaît cette aventure pour avoir refusé de rentrer dans son cabanon où le soupirail avait été bouché pendant l'heure de la promenade. Il est terrassé, traîné, quinze gardiens acharnés sur lui, la barbe, les cheveux arrachés, la poitrine meurtrie d'un coup de pied. On l'enferme dans l'in-pace. Delsade et Martin Bernard, qui ont voulu intervenir, le rejoignent.

Puis d'autres qui se sont agités, qui ont crié, sont saisis

à leur tour par les geôliers, sabre au poing, ils sont ferrés, boulonnés, vissés, le sang jailli parfois, précipités au plus profond des souterrains, ou enchaînés dans leur cellule. Toute la nuit, le cri et le gémissement sortent de la pierre avec le cliquetis de la ferraille. La responsabilité n'existe plus, l'autorité de quelques maniaques s'exalte jusqu'à la bestialité, se complique de grossière ironie. Les oiseaux, les poules, les pigeons des prisonniers sont tués. Des rires bruyants éclatent tout près des visages pâles, aux dents serrées. Ce fut le temps le plus atroce de la détention. La maladie sévit, la folie se montre et se propage.

## XXIV

Juin, juillet, août se passent encore dans les loges. Blanqui sera parmi les derniers qui seront reconduits en cellule, le 23 août, après cent vingt-sept jours. Pendant les mois d'été, le supplice a changé. Ce n'est plus le vent, c'est le soleil qui est le bourreau. Les rayons implacables font flamber les cahutes si haut juchées vers le ciel. Les regards ne peuvent errer par les grèves, resplendissantes et hostiles. Il faut fuir, aveuglé, loin de la lucarne, chercher anxieusement, dans les angles de la chambre minuscule, une illusion de fraîcheur et d'ombre. Le prisonnier cuit et rissole dans la puanteur de ces fours suspendus. Il n'a de répit et de repos que pendant la sortie d'une heure qui lui est concédée. Avidé de se mouvoir, il va, à son tour, sous la conduite d'un gardien, marcher par les escaliers, par les plates-formes, devant le porche de l'église, sous les arcades du cloître. Il s'arrête au parapet du saut Gauthier, où se précipita autrefois un détenu affolé de réclusion, cherchant et trouvant la liberté dans cet abîme de mort, sur ce roc où se brisa son corps. Toutefois, la pente est praticable. Les mains accrochées à une corde, en s'aidant des pieds contre la muraille, une évasion, par ce saut Gauthier, aurait des chances !... Et partout, tout autour de l'église,



tout autour du cloître, c'est l'espace, c'est la promesse, la ligne des côtes, les avancées de promontoires d'où peuvent partir des barques, la pleine mer sous le plein ciel.

## XXV

C'est surtout pendant ces journalières promenades d'une heure que la mer fut visible pour les prisonniers. Mais ailleurs, dans les cellules du Petit-Exil, dans les loges de correction, elle exerça son attraction sur tous, plus que la hautaine architecture de l'abbaye, plus que la flore délicate du cloître, la guipure de végétaux enfermée aux rosaces, épanouie aux chapiteaux, feuilles enroulées, corolles ouvertes, qui transforment l'étroite cour en un mystique jardin de pierre. C'est la vue de la mer qui put faire passer les heures, toutes les heures, celles de toutes les saisons. La mer couleur de pluie, la mer embrasée, la mer mélancolique et dorée, l'étendue mystérieuse, changeante et attirante, ce fut le grand refuge des énergies inemployées, l'activité de ces inactifs, l'image grandiose de leurs illusions. La mer, voleuse d'énergies, tueuse du temps, apaise les colères, endort les révoltes, par la voix perpétuelle et fatale de ses vagues.

## XXVI

Blanqui est envahi, comme les autres, aux moments de fatigue et de dégoût, par le sentiment de l'inutilité. Son esprit volontaire et méthodique, qui connaît des flux de rébellion, des arrivées de courage le soulevant au-dessus de la minute présente, connaît aussi des reflux d'inactivité, des retraits de force qui le laissent échoué sans désir. Il subit ce que Balzac a si magnifiquement défini : « Ces avortements inconnus où le frai du génie encombre une grève aride ». Il quitte alors son rêve, il quitte la besogne distrayante, l'éternel apprentissage

scientifique et sociologique où il cherche ses moyens et ses armes. Il reste veule et insensible, comme les autres il contemple la mer, absorbeuse des regards et des idées, productrice de songeries.

Les premiers temps, il avait eu une surprise et un intérêt à la voir. Il ne retrouvait pas la mer de son enfance et des voyages de sa jeunesse, la mer bleue sous le ciel bleu, la mer latine, égale et limpide comme un lac, sans venues et sans départs. Il ne connaît pas ces sables sans fin, cette tanguette grise, cette eau glauque toujours fâchée, ce vent froid, ces oiseaux sauvages qui tournoient avec des cris dans les tempêtes, cette voix rauque de la vague montant à l'assaut du rocher et retombant en poussant une clameur rageuse.

Sous son étroite fenêtre, et du haut des plates-formes, aux heures des marches parcimonieusement mesurées, le spectacle auquel il assiste lui donne la sensation mêlée de la mer et de la terre, de deux formes de la matière toujours aux prises. La vague se retire au loin. La mer n'est plus qu'une ligne blanche sur l'horizon. Soudain, elle revient, vite, par grandes lignes concentriques, elle s'étale, elle entoure, elle envahit la grève, les falaises basses, roussâtres d'herbe pelée et du triste ensanglantement de la criste-marine.

Le ciel est semblable à la mer. Les étalements d'éther y sont troublés par les déferlis de nuées. Il y a des effilochages de brumes tels que des affaissements de vagues, des dispersions de lumière bues par les lointains de l'atmosphère, des calmes plats, des mouvements rythmiques, des violences rapides. C'est sur ces deux aspects reflétés de l'air et de l'eau que les yeux actifs de l'homme immobile aperçoivent tout ce qui passe, tout ce qui est en liberté, la fuite des nuages, le vol des oiseaux, le glissement des barques. Tout est vu à travers les barreaux, rayé par le grillage. Le paysage est en prison autant que le prisonnier. L'eau et les nuages n'apparaissent qu'en taches bougeantes à travers le dur réseau. L'univers se présente en quelques lueurs éparses fragmentées par le quadrillage. Le prisonnier en cage peut perdre la notion des

choses, et croire que c'est lui qui regarde une cage où fonctionne le mécanisme de l'attraction universelle. Les observations immédiates vont s'effaçant, la cellule n'est plus qu'un point quelconque dans l'espace, — la fenêtre un cadre de hasard, — la nature, le décor fugitif du drame où il n'y a pour personnages que des pensées.

## XXVII

Ces pensées, ce sont tout de même, définitivement, les refuges de Blanqui, plus que ses contemplations. Il se lasse des aubes, des midis, des crépuscules, des nuits, des hivers, des printemps, des étés, des automnes. La mer monotone augmente son ennui, la mer colère lui communique son humeur rageuse. Les coins d'architecture qu'il peut apercevoir, les avancées de pierres dentelées, les lignes des contreforts, tout le fleurissement d'art superbe qu'il peut traverser en changeant de cachot, la dure dentelle des galeries, le jardin sculpté du cloître, les roses de granit, les parterres des vitraux, tout cela achève de l'exaspérer. Le prisonnier se révolte contre l'art, le classique se répand en imprécations et en ironies contre le moyen âge et le romantisme. Il se souciait peu d'archéologie, et d'ailleurs, enfermé dans cette architecture, il manquait vraiment par trop de recul pour la juger et l'admirer. Que lui importait que la prison où il était verrouillé à triples serrures fût sculptée? Il ne tarit pas en railleries dans les lettres qu'il peut faire parvenir à son ami l'avocat d'Avranches, Fulgence Girard, sur le double sentiment de celui-ci, qui s'indigne contre les cellules et les in-pace et adore les clochetons et les rosaces. Rien, d'ailleurs, ne trouvait grâce aux yeux de Blanqui, pas même les humbles figes vertes qu'on lui vante comme à peu près mûries sur ce haut espalier. Le Méridional ne croit pas à la vertu de ce pâle soleil trempé d'eau : « Au Mont-Saint-Michel, dit-il, rien n'est bon. »

Il tourne le dos aux choses, il ferme sa compréhension à ce

qui l'entoure. Il garde le perpétuel souvenir de sa femme et la perpétuelle préoccupation de son fils, mais il fuit l'inaction, il veut se garder des maladies cérébrales, de l'atonie à la folie, qui sévissent en prison, il pense à une délivrance possible, — il remonte l'Histoire, — il retourne à la Politique.

## XXVIII

Il s'acharne à envoyer son esprit au dehors, au loin, vers les mêlées d'hommes. Il déserte sa solitude, la vie de tracasseries et d'usure lente qui lui est faite. Il ne veut pas voir les doubles grilles scellées, devant la fenêtre, au mur de la cellule qu'il a réintégrée. Il bataille avec toutes ses ressources contre les souffrances physiques qui commencent le siège de sa frêle personne, des douleurs vertébrales, un abcès derrière l'oreille, des attaques de fièvre intermittente. Il a de tristes nuits, un bref sommeil entrecoupé de cauchemars. Il geint en rêve, mais il s'efforce de rester immobile et insensible au réveil, lorsque les guichetiers entrent. Il écoute sans broncher l'étonnante consultation du médecin et du directeur, qui lui refusent l'infirmerie accordée aux voleurs et veulent lui persuader qu'il s'acclimatera. Il renonce, devant l'ironie administrative et l'indifférence médicale, à une discussion inutile. Il se tait quand le docteur déclare qu'il est dans l'ordre des choses qu'il meure de temps à autre un détenu. Il se tait quand le directeur présente la captivité comme une aubaine pour les gens sans moyens d'existence, et proclame que la trop bonne nourriture indignifie les visiteurs stupéfaits de savoir des politiques si bien traités, le politique étant parfois plus exécré que le voleur. La nourriture, Blanqui en parle avec des mots de répugnance et des phrases de haut-le-cœur, dans une lettre qu'il écrit alors. C'est, dit-il, de la vache gâtée nageant dans de l'eau de vaisselle, dans de la rinceuse. Souvent, des asticots sont découverts dans ce plat journalier, que les prisonniers nomment le vomitif. La purée de pois est faite de débris de larves, c'est la purée aux vers.

## XXIX

Blanqui s'essaye à mépriser et à vaincre tout ce qui l'entoure. Il va vers le passé, il cherche à voir le présent, il scrute l'avenir.

L'Histoire environnante devait le tenter tout d'abord. Un esprit curieux comme le sien n'habite pas impunément un tel décor de pierre sans se préoccuper de ce qui s'est passé là et aux environs, de ce qui a effleuré l'alvéole où le prisonnier est blotti, scellé comme la bestiole qui meurt, se dessèche, ne laisse que son empreinte au creux d'un bloc. Par quelque bouquin obtenu en vertu de la règle administrative ou par la complaisance d'un geôlier, Blanqui apprit la formation du rocher, la succession des événements qui avaient gravi ses pentes ou s'étaient traînés sur sa grève.

Il vit distinctement la révolution géologique, l'éruption de granit hors de la couche de schiste, le surgissement du cône solide. Il évoqua le paysage d'autrefois, la poussée de verdure dans le marécage, la forêt à six mille mètres de la mer, la falaise lointaine alors, barrant la baie actuelle, depuis le Grouin de Cancale jusqu'à l'archipel de Chausey. Ce fut l'époque des hautes futaies, des clairières humides, de l'ombre verte des bois. Les druides circulèrent par les sentes, puis les moines. A la longue, l'aspect de la nature changea. Au VII<sup>e</sup> siècle, la forêt s'effondre définitivement dans le sous-sol, les chênes et les hêtres meurent sous le sable, les marées déplacent perpétuellement la grève mouvante, le cône de granit émerge seul. Ce désordre de nature a été accompagné de sévices des hommes, de passages de pillards, d'arrivées de Normands. Il faut que les irrégularités s'installent, que les habitudes se créent, pour que l'évêque d'Avranches, Aubert, prenne possession du mont, y bâtisse, en 709, un oratoire, y installe douze chanoines. Plus tard, c'est un monastère de bénédictins, construction nouvelle close d'une solide muraille. Le

monastère se façonne en forteresse, une existence luxueuse et copieuse prend ses aises, est menée librement par les moines, les hommes d'armes et les scribes.

Ce n'est qu'au XII<sup>e</sup> siècle que les pierres commencent de fleurir au labyrinthe de ce jardin de granit. Sous les seigneurs abbés Roger II et Robert de Thorigny, les voûtes légères s'élèvent au-dessus des écuries, des caves, de la salle des Gardes, de toute la force assise aux piliers massifs. La vie d'apparat et la vie sensuelle se logent à la salle des Chevaliers, au réfectoire, se déploient sous les voûtes aux fines nervures, aux chapiteaux feuillus. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le sud-est du monastère est bâti par Pierre Leroy, la tour Périne a été construite, et le Petit-Exil, la porte militaire entre les deux tourelles, l'escalier tournant. Louis XI vient et revient, en 1462, en 1469, en 1472, renard royal, fourré et flaireur, actif à inspecter et à sonder les bâtiments féodaux. Il fait une première visite désintéressée, il ouvre et préside le premier chapitre de l'ordre de Saint-Michel. Il accomplit un vœu et ne néglige pas de faire construire une cage en bois sur le modèle conçu par La Balue.

### XXX

C'est la signification de prison du Mont-Saint-Michel qui devait le plus frapper Blanqui pendant ces années de réclusion. C'est le rôle de geôle joué par le monument avec une assiduité implacable qui vient au premier plan des récits, en avant de tout le passé, en conformité avec le présent.

La liste commence aux premiers âges de la bâtisse, à l'époque des lourdes murailles rudimentaires. Elle se continue, anonyme et certaine, sous les abbés grands seigneurs, dresseurs de beaux décors, épris d'existence ordonnée et élégante. Au-dessous des salles aux colonnes fleuries, de l'église vibrante de l'harmonie des orgues, de la bibliothèque où palpite mystérieusement l'esprit sous l'érudition, par des escaliers creusés

dans le roc, les prisonniers sont descendus aux cachots significativement nommés oubliettes. Fonds de puits remplis de l'eau des infiltrations, recevant l'air par de longs conduits, la voûte d'un mètre et demi de rayon forçait le prisonnier à rester couché ou accroupi. On le tirait de là une fois par semaine, il venait sur la plate-forme, conduit par un moine, respirer l'air du dehors. Un religieux vécut cette vie pendant vingt et un ans. Puis, sur la liste sont inscrits des prisonniers anglais, Noël Beda, d'Avranches, syndic de la Faculté théologique de Paris, principal du collège de Montaigu, des chefs huguenots, le journaliste hollandais Dubourg, enlevé en Hollande, expirant au Mont après une atroce agonie, des pamphlétaires, des financiers, des suspects. La Révolution, qui abat la Bastille, garde le Mont-Saint-Michel. Elle l'appelle le Mont-Libre, elle nomme une tour : tour de la Liberté, et en 1793-1794, elle y enferme trois cents prêtres des diocèses d'Avranches, Coutances et Rennes, pour refus de serment civique. Sous l'Empire, les locataires sont les officiers supérieurs restés républicains, trois généraux russes prisonniers de guerre. Sous la Restauration, le fils de Babeuf, des publicistes coupables de délits de presse, Mathurin Bruno, sabotier, qui se dit roi de France et que le roi de France verrouille jusqu'à sa mort, Lecarpentier, ex-conventionnel, qui meurt au bout de neuf années, et dont on conserve la tête dans la pharmacie.

Après 1830, les légitimistes qui se compromettent dans les chouanneries sont soumis à leur tour à l'incarcération. Mais les républicains surtout abondent. Louis-Philippe se souvient peut-être du jour de son adolescence où le duc de Chartres qu'il était alors, accompagné de sa gouvernante, M<sup>me</sup> de Genlis, fut pris d'un accès de juvénile indignation (comme autrefois le comte de Provence, futur Louis XVIII), au cours d'une visite à l'abbaye, et assena un coup de hache sur la cage instituée par Louis XI. Mais s'il se souvient du Mont-Saint-Michel, ce n'est pas pour en démolir les cabanons et en adoucir le régime, c'est pour y loger ses adversaires avec

une rigueur non pareille. Après l'affaire du cloître Saint-Merry, le Mont devient une colonie pénitentiaire où les soldats sont internés avec les chefs : Jeanne, Blondeau, Lepage, Colombat. Ils sont encore là, moins Colombat évadé audacieusement, lorsqu'arrive la fournée de ceux de 1839, les insurgés de Mai, Martin Bernard, Barbès, Blanqui, auxquels vient aboutir cette chronique du sort des vaincus.

## XXXI

Cherchant à se remettre en contact avec la politique, Blanqui, par les lettres qu'il peut faire tenir à Fulgence Girard, son ami d'Avranches, et par celui-ci à sa mère, à ses sœurs, par les lettres qu'il reçoit en retour, se rattache à l'existence libre. Il demande et obtient des renseignements, des journaux, des fragments de journaux, il suit, avec de brusques intervalles, d'irritantes solutions de continuité, les menées des hommes, la succession des événements. Par sa lucarne, il regarde agir, autour des tapis verts des ministères, dans les travées de la Chambre, Guizot, Thiers, Soult, Molé, d'autres, des grands premiers rôles, des comparses, tour à tour opposants et ministres. Il aperçoit plus loin, par toute l'Europe, des allées et venues de diplomates, des mouvements de peuples, des défilés d'armées, qui sont, à distance, des agitations et des traînées noires de fourmilières. Depuis qu'il est enfermé au Mont, une reine d'Espagne a abdiqué, les Anglais et les Russes ont manœuvré en Asie, les fossés des fortifications de Paris ont été creusés, on s'est battu en Algérie. Il a entendu le canon de Beyrouth, il a suivi le sillage du corps de Napoléon rentrant en France. Le parti révolutionnaire, vaincu, décimé, a dû renoncer à l'agitation de la rue. Les théories socialistes s'élaborent. Louis Blanc veut l'intervention de l'État, et Proudhon l'anarchie. Les fouriéristes et les saint-simoniens poursuivent leur rêve d'amour. Cabet découvre l'Icarie. Daumier dessine. La voix harmonieuse de Lamartine s'élève.



## XXXII

La littérature était abordée comme l'histoire et la politique. Malgré le nombre restreint des volumes de la bibliothèque de la prison, la lecture rendit encore quelques journées et quelques soirées possibles aux reclus. Martin Bernard a raconté quels auxiliaires d'existence devenaient les *Mémoires du cardinal de Retz*, et aussi le *Cours de littérature* de la Harpe, l'*Histoire de Paris* de Dulaure. On a trouvé une note de Barbès recommandant de prendre, chez M<sup>me</sup> Fénard, libraire, des romans de Luchet, H. de Latouche, Alphonse Karr, Sainte-Beuve, Jules Janin : *Un nom de famille*, *Aymar*, *Sous les tilleuls*, *Volupté*, *Le Chemin de traverse*, et les *Mémoires du baron de Trenck*, le séquestré de Magdebourg, amant de la princesse Amélie, prisonnier de Frédéric II, élu par la sœur, enfermé par le frère. Mais plus que le sort de l'officier prussien, le sort de Silvio Pellico, plus près d'eux, paraît avoir passionné les détenus du Mont-Saint-Michel. La prison de l'abbaye est sans cesse désignée dans les lettres de Blanqui comme le Spielberg français, les cachots bâtis sur le cloître sont perpétuellement proclamés équivalents aux plombs de Venise. La littérature spéciale de la prison reprend possession des esprits des détenus avec ce livre qui eut un tel retentissement, et, fatalement, les analogies s'établissent.

Il y a de profonds antagonismes d'esprit entre Pellico et Blanqui. Aucun voisinage d'idées n'est possible entre ce chrétien et ce révolutionnaire. Même lorsqu'il avoue des doutes et qu'il raconte des colères, l'Italien confesse sa foi retrempée dans le blasphème passager et dans le long remords. La non-croyance du Français est aussi nette. Mais la vie est plus forte que les divergences de nature, que les pensées ennemies. Elle rapproche les contraires, elle révèle, avec l'identité des sorts, les fraternités lointaines. Ce livre, *Mes Prisons*, ne semblait-il pas raconter déjà tant d'aspects et

tant d'incidents de la captivité maintenant subie ? Là-bas aussi, des cellules de monastère, à Milan, devinrent des cachots, et les Plombs, à Venise, les chambres étroites, en haut du palais des Doges, aux toits couverts de plomb, apparaissent exactement semblables aux loges du cloître du Mont-Saint-Michel, de glace en hiver, de flamme en été. Le nom de la prison même est un jour semblable pour tous, quand Silvio est conduit dans l'île Saint-Michel de Murano, avant le Spielberg. Là, c'est la prison dure, *carcere duro*, et la prison très dure, *carcere durissimo*. Dans l'une, les fers aux pieds, le sommeil, sur les planches nues, la grossière nourriture et le travail. Dans l'autre, l'enchaînement complet, le cercle de fer pour ceinture, la chaîne scellée dans le mur, ne permettant que quelques pas, et pour nourriture le pain et l'eau. Ces aggravations de peine sont réglementées dans l'abbaye normande comme dans le château fort autrichien. Ici et là-bas, les cachots sont creusés dans les souterrains. Ici et là-bas le pain, la viande, sont affreux, provoquent les nausées, les prisonniers sont malades de dégoût et de faim. Ici et là-bas, les promenades d'une heure avec les gardes, fusils chargés. Ici et là-bas, de subits resserrements de discipline, ici les grilles aux fenêtres, là-bas des palissades autour de la galerie de promenade, partout la vue de l'espace supprimée. C'est à croire qu'il n'y a qu'un seul règlement pour toutes les prisons de l'Europe civilisée.

Les incidents de la vie intime des prisonniers ont aussi des ressemblances dans les deux régions. Silvio, pendant un changement de cellule, reconnaît Melchiorre Gioja, et tous deux agitent leurs mouchoirs. Il demande, chaque fois que l'occasion s'offre, des nouvelles de Maroncelli, de Rossi. Il est attentif au paysage de coupes et de clochers. Il écoute les voix qui montent vers sa lucarne quand les gens viennent sur la place tirer de l'eau du puits. Il s'intéresse aux pigeons qui volent et roucoulent sur Saint-Marc. La solitude lui donne des hallucinations, il croit à la présence de quelqu'un dans sa chambre, quelqu'un qui veut l'étrangler, il entend

des rires et des gémissements, il a des évanouissements et des délires. Il est enchaîné pendant les voyages des changements de résidences. Au Spielberg, il grimpe aux barreaux pour voir la vallée, la ville de Brünn, un faubourg coupé de jardins, le cimetière, le petit lac de la Certosa et les collines couvertes de la verdure noire des forêts. Il s'essaye à faire entrer dans sa cellule les spectacles du dehors, la campagne, le mouvement des êtres libres, les chants des paysannes, les nuages errants. Le désir de voir et d'entendre des hommes l'envahit sans cesse, il imagine des combinaisons par les fenêtres et à travers les murailles, il se réjouit de conversations avec des voleurs. Il lit, il médite, il écrit. Il écrit, sur le bois de sa table, sur de rares feuilles de papier qu'il doit à la complaisance de son geôlier, des fragments de drames, de poèmes, Quand il est réuni à Maroncelli, il produit une tragédie entière, qu'il ne peut écrire faute de plume et de papier, mais qu'il apprend, qu'il retient, qu'il améliore sans cesse, dont il récite des vers pendant des heures et des heures.

Blanqui put lire ainsi le compte rendu, en avance de quelques années, des journées de captivité qu'il subissait avec ses compagnons. Eux aussi, au Mont-Saint-Michel, ils s'informent les uns des autres, agitent des mouchoirs, scrutent les murailles, se transmettent des billets. Eux aussi regardent se mouvoir les gens, voler les oiseaux, fleurir le cimetière. Eux aussi sont malades, fiévreux, exténués. Eux aussi cherchent un repos dans la lecture et dans l'étude. Sous toutes les latitudes, les hommes se ressemblent, subissent la sensation de la même manière, et les liens s'établissent entre ces cerveaux aux pensées contraires et ces cœurs qui ne battent pas pour les mêmes causes. Le pauvre Silvio, quand il est mis en liberté après ses atroces dix années de prison, ne marque-t-il pas le moment où lui parvient la nouvelle de ces « Trois journées de Paris » pendant lesquelles Blanqui fit le coup de feu ? Et combien d'autres communications s'établirent entre eux par les mots sensibles aux appels subtils, par l'imprimé fluide si prompt à toucher et à ranimer les points douloureux, par ces confi-

dences de livres qui offrent de tels refuges secrets à la vie tressaillante ! Était-ce pour lui seulement qu'il avait écrit, le prisonnier d'Italie, quand il traçait ces lignes : « Et cependant, même dans les misères d'une prison, quand on pense que les vrais biens sont dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut avec plaisir sentir la vie. » Et encore : « Je sentais que l'humeur peut se rendre indépendante du lieu : soyons maîtres de notre imagination, et nous nous trouverons bien presque partout. » Le philosophe, comme le chrétien, pouvait concevoir cette apologie de la vie intérieure. Et l'homme du Mont-Saint-Michel devait être atteint au plus vif par le cri de plainte qui tout à coup se fait jour chez l'homme du Spielberg : « Mon pauvre cœur : tu aimes bien facilement et avec tant de chaleur ! à combien de séparations, hélas ! tu as été déjà condamné ! » Il connaît des séparations, lui aussi, Blanqui, il en connaît une surtout, et que celle-là est profonde, irrémédiable ! Comme elle a passé vite, la femme qui a passé dans sa vie ! A peine était-il exclu du monde, verrouillé au cachot, qu'elle s'en allait, elle, plus loin encore, qu'elle descendait dans ce cachot plus noir et plus définitif qui est la tombe.

## XXXIII

Il fallait faire trêve à ces pensées, tout ajourner, sortir de là. L'histoire de la captivité au Mont comporte toute une série de tentatives d'évasion. Mais voici, toutefois, auparavant, une brève vision de Blanqui et de sa situation parmi ses codétenus.

Fomberteaux, qui fut pendant trois ans au Mont-Saint-Michel, a dit ceci à l'auteur de ce livre, reçu par lui dans le logement qu'il habitait en 1888, à Montrouge :

« J'étais, avec Vuillecoq et Joigneaux, parmi les condamnés du *Moniteur républicain* et de l'*Homme libre*. Après mai, arrivèrent Barbès, Delsade, un Polonais, Blanqui, Hubert...

Au Petit-Exil, où je me trouvais, furent enfermés Barbès, Martin Bernard, Blanqui. L'inimitié entre Barbès et Blanqui existait déjà. Le premier accusait le second de lâcheté. Blanqui, disait-il, s'était laissé prendre des listes très étendues. Barbès aussi, pourtant. Pas assez prudents, les conspirateurs à la mode de Mazzini et de Blanqui. Trop de confiance en eux-mêmes. Sur les trois ans que j'ai passés au Mont-Saint-Michel, j'ai eu deux ans et demi de système cellulaire pendant lesquels je n'ai jamais vu Blanqui. Je ne pouvais avoir de conversation qu'avec Barbès et Martin Bernard, par des trous dans le plafond et les cloisons. Puis, il y eut des permissions de correspondre, des promenades d'une heure pendant lesquelles on pouvait se voir, échanger quelques mots. Blanqui très crâne, très calme. Il lisait et pensait. N'a jamais beaucoup écrit. (Ici, Fomberteaux se trompe, mais Blanqui savait cacher ses écritures.) Ne se manifestait pas, excepté en face des juges. »

Cette froideur entre Blanqui et Barbès, qui existe au Mont-Saint-Michel, qui existait avant l'internement au Mont-Saint-Michel, n'empêche pas une réunion de ces énergies isolées, de ces souffrances semblables. Si dure qu'ait été la prison, malgré l'oppression, la stupeur, la terreur partout présente, l'ingéniosité, la volonté des prisonniers furent les plus fortes. Les obstacles s'aggravent, les mesures violentes se succèdent. Rien n'y fait. Ces hommes en cellules, que l'on croit si bien séparés les uns des autres, parviennent, non seulement à communiquer par des billets, par des ficelles qui vont d'un soupirail à un autre, par des mots tracés sur le fond des gamelles, non seulement à se parler par les conduits des cheminées, mais ils parviennent aussi à se voir, à se réunir.

Le règlement du système cellulaire défend de parler même aux geôliers, interdit tout rapport avec l'extérieur, ordonne que toutes les lettres seront examinées par le directeur, empêche de révéler, dans les lettres, les mesures administratives. Plus encore : il est défendu aux détenus de chanter, ils ne peuvent détendre leurs nerfs, dissoudre leur ennui ou leur

colère par la cadence de quelque musique restée dans leur souvenir. Aucun livre, sans autorisation, pour changer le cours des idées, rattacher l'exclu au monde de l'esprit. Aucun vin, aucune liqueur, pour ranimer le sang, faire revenir l'afflux des forces dispersées. Les punitions sanctionnent chacun de ces articles : cachots, loges de correction, mise aux fers. Et sans cesse l'arbitraire ajouté à ce texte, le directeur maître sur le Mont, au milieu des flots, comme un capitaine sur son navire.

C'était vouloir la maladie, le désespoir, l'atonie, la folie. Forcément, un atroce état pathologique se créait chez ces hommes dans la vigueur de l'âge, soumis à de telles conditions, privés du mouvement, de la parole, de l'amour. Chez les uns, la fièvre; chez les autres, l'exaltation, la dissolution. J'ai dit le suicide de Staube, la folie d'Austen. D'autres moururent à l'hospice de Pontorson, d'autres encore devinrent fous : Bordon, Charles.

Mais l'ardeur de la résistance se maintint longtemps chez certains. Dès le début, les intelligences s'employèrent aux mille travaux d'adresse pour dépister la surveillance. Il y eut des réussites inespérées : on se parlait ! on s'écrivait ! on lisait des journaux ! on avait des intelligences au dehors ! Fulgence Girard, l'avocat d'Avranches, et d'autres, des amis de Blanqui de Barbès, qui vinrent rôder, qui réussirent à faire savoir leur présence, certains qui entrèrent avec des autorisations de visites.

#### XXXIV

En septembre 1840, grâce à une visite de sa mère, Blanqui peut faire parvenir à Fulgence Girard une lettre où il lui promet de correspondre avec lui par l'entremise de son codétenu Guilmain, dont la chambre est voisine de la sienne. Il lui réclame des journaux, demande quelle physionomie a la politique, s'inquiète de la paix, de la guerre, du prince Louis.

Tout naturellement, grâce à ces communications, l'idée classique de l'évasion se présenta, en 1840 même, la première année. Doux, un ami de Barbès, entra en pourparlers avec des soldats, des Parisiens républicains. Il y eut commencement d'exécution, puis Barbès refusa de partir seul, les militaires s'oublièrent un soir à chanter la *Marseillaise*, furent envoyés en Afrique.

En octobre 1840, une lettre de Blanqui à Fulgence Girard est remplie par l'examen des projets d'évasions possibles, par un exposé des routes qui peuvent mener à Granville où l'on s'embarquera pour Jersey, tout un plan où tressaille la fuite mystérieuse, la liberté dans la nuit, à travers les grèves, les campagnes, sur l'eau salubre, dans l'ivresse de l'espace.

Blanqui fait bien remarquer à son ami que des évadés auraient à peine deux heures d'avance, qu'il y a sept lieues du Mont-Saint-Michel à Granville, qu'il faudrait être sûr du point d'embarquement, à Granville ou à la pointe des collines (Carolles), qu'il voit, de sa fenêtre, s'enfoncer dans la mer, ou entre Granville et la Sienne, rivière de Coutances, ou à Saint-Malo, plus improbable. Mais par quel chemin gagner Granville? par Genest, par Sartilly, ou par un détour dans les terres? Il a toute la carte du pays dans la tête. Il songe au temps favorable, opte pour la saison où l'on va entrer, de nuits longues et orageuses. Et, tous ces points d'interrogation posés, l'humour qui ne le quitta jamais reparaît, il reproche à son correspondant d'avoir vanté les figues du Mont-Saint-Michel, lui déclare qu'il ne donnerait pas deux liards de tout ce Mont-Saint-Michel, et que, s'il dépendait de lui, il lui bourrerait le ventre de six mille kilogrammes de poudre, pour faire sauter la calotte de cet infernal gâteau de Savoie. Il continue en parlant de la lune et des balancements de la mer, soupire son désir, après tant de marées et de vents, de respirer un peu de l'air de pré ou de bois : « Nous avons, dit-il, assez reniflé celui de la grève qui est pointu comme les odes en losange de Victor Hugo. » C'est là qu'il fait allusion au bombardement de Beyrouth, en attendant, dit-il, le bom-

bardement de Paris, puis il conclut que les coupables sont les journaux, « de grands gueulars qui ne valent pas un sou et ont toujours tout perdu ».

Il y eut réponse sur la question d'évasion : l'indication de Granville comme lieu d'embarquement, sous prétexte d'une partie de pêche ou d'une excursion géologique aux îles Chausey, la route conseillée par Genest et Sartilly, l'embarquement tout de suite, si le jour peut être fixé. Sinon, une attente de quelques jours dans une ferme de Fulgence Girard. Ce dernier mode ne plaît guère à Blanqui, objectant avec raison qu'un tel lieu d'asile serait suspecté. Pour lui, il faut fixer le jour et capter un fonctionnaire. Il y eut quelques préparatifs, mais circonspection et arrêt.

Puis le travail de grignotement recommence.

C'est Delsade qui parvient, par des trous, par des crochets subtils, à ouvrir sa porte doublée de zinc, fermée de serrures et de verrous, et les portes de Barbès, de Martin Bernard, de Guignault, certaines de ces portes fermées plus fortement encore par des barres de fer fixées au mur d'en face. Désormais, il y a réunion chaque soir après la ronde, jusqu'au jour de la trahison d'un codétenu : Hendrick.

C'est Blanqui se hissant dans sa cheminée jusqu'au conduit de la cheminée de Martin Bernard.

Et ainsi, sans cesse, des efforts, des défaites, l'autorité plus inexorable, la vexation plus active, leurs quelques meubles enlevés aux détenus, les grilles, les révoltes, la rage des prisonniers impossibles à contenir, obtenant enfin gain de cause. M<sup>me</sup> Blanqui mère a toutes les peines pour voir ou plutôt entrevoir son fils, malgré l'autorisation ministérielle dont elle est munie. Blanqui refuse même de se soumettre aux conditions injurieuses qui sont imposées, sa mère fouillée par un geôlier, l'entrevue ayant lieu à travers deux grilles. Il fallut l'arrivée du beau-frère et de la sœur de Barbès, M. et M<sup>me</sup> Carle, pour qu'un adoucissement fût apporté et que les entrevues pussent avoir lieu. M. et M<sup>me</sup> Carle, apprenant les scènes sanglantes, les odieux sévices, déposent une plainte. Fulgence



Girard rédige un mémoire au nom des familles des condamnés. Ces condamnés, du fond de leurs cachots, lancent une demande de poursuites contre le directeur de la prison. Il y a appel au public, consultation du barreau, pétition à la Chambre, discussion dans la presse.

L'ignominie, pendant ces débats, s'accroît. Quatre détenus, qui ont arraché leurs barreaux, sont jetés aux cachots : l'un d'eux, Petermann, en est retiré, sous la menace de mort par le froid, et dévoré par les poux.

C'est l'époque où Blanqui écrit : « Une catastrophe est inévitable ici. Ces scélérats la provoquent, et nous ne demandons qu'à nous y précipiter. Je ne crois pourtant pas que nous agissions en insensés ; pour ma part, je n'ai plus grand'chose à ménager, ni grand'chose à craindre ; je ne tiens plus à la vie, elle m'est à charge, ce qui m'en reste ne durera pas longtemps, et je voudrais seulement l'échanger contre quelque chose... »

Martin Bernard a décrit la vie des cellules. Pas de matelas, pas même de paille, rien qu'une informe natte de toile tatouée d'une affreuse vermine qui pullulait. Le pain et l'eau comme nourriture. La plupart des prisonniers étaient exténués et brisés. Les uns crachaient le sang, les autres avaient l'oppression intolérable, d'autres les jambes enflées, d'autres souffraient le supplice de la faim.

En 1841, Blanqui écrivait du Mont-Saint-Michel à sa mère : « Ma santé s'en va par lambeaux ; l'inflammation de l'oreille est passée après d'atroces souffrances, mais je suis resté sourd de cette oreille, sourd à ne pas entendre un coup de canon si l'autre était bouchée, me voilà donc déjà à moitié privé d'un sens pour quelques mois seulement de séjour dans l'horrible et mortel cachot où l'on m'a enfermé. Je ne parle pas de l'état général du corps qui est déplorable. Je n'ai plus de sommeil, je ne puis manger : l'assassinat projeté sur moi s'accomplit chaque jour. Quant à ton voyage, tu peux le différer encore, car il n'aboutirait peut-être pour toi qu'à des déboires et à des outrages. Une fois qu'on est entré dans cette

carrière, on ne s'arrête plus. La violence s'enivre d'elle-même et ne fait que s'accroître. »

Il s'est trouvé des partisans du régime pénitentiaire orléaniste, des écrivains serviteurs de l'esprit de parti, pour railler les exigences, les manies de Blanqui, pour prendre légèrement le régime du Mont-Saint-Michel, l'appareil moyen-âgeux des culs de basse-fosse, des oubliettes perdues jusque dans les entrailles glacées du rocher, de toutes les pierres dures et hostiles qui ont entendu et repoussé tant de gémissements et de sanglots, qui ont vu, de leurs yeux aveugles, les prisonniers enchaînés, les fers aux pieds, étendus sur le sol, auprès du pain sec et de la cruche d'eau.

Un médecin étranger, visitant la prison avec M. Hédon, alors maire du Mont-Saint-Michel, s'étonnait du nombre des hydropiques, demandait d'où pouvait provenir le caractère endémique d'une telle affection. « Des cachots », lui fut-il répondu. A tant de tortures s'ajoutait celle d'une sorte de brodequin de fer écroué aux pieds du prisonnier, entraînant parfois l'atrophie du membre blessé. Des cris de douleur retentissaient dans les cellules, répandaient l'épouvante. La nuit, les rondes parcouraient les corridors : crochets, verrous, serrures, grinçaient de tous côtés, et les gardiens de nuit, toutes les deux heures, venaient brutalement présenter leurs lanternes aux visages endormis, brisant les courts instants de sommeil des victimes.

Ces faits ont été produits dans les protestations des familles, dans les lettres réclamant justice, publiées dans les journaux de 1841 à 1844, et principalement dans une requête au procureur du roi à Avranches en 1841, au nom de la sœur et du beau-frère de Barbès.

### XXXV

La catastrophe annoncée par Blanqui fut prévenue par la destitution de Theurrier, le 13 décembre 1841. Il fut rem-

placé par Bonnet, puis par Leblanc, qui interdit les livres et le papier aux détenus. Le système ne change guère, mais il y a une accalmie, et immédiatement l'idée d'évasion est reprise. Barbès avait remarqué un défaut de la fortification, au saut Gauthier, lors de ses promenades journalières. Il fait part de son observation à Alexandre Thomas, en décembre, à Martin et à Blanqui en janvier. Il fallait d'abord se réunir. M<sup>me</sup> Blanqui fournit les moyens de réunion. Son activité fut admirable. Jamais ses soixante ans ne se lassèrent. Tous les jours, deux fois par jour lorsque cela fut nécessaire, elle vint à pied, d'Avranches au Mont-Saint-Michel, énergique à demander les entrevues, patiente à les attendre. Elle apporta, par fragments, les morceaux de fer, les limes, les forets, les ficelles pour fabriquer des cordes. Une plaque de fer, qui servait à Blanqui à cuire des pommes, fut façonnée en clefs. Par les cheminées, les communications furent établies, des galeries furent creusées. Les quatre hommes, un soir, se trouvèrent réunis dans la même cellule, et les mains, enfin, purent se serrer dans l'ombre, il put y avoir les embrassades silencieuses, et les mots chuchotés la bouche près de l'oreille. Malgré l'inimitié entre Barbès et Blanqui, ce fut la sourde allégresse, la trépidation intérieure des prisonniers qui croient le jour de la liberté venu.

Il restait à sortir de la cellule. On y parvint en trouant la porte, la tôle, en crochetant les verrous. Les clefs fabriquées ouvrirent la porte du couloir et la porte de la cellule de Dubourdieu qui avait sa fenêtre sur le saut Gauthier. Les barreaux de cette fenêtre furent sciés. Tout était prêt.

Un des moyens proposés avait été un déguisement général : Blanqui, petit et fluet, en femme ; un autre, en domestique ; des passeports donnés par le maire de Vitré ; les évadés simulants une famille en voyage, en chaise de poste jusqu'à la frontière suisse. C'était loin. On s'arrêta à l'idée d'une séparation immédiate, chacun risquant le sort.

Ce fut le 10 janvier 1842, au soir, que la décision fut accomplie. La première ronde de nuit passée, les prisonniers se

réunissent, ouvrent les portes, enlèvent les barreaux de la fenêtre de Dubourdieu. Ils sont sept qui descendent, cramponnés à une corde, dans le grand escalier, qui montent silencieusement les marches, dans la nuit, la pluie, le vent, jusqu'à la plate-forme du saut Gauthier. Mais quatre seulement doivent partir : Barbès, Blanqui, Martin Bernard, Huber, qui sont condamnés à des peines perpétuelles. Les trois autres : Thomas, Béraud, Dubourdieu, restent, car leur temps va finir.

Une corde est fixée, tenue par Béraud et Thomas : Barbès, le premier, embrasse ses amis, disparaît.

Il se trouve dans le vide, tournoyant dans un sens, puis dans un autre, ne parvenant pas à prendre, de ses pieds, un point d'appui au mur. Il n'avait pas songé aux mâchicoulis, à la saillie du parapet. L'étourdissement le gagne, ses mains, vite écorchées, ont peine à tenir la corde. Les autres, là-haut, attendent, anxieux, essayent de voir dans la nuit, d'entendre dans le vent. Ils ressentent une secousse, la corde redevient légère à leurs mains.

Barbès tombe plus qu'il ne descend, ne trouve pas son équilibre en posant le pied sur le rocher, roule au long de la pente abrupte, d'une dizaine de mètres, et va s'aplatir dans le chemin de ronde. Bruit de chute, cris : Qui vive ! arrivée de soldats, de gardiens. Barbès, dans l'état où il est, n'a pu se cacher bien loin. Il est pris, et deux soldats qui le soutiennent le conduisent chez le directeur. Blanqui, Huber, Martin Bernard sont pris aussi sur la plate-forme. Les deux autres Thomas et Dubourdieu, sont rentrés chez eux. Barbès est moulu, envahi de fièvre, contusionné, mais sans fractures.

Les précautions redoublent. Les grillages sont maintenus, le changement de direction n'est en rien perceptible.

## XXXVI

La dernière phase de la captivité au Mont-Saint-Michel est dominée par la maladie. C'en est fait. Les plus forts vont succomber. Le dernier sursaut des protestations et des révoltes est puni avec la rigueur habituelle. Le 20 avril, Blanqui est enfermé aux Loges, mortelles en été comme en hiver. Le 23, c'est Quignot. Le 24, Roudil, Martin Noël, Godard, Hubert-Louis, Élie, Herbulet. Le 26, Barbès, Martin Bernard. Ils en sortirent trois mois seulement après, et quelques-uns, Blanqui, Godard, Hubert-Louis, Barbès, semblaient plus près de la mort que de la vie. Barbès, atteint de phtisie laryngée, crachant le sang, était terrassé par la fièvre le 19 juillet. Pendant quatre mois, néanmoins, il lutta pour refuser toute intervention bienveillante, empêcher sa sœur de venir, éviter toute mesure de transfert. Le 2 novembre de cette année 1842, une lettre de Blanqui à Fulgence Girard disait nettement la nécessité d'intervenir pour Barbès, et c'est à la fin de ce mois-là que Barbès malade s'en allait en chaise de poste vers la prison de Nîmes, triste, comme ceux qui restaient, de cette fin d'exil, de cette rupture dans le malheur, de cet évanouissement du sort commun.

## XXXVII

Blanqui est là encore pour longtemps, pour plus d'une longue année, passant par les alternatives de volonté et de fatalisme, grisé de lecture et de pensée, usant sa force, en somme, vieillissant sur place comme le moine qui ne quittera sa cellule que pour la fosse creusée de ses mains, qu'il voit chaque jour. Blanqui voyait aussi sa fosse, là, sous ses fenêtres, dans ce cimetière de village juché au-dessus des grèves, endormi dans l'ombre des murailles. Il savait ainsi, à chaque

heure du jour, mieux qu'on ne peut jamais le savoir, que toute l'action humaine finit là, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut y venir. Plus qu'aucun autre, il fut hanté par ce noir où avait disparu sa femme. Puis, l'isolé se reprenait à l'espoir, songeait à son fils, à tous les siens, aux compagnons de bataille qu'il pourrait retrouver. Le vaincu sentait le poids de sa défaite, cherchait les raisons de revivre. La croyance qu'il s'était donnée, à un avenir de justice, d'harmonie humaine, fallait-il maintenant la laisser s'en aller à la dérive, et l'individu si affirmatif d'action n'allait-il plus être que la victime inerte des événements ? Il se ressaisissait en ces combats intimes, se raidissait contre l'hostilité qui l'entourait, contre le silence, contre le découragement, contre la nature indifférente qui soufflait à son grillage le grand souffle de l'inconscient.

Alors, il voulait le pouvoir d'attendre, il essayait de durer, et ce furent ses journées, ses soirées acharnées de travail, l'enquête qu'il pouvait faire, dans ce réduit, sur l'histoire sur la politique, la tête penchée sur un livre, la main crispée sur la plume, l'esprit parti en voyage à travers le temps et l'espace, hors de son corps captif.

Longue épreuve où se soumit son esprit, où son caractère se modifia sous la dure loi de la nécessité ! Son instinct d'activité vit chaque jour se réduire la région où il pouvait évoluer, se replia à mesure sur lui-même. Il l'exerça autant qu'il put par sa résistance aux exactions, par les projets de fuite, les préparatifs, les tentatives d'évasion. Mais il comprit bien vite, mieux qu'aucun autre, et sans pour cela tomber à l'atonie, l'inutilité de la protestation dans le vide et de l'enragement progressif dans la cage de fauve où il était enfermé. Au bout de tels efforts, c'était la folie ou la torpeur. Il préféra garder en lui sa force plutôt que de l'user en vaines démonstrations, et, d'ailleurs, ce ne fut pas sans doute en vertu d'un calcul, mais par emploi d'une faculté naturelle qu'il se cadenna ainsi en lui-même, qu'il enfouit sa violence au profond de son être. Désormais, et de plus en plus, il eut cette attitude singulière que l'on remarqua davantage en

lui à mesure que les années passèrent : il ne dit jamais rien, resta muet sous les coups du destin, laissant supposer le jugement caché et le mépris intact, mais ne les arborant pas, les gardant jalousement sous le calme de l'attitude, la tranquillité des rares paroles obligées, l'indifférence, le silence. Séparé du monde, il s'en sépara encore davantage. Enfermé en cellule, il s'enferma en lui-même, et, mystérieusement, donna à ses pensées le vol inaperçu, inentendu, — la liberté à son esprit.

## XXXVIII

Il n'avait que trop de raisons de se libérer de la vie immédiate. Accepter son sort particulier n'était rien. Il lui fallut aussi assister, impuissant, inconnu, à la déroute de ses espérances intimes. Sa femme morte, son fils lui échappait. Il le devinait de loin, il le savait. Il apercevait l'enfant détourné de lui, élevé selon la famille maternelle, déçue dans son espoir par l'existence du révolté, par la disparition d'Amélie-Suzanne. Ce jeune fils, isolé, soumis à l'éducation bourgeoise et religieuse, et qui sera mis en possession, à sa majorité, de la petite fortune de sa mère, qui sait si Blanqui le reverra jamais, et comment il le reverra, à ce point changé qu'il ne reconnaîtra rien de lui, ni de celle qui est partie ? Il peut interroger, à leurs voyages, sa mère, sa sœur aînée, M<sup>me</sup> Borellier : elles sont impuissantes à le rassurer, à lui promettre d'agir.

Nul recours non plus auprès de son frère, qui lui a gardé son affection d'aîné, son souvenir des années de jeunesse, mais qui est si loin de lui, maintenant, à son opposé social. Il n'a vraiment que ces visites de la mère, de la sœur. Celle-ci, M<sup>me</sup> Borellier, vient chaque fois que le voyage lui est possible : elle quitte la Beauce, son Aunay-sous-Auneau, où elle est fermière, elle vient voir son frère, et son admiration grandit à chaque visite. Elle rapporte chez elle une foi sans cesse accrue au destin de son cadet, elle transmet sa parole à la

maisonnée, aux tablées du déjeuner et du dîner qu'elle préside, servant tout le monde, allant, venant, et parlant en Romaine stoïque, en Française de la Révolution, d'une si admirable façon qu'elle émerveille et exalte tous ceux qui l'entendent, parents, amis, voisins, qui ont accepté sa franche hospitalité, son frugal et cordial repas, et reçoivent en surplus sa virile et émouvante parole.

### XXXIX

Enfin, Blanqui doit renoncer à la résistance opiniâtre contre la maladie. Chez lui aussi, la laryngite s'est montrée, s'aggrave, avec tuberculose possible. Le médecin en chef de l'hôpital civil et militaire d'Avranches, le docteur Emile Voisin, est mandé, conclut, le 17 février 1844, à l'urgence d'un changement de climat. On souscrit à ces conclusions, et même on se décide à disperser les condamnés, après une protestation à la tribune de la Chambre, qui suivit les révélations faites dans la presse sur le régime inhumain infligé aux détenus politiques. En cette année 1844, un ordre de transfert envoie Blanqui et Huber à la prison de Tours, Dubourdieu à Bordeaux, Petermann, Vilcoq et Fomberteaux à Doullens, et c'est à Doullens encore que Martin Bernard et ses compagnons, restés les derniers, sont envoyés, après quatre ans du régime meurtrier du Mont-Saint-Michel. « Aucun d'eux ne devait y rester longtemps », dit plaisamment Edmond Biré ! Quatre ans seulement ! Et depuis l'arrestation, avec la prison préventive, cinq ans de prison pour la plupart ! Peu de chose, en effet.

C'est au mois de mars, par un froid très vif, qu'arriva au pied du Mont la charrette pour emporter Blanqui. Placé sur un fauteuil de paille, porté par des gardiens qui se relayaient, assailli par les rafales, le prisonnier, épuisé, grelottant, méconnaissable, fut descendu sur la grève. Pendant le trajet, les habitants du village, accourus au passage du cortège, ne pouvaient retenir leurs exclamations de com-



passion et d'horreur. Au bout de quatre années, le Mont, qui avait reçu l'homme de vitalité et d'énergie, rendait une apparence de cadavre. « Je me rappelle, — me dit un témoin, garçon boulanger que Blanqui appelait le « blond foncé » pour la couleur de feu de ses cheveux, — lorsque M. Blanqui partit du Mont-Saint-Michel. Il était bien malade. On l'avait installé dans une charrette à deux roues, sans ressorts. Il était couché, enveloppé dans des couvertures, et escorté par deux gendarmes. Ces derniers, avec le conducteur de la voiture, se sont arrêtés en face de l'auberge de la Pomme d'Or. Ils y entrèrent, et ils y sont restés longtemps. M. Blanqui me vit, m'appela, me priant de bien vouloir dire à ses gardiens de se presser un peu, qu'il était souffrant, et qu'il fallait hâter le transfèrement. Les gendarmes et le conducteur vidèrent leurs verres, la voiture partit, et M. Blanqui me remercia, me donna une poignée de main, en me disant : « Au revoir, mon ami. » Je lui souhaitai meilleure santé. »

La voiture disparut dans l'immensité des grèves, laissant dans la brume la terrible bâtisse, les cachots, les loges de correction, tout ce décor sinistre, où, malgré tout, s'est élaborée la cause de l'humanité, où un droit nouveau a germé dans la pierre, a pu croître. On le sait, on le comprend, et j'ai bien aimé, un jour, la réponse faite par un vieux soldat, gardien du Mont-Saint-Michel, à un conseiller municipal paysan qui raillait, injurait, devant les cachots de Barbès, de Blanqui, répétant, disait-il, les propos du curé de chez lui.

— Eh bien ! dit le gardien, plus renseigné que le curé, c'est parce que Barbès et Blanqui ont été mis dans ces cachots que vous êtes conseiller municipal.

## XL

A Tours, le climat est plus égal, la campagne traversée par la courbe molle de la Loire donne la sensation d'un grand jardin, d'un parc tranquille. C'est un repos après le fracas

de la mer, les sautes des bourrasques. Blanqui, toutefois, a été profondément atteint, et ce n'est pas la prison qui peut guérir de la prison. Sa maladie, même, s'aggrave dans une cellule aux murs neufs et frais. A mesure que le temps passe, que l'hostilité s'émousse, le sens de l'humanité revient peu à peu chez ceux qui sont les maîtres, une mansuétude s'établit, pour Blanqui comme pour les autres. Ce n'est plus le conspirateur farouche qu'il faut réduire, c'est un malade condamné autrefois au nom de la politique et qui apparaît de moins en moins dangereux et coupable. On ne peut, après l'avis de trois médecins appelés en consultation (publiée dans le *National* du 2 mai 1844), lui refuser un lit à l'hospice, une allée restreinte pour se promener, un banc pour se reposer, la jouissance d'un peu de lumière et d'un peu d'air. Il est donc extrait du pénitencier, et le prisonnier de la prison devient un prisonnier de l'hospice.

C'est là, au fort de sa maladie, le 6 décembre 1844, que lui arrive une grâce, que l'on croyait expédier à un mourant, et qui est refusée par une lettre énergiquement motivée, adressée le 26 décembre au maire de Tours, pour être transmise au préfet. Gracié ou non, il fallait bien garder Blanqui à l'hôpital. C'est seulement après vingt mois de lit, en octobre 1845, qu'il peut se lever pour la première fois. Il passe le printemps de 1846 dans les jardins de l'hospice. Il retrouve son ironie pour noter des observations de ce genre : « Les jours de communion, les sœurs de l'hospice de Tours sont inabordables, féroces. Elles ont mangé Dieu. L'orgueil de cette digestion divine les convulsionne. Ces vases de sainteté deviennent des fioles de vitriol. »

Le malade s'assied au soleil contre un mur blanc où s'accroche et grimpe quelque verdure. Il est à côté d'autres, des malades comme lui, des convalescents, des vieux en robes grises et brunes. C'est une petite Provence d'aspect monacal, un coin tiède de lézarderie silencieuse. Lui est indiscernable entre tous, coiffé du bonnet, enfoui dans la houppelande, la tête baissée, les mains sur sa canne. Il ne se révélerait que

par la levée furtive de ses yeux transparents. Le Niçois boit du soleil. Fruit méridional trop tôt cueilli, qui n'est pas resté à s'épanouir dans la lumière, pauvre fruit de liqueur concentrée, figue ratatinée, blanchâtre, le sucre mêlé de poussière, qui a dû sécher et mûrir sur la paille.

Jamais le désir de revivre n'est plus fort que pendant ces inactivités de convalescent. Les odeurs de sirops et d'onguents, les fadeurs des compresses s'évaporent, vaincues par le parfum des roses. Les bruits, les mouvements, les forces du dehors entrent par effluves dans les jardins d'hôpitaux. Les jambes, les bras sont impuissants, les corps anémiés se meuvent comme ceux des enfants, mais la pensée s'envole avec un vertige d'oiseau ébloui. Il semble au malade qu'il va enjamber le monde.

Blanqui, là, se préoccupe encore de son fils qui lui a été amené une fois, en 1844, qui va sans cesse lui échappant. Il sait que la déception l'attend, que ce fils apprendra de ceux qui l'ont recueilli l'hostilité contre son père. Il veut le revoir. Le 19 mars 1846, il écrit de l'hôpital de Tours au tuteur, M. Auguste Jacquemart, rue de Montreuil, 39, faubourg Saint-Antoine, Paris, une lettre ferme et colère qu'il commence ainsi : « Monsieur, je suis renfermé depuis six ans, mais ce n'est pas à Charenton », qu'il continue en réclamant pour son fils une éducation de neutralité religieuse, en protestant contre un baptême clandestin, et qu'il termine en rappelant les mots qui lui furent criés par sa femme mourante : « Ils l'élèveront contre toi ! » Il formule ainsi son hommage à la disparue : « Femme et mère d'un dévouement incomparable, sa tendresse, en aiguisant sa pénétration, lui inspirait grande défiance de certaines loyautés. Je dois à sa mémoire de ne pas permettre, sans la plus énergique résistance, qu'on dispose de son fils sans moi, malgré moi, et, ainsi qu'elle me le prédisait, contre moi. Je mande à ma sœur de m'amener Estève vers le 6 avril, par le chemin de fer. »

## XLI

En somme, il est maintenant revenu à la vie, dans la situation d'un gracié malgré lui, et le gouvernement est embarrassé du don qu'il a fait, du refus qu'il a subi. On laisse sa convalescence se prolonger à l'hospice, dans une demi-liberté, les visiteurs commençant à affluer, à entourer son lit et le lit d'Huber. Il retrouve ainsi Béasse, colporteur, un des condamnés de mai, Béraud, se disant phrénologiste, détenu avec lui au Mont-Saint-Michel. Un journal est fondé à Tours, qui a dans ses bas quartiers un foyer communiste, néo-chrétien, icarien, inspiré de Cabet, par Villefond, ouvrier chansonnier, avec l'assentiment de Blanqui. Titre : *Les fils du Diable*. Aux réunions chez un écrivain public, Durand, copiste de chansons colportées aux réunions dans les cafés, les membres de la société la Goguette, « association lyrique », qui avaient de bizarres sobriquets comme Couche-tout-nu (utilisé par Eugène Sue dans le *Juif errant*), chantaient des chansons communistes et révolutionnaires. Naturellement, Blanqui, interné à l'hospice, n'assista jamais à ces réunions. La politique et les projets reparaissent, et le pouvoir est tout prêt à prendre un prétexte de poursuite et de condamnation. Ce prétexte, on croit l'avoir trouvé avec l'émeute des grains qui éclate à Tours le 21 novembre 1846, où Béasse, Béraud, et d'autres, parmi lesquels Blanqui, sont impliqués. On essaie de compromettre le revenant dans quelque complot. Il y a eu près de ce dernier un agent provocateur, le maçon Houdin. Blanqui est le jouet de machinations policières. Ni le ministre de l'Intérieur Duchâtel, ni le préfet de police Duchâtel ne songèrent alors à le faire passer aux yeux de son parti pour un traître, pour un repent. Rien pourtant de plus facile s'ils avaient pu produire le futur document Taschereau, sinon autographe, du moins signé. L'émeute est du 21. Blanqui est dénoncé le 23, jeté dans les cellules du pénitencier. L'affaire, proménée de Tours à Orléans, se dénoue, le 26 et le 27 avril

1847, devant la police correctionnelle de Blois, Le journal *La France centrale* rend compte des débats et met ainsi Blanqui en scène : « M. Blanqui, tout en parlant avec un enthousiasme marqué des doctrines communistes, tout en disant qu'il avait fait son sacrifice, a repoussé l'accusation même que venait de soutenir le ministère public, à savoir qu'il avait eu des rapports avec une association communiste formée à Tours, en grande partie par des membres de la classe ouvrière ». L'interrogatoire des témoins tient trois colonnes. Un arrêt en date du 29 avril met hors de cause Blanqui et Béraud, et condamne à une série de peines plus ou moins sévères un certain nombre d'ouvriers prévenus d'association illicite, « sous l'influence et à l'instigation de MM. Blanqui et Béraud, anciens condamnés politiques dont le nom était bien connu... » C'est avec cette indication, comme profession, de condamné politique, qu'a été interrogé Blanqui, avec indication de domicile à l'hospice de Blois. Sur la question : « Êtes-vous communiste ? » Blanqui répond : « Il y a seize cents ans, les tribunaux du temps faisaient tous cette question : « Êtes-vous chrétien ? »

## XLII

Blanqui, libéré, reste suspect et surveillé. Il ne se cache pas à Blois, mais il est persécuté, brimé, bafoué par la police locale. Le condamné de la veille est obligé, le 12 juin 1847, de rédiger une plainte au procureur du Roi. Depuis dix jours, il est hors la loi. Jeté sur le pavé, sans domicile, l'accès de toute maison habitée lui est fermé, il est isolé comme un pestiféré, on lui interdit le feu et l'eau. Il précise les faits. Il a arrêté un logement quai de la Chaîne, sur la rive gauche de la Loire : immédiatement, la police intervient, le propriétaire se dédit, éconduit Blanqui sans lui cacher le motif de son refus. Un négociant du faubourg de Vienne, toujours rive gauche, M. Gouté, l'accueille malgré le péril.

Aussitôt, les agents pénètrent dans les demeures voisines, montent aux fenêtres pour inspecter les cours du domicile suspect. Le quartier est mis en interdit. Les marchands voisins sont menacés, on les avertit que M. Gouté loge chez lui un conspirateur et que, s'il arrive quelque émeute à Blois, ils pourront être arrêtés et punis de prison. Arrive-t-il à Blanqui d'accompagner à la pêche une vingtaine de négociants du faubourg de Vienne, le pique-nique se métamorphose en conspiration. Le commissaire accourt, inscrit tous les noms des conjurés sur son carnet. Les pêcheurs à la ligne devenus des conjurés sont mandés à la mairie, sérieusement menacés. Un agent provocateur, traînant avec lui femme et enfants, vient demander à M. Gouté des secours fraternels et l'affiliation à la « Société secrète de Blois ». Blanqui conclut : « La police a tracé autour de moi un cercle fatal que nul ne peut franchir sans risque de sa fortune ou de sa liberté. Ce qu'elle veut, c'est qu'il ne me reste ni un toit pour m'abriter, ni une table pour prendre mon repas, ni un homme pour m'adresser la parole. C'est le sort du lépreux du moyen âge qu'elle a résolu de me faire. Je n'aurai plus alors que la rue pour asile et je retrouve là cette police qui m'attend... »

Les sergents de ville le suivent d'abord à quarante mètres de distance. Le 11 juin, le sergent de ville Feuteler l'a prévenu qu'il était chargé de sa surveillance et qu'il se placerait auprès de lui, ce qu'il fit. A quatre heures, le sergent Monteaux a relevé le sergent Feuteler, le suspect a été surveillé ainsi jusqu'à onze heures du soir. « Qu'on me remette en prison, dit Blanqui. Je suis toujours bon pour Doullens, j'y serai du moins à l'abri de ces outrages publics, et j'y trouverai le feu et l'eau qu'on veut m'interdire partout en France hors des murs des maisons de force. » Il termine en affirmant qu'il va rendre sa plainte publique, et qu'il repoussera la violence par la force, s'en remettant au jury du soin de fixer à la police la limite de ses attributions.

De fait, publicité et menace rendirent la police plus réservée. Blanqui passa dix mois à Blois. Sur ses hôtes, un de mes

plus chers amis, vivant à Blois, le regretté Édouard Ragu, m'a fourni des détails pittoresques comme il savait les découvrir. Le père Gouté est enterré au cimetière d'Ouchamps, à douze kilomètres de Blois, où il s'était fait construire de son vivant un mausolée qui créait le cubisme funéraire et portait, sur ses parois, des sentences absconses et cabalistiques. Il avait eu deux enfants, un garçon et une fille. Il nomma la première Minerve, le second Jehovah, simplement. Ragu a rencontré deux fois Jehovah au cercle : « C'était, me dit-il, une espèce de Jocrisse alcoolique et érotomane. Thémis lui fut cruelle, l'a rangé pendant cinq ans à la prison de Blois, peut-être dans la cellule même du sobre et chaste Blanqui. » Ragu avait déjeuné aussi, il y avait quelque soixante ans, chez le notaire Deschamps, avec la grand'mère Gouté, robuste octogénaire qui vivait ordinairement d'un cornichon et d'un croûton de pain. On la rencontrait dans les rues avec un panier fermé au bras. Le panier contenait un canard, et le canard, disait-elle, l'âme de son défunt mari.

Le préfet en exercice lors de l'épopée de Blanqui était M. de Lézac-Marnesia, fonctionnaire brillant et habile. Napoléon III, qui s'y connaissait, n'eut garde de laisser sur le pavé un fonctionnaire aussi distingué. Il le nomma sénateur et chambellan. Il fut inhumé en belle place dans l'église Saint-Nicolas. Au-dessus d'un bloc de granit, sur une plaque de marbre, on lit : « Ici repose Albert-Madeleine de Lézac-Marnesia, sénateur, ancien préfet de Loir-et-Cher. » Je comprends qu'on n'ait pas écrit : sénateur de Napoléon III, ancien préfet de Louis-Philippe, mais pourquoi a-t-on omis le beau titre de chambellan ?

Après cet intermède de scènes de la vie de province, je reviens à Blanqui et à ce faubourg de Vienne où il trouva un asile si disputé. Dès qu'on a passé le pont, on a devant soi une rue droite qui paraît interminable ; c'est la route de Château-roux.

On y voit encore de grosses auberges de rouliers. Quelques maisons bourgeoises modestes, de petites boutiques

étroites et silencieuses. Les rues latérales sont d'aspect triste et pauvre. Pas d'enfants, pas de poules. Le gros de l'agglomération est à droite de la route. Les maisons s'espacent vite, font place à des petites fermes (bordages) où l'on cultive des légumes. Sur le quai, on trouve jusqu'à 1 500 mètres quelques logis bourgeois dont la construction ne paraît pas remonter plus haut que la fin du second Empire ou le commencement de la troisième République. On y voit aussi un vaste hospice de vieillards. A gauche de la route, on a établi depuis une vingtaine d'années plusieurs usines et deux gares de chemin de fer à voie étroite. En arrière, ce sont des terrains vagues, des masures, des cabanes, quelque chose comme la zone des fortifs de Paris. Ce quartier, en raison de son agrément, et peut-être de la qualité de certains de ses habitants, s'appelle Cayenne. Ce fut peut-être, de la part de Blanqui, d'une ironie assez savoureuse que d'aller s'y terrer. Noms de rues : rue Croix-Boissée, rue de la Chaîne, rue du Poinçonrenversé. Enseigne de cabaret : « A la Véritable Tête de Cochon. Rendez-vous des bons amis ».

Ce décor ne semble pas propice à la vie confortable, presque fastueuse, qu'Edmond Biré décrit comme ayant été menée à Blois par Blanqui, montré par lui comme un cavalier se promenant à cheval, — un cheval de retour, sans doute, indiqué pour la promenade de Cayenne ?

Le certain, c'est que Blanqui a hâte de retourner vers Paris ; il écoute en tressaillant le bruit lointain des événements, de la révolution prochaine. C'est l'automne de 1847. Il attend la montée de sève du printemps.

### XLIII

La rentrée dans l'existence, dans l'agitation des villes, après la prison, après l'hospice, c'est la sensation étrange et dangereuse de la vie du prisonnier. Son impression est neuve et poignante, son individu devient chancelant au bruit



des rues, au contact des hommes. Il marche avec une surprise fiévreuse sur les pavés et sur les routes, dans l'air libre, dans les espaces sans verrous. C'est un trouble état physique et intellectuel que celui de l'homme enfermé, que l'on pousse dehors dans le vent trop vif, dans la lumière trop crue. On lui a parcimonieusement alloué des fractions de jour, des rations d'atmosphère, et brusquement on l'enivre, on lui verse une ivresse de liberté. Il hésite, marche avec une obliquité de vertige, il peut s'évanouir. Barbès, libéré, à Nîmes, forcé d'attendre pendant vingt-quatre heures la diligence, demande à rentrer, à passer ce dernier jour, cette dernière nuit en prison.

Blanqui connaît la même sensation le même jour, le 24 février 1848. Le régime de Louis-Philippe, usé, assailli, est écroulé, la révolution est faite : le prisonnier est hésitant, dans les rues de Blois, puis, décisif, s'en va vers Paris.

#### IV. — MIL HUIT CENT QUARANTE-HUIT.

##### I

Il revient, il entre dans la ville quittée en 1839. Il trouve le Paris des révolutions triomphantes, la rue aux drapeaux claquants et aux torches mouvantes, qui retentit des cris des journaux, des roulements de tambours, des chants de la *Marseillaise*, du pas scandé de la garde nationale et de la garde mobile, des arrivées de foules, étudiants, ouvriers, prêtres portant le crucifix auprès du drapeau rouge, s'en allant bénir l'arbre de la liberté planté aux carrefours.

Le 25, Blanqui erre, incertain, dans ce décor de bataille et de fête. Il a été joint par ses compagnons d'autrefois, ceux des sociétés secrètes et des barricades. Il écoute leurs récriminations, leurs menaces, les démonstrations par lesquelles ils s'efforcent de prouver la Révolution avortée, falsifiée par les hommes du *National*, si l'on n'intervient pas immédiatement. Le groupe disserte sur la place du Palais-Royal. Quelqu'un survient, raconte l'incident du drapeau rouge à l'Hôtel de Ville, l'intervention de Lamartine, comment la foule a subi l'enchantement de la parole. Il faut aviser, entrer en ligne. Rendez-vous est pris pour le soir, en armes, au Prado d'hiver, salle de danse dans la Cité. On se sépare. Blanqui reste avec deux fidèles. Il est hésitant, ne paraît pas convaincu qu'il y ait intérêt à recommencer l'affaire, et possibilité de reprendre l'Hôtel de Ville à ceux qui l'ont pris la veille. Il voudrait se renseigner, voir Caussidière, Raspail.

Il va rue de Jérusalem, il va à la Préfecture de police, il va à l'Hôtel de Ville. Ses compagnons restent dehors, l'attendent à la Grève.

Il revient, méditatif, parle de la difficulté de la situation, de l'œuvre énorme à accomplir — surhumaine, dit-il. Celui dont on attend le signal de guerre est plein des objections de la prudence et du sang-froid. Il est sept heures. Encore un arrêt chez Caussidière. Puis, au Prado.

La séance est déjà chaude. Les crosses des fusils sonnent sur le parquet de la salle de danse. L'assistance, présidée par le D<sup>r</sup> Crousse, avec Flotte, Fomberteaux, Lacambre, est composée de jeunes et de vieux, les étudiants du quartier latin, les anciens des sociétés secrètes. Il y a des hommes sombres, armés, énergiques et menaçants. Les visages flamboient sous les bonnets rouges tout neufs. Ceux qui ont parlé ont prêché l'action, la marche sur l'Hôtel de Ville, fusil chargé. Mais Blanqui est annoncé, attendu. On veut la voix qui sort du Mont-Saint-Michel, du profond des caveaux. Il y eut une ondulation, un frisson de la foule, lorsque la minime personne apparut, que la tête grise de l'homme jeune passa à travers les rangs. Il y eut la clameur, lorsqu'il fut debout à la tribune, chétif, mal vêtu, ganté de noir, que l'on vit surgir son pâle visage aux yeux ardents, et se lever sa main funèbre. Il y eut la clameur, puis le silence. On écoutait.

Ce que l'on entendit, ce fut le contraire de ce que l'on croyait entendre. L'eau froide sur la lave. Brusquement, de sa parole nette, brève, saccadée, Blanqui dit sa résolution. Il proteste bien contre le drapeau tricolore levé par Lamartine contre le drapeau rouge, mais il adjure ses compagnons de ne pas mettre la République en danger. Il assure que l'heure serait mal choisie, que l'on peut prévoir un mauvais lendemain à un coup de force, qu'il faut ajourner la marche sur l'Hôtel de Ville.

Il est effrayé et incrédule comme Proudhon. Il ose dire à un millier d'hommes réunis sur un point de Paris qu'ils méconnaissent les ensembles. Il leur apprend que la France n'est pas républicaine, que la révolution accomplie la veille

est une surprise heureuse, rien de plus, que si les condamnés politiques de Louis-Philippe étaient portés au pouvoir par une nouvelle surprise, la province croirait revenus les jours de la Terreur et de la Convention, prendrait peur, que la garde nationale elle-même n'a été que la complice involontaire du peuple, et que les boutiquiers de Paris pourraient bien, comme les gens de province, refaire ce qui a été défait. Il va jusqu'à montrer, derrière les révolutionnaires qui l'écoutent, et derrière le coup de main qu'ils voudraient tenter le soir même, d'autres hommes énergiques également prêts au coup de main, et qui s'aviseront, eux aussi, de prendre le pouvoir de la même manière. Il fait apparaître une République ainsi disputée comme un champ de bataille où se battent les factions. Ce qu'il demande à ceux qu'il veut convaincre, c'est de prendre patience, d'organiser révolutionnairement le peuple dans les clubs, de préparer le jour de la Force.

Il conquit ces hommes par la stupéfaction, il sut apaiser leur violence encore grondante. Jusqu'à dix heures du soir, il parla, il opposa la discussion, la dénégation, aux propos échauffés, il dépensa son énergie à empêcher l'action, à obtenir le crédit pour le pouvoir improvisé la veille. Aux violences, il répond par l'incrédulité, la négation ; aux cris, il répond par le raisonnement, il demande la patience. A dix heures, il sortit, toujours suivi de ses deux compagnons. Ils marchèrent d'un pas errant pendant une heure, descendirent aux Thermes par la rue de la Harpe.

— Avez-vous dîné ? dit Blanqui.

— Non...

Lui non plus. L'un possédait soixante-dix centimes ; l'autre, un franc.

Blanqui regarda dans une bourse tricotée :

— J'ai à peu près trente sous, dit-il, c'est assez pour demain.

Il avisa une boulangerie encore ouverte, acheta un pain de deux sous. Ils repartirent, se séparèrent boulevard Poissonnière. Blanqui n'aimait pas que l'on sût ses domiciles. Il disparut dans le noir.

## II

C'est de cette séance de la salle de bal du Prado que date la formation de la Société républicaine centrale, plus communément désignée sous le nom de club Blanqui, malgré les protestations de Blanqui, lequel déclare sans cesse qu'un club n'appartient pas à un homme, comme un régiment de l'ancien régime.

Le président fut Blanqui ; les vices-présidents : Thoré, savant et délicat historien d'art, et Durrieu. Avec eux, comme fondateurs, Toussenel, l'auteur des *Juifs rois de l'époque* et des brillants et profonds ouvrages sur l'histoire naturelle des animaux ; Lachambeaudie, le chansonnier ; Renouvier, le philosophe ; Alphonse Esquiros, l'écrivain enflammé de *Charlotte Corday*. Le lieu de réunion choisi fut la salle du Conservatoire. Dès le premier jour, il y eut affluence. On entrait par une porte rue Bergère, en faisant queue comme au théâtre, entre la muraille et une balustrade de bois. Tous les soirs, à sept heures et demie, des montagnards armés, cravatés de rouge, surveillaient l'entrée. Les membres du club prenaient place à l'orchestre et au parterre. Eux seuls avaient le droit de parole et de vote. Le public payant assistait aux débats, un public d'amis, d'adversaires et de curieux, de ceux qui suivent toutes les représentations où un dompteur peut être mangé. Il y eut là, parmi les spectateurs, Henri Rochefort, collégien, âgé de quinze ans. Il y en eut un autre, Louis Ménard, le futur auteur de la *Morale avant les philosophes*, du *Polythéisme hellénique*, des *Réveries d'un païen mystique*, qui allait publier, en 1849, le *Prologue d'une révolution*. Sur la scène, à gauche, les membres du bureau, accoudés sur un tapis vert. Blanqui présidait, ou le D<sup>r</sup> Lacambre, ou le cuisinier Flotte. A droite, l'orateur. Les discoureurs ordinaires furent Hippolyte Bonnellier, Arnoult Frémy, Alphonse Esquiros, homme de lettres, Routier de Bullemont, comptable à la

Préfecture de police, Malapert, avocat, Savary, cordonnier — et Blanqui.

Blanqui était l'acteur en vedette, attendu. Le silence était complet pour entendre sa voix fine, sa parole correcte, sa discussion serrée appuyée des gestes brefs de ses mains toujours gantées de noir. Les ennemis et les satiriques affirmaient qu'il avait la gale ou la lèpre. Il portait le deuil de sa femme et cachait jalousement l'anneau de mariage, le signe de la foi jurée, de la fidélité promise.

Sa personnalité était hautaine, sa parole était calme et froide, dit Louis Ménard, il dénonçait prophétiquement la marche rétrograde de la Révolution.

Il eut une influence immédiate. « Sa puissance comme orateur était immense, dit Alfred Delvau, sa voix stridente, aiguë, sifflante, métallique et voilée cependant, comme le bruit d'un tam-tam, communiquait la fièvre à ceux qui l'écoutaient... Son esprit était une mathématique ; il n'opérait que sur des nombres concrets, comme l'histoire, comme l'humanité du reste... L'éloquence et le caractère de Blanqui, ce n'était pas du feu sous la cendre, c'était au contraire de la glace sous le feu. » Fomberteaux m'a dit aussi : « Au club, Blanqui parlait pendant une heure parfois. Sa dominante était la pénétration. Il ne se prononçait pas sur les systèmes qui abondaient. C'était un politique surtout, prêt pour l'action. Il n'avait peut-être pas l'énergie qui fait monter à cheval. Il avait plus : le courage moral. Il aurait été dictateur et aurait accepté toutes les responsabilités. »

Il y avait déception lorsqu'il se taisait, qu'il écoutait, méditatif, à peine aperçu, les motions, les bavardages, par lesquels s'en va l'énergie, se satisfait l'âpreté. Au moment où l'orateur de réunion publique lance ses phrases, détermine le fracas des applaudissements, affirme la nécessité et la facilité de changer à vue la face du monde, il est bien près de croire, s'il ne le croit pas, qu'il a lui-même opéré ce changement par un coup de magie. Il se rassoit, épanoui et calmé, confit en une béatitude de croyant. Celui-là est le parleur sincère.

Heureux s'il n'est pas vite contaminé par la manière d'être cabotine de tels qui opèrent auprès de lui. C'est un aboutissement fatal, il est impossible d'empêcher l'homme d'être l'homme. La réunion publique a ses coulisses, ses pratiques théâtrales, ses premiers rôles de mélodrame, ses pères nobles, ses comiques. Qui ne les a entendus, à leur entrée en scène ou à leur sortie, s'exprimer en grimes inconscients, désireux de suffrages, cherchant l'effet, appliqués à aller jusqu'au bout de la représentation, voulant en accaparer la gloire? L'homme politique forcé de trouver une matière d'action dans la réunion de ces éléments obligés a fort à faire, et Blanqui, assez vite, peut-être dès le premier jour, vit comme il était difficile de composer et de diriger une troupe, comme il était absurde de vouloir lui faire jouer une pièce écrite d'avance, et qu'il était plus aisé de songer le drame humain au fond d'une cellule que de le construire contre les événements de hasard. Tout fuit, tout échappe. Une dynamique obscure aiguille les masses. Il faut se borner à vouloir sauver ce que l'on peut de ses desseins, à tenter de combiner les idées avec le cours inempêchable des choses.

Blanqui s'essaya à la tâche de dégager une unité de cette anarchie. Il aurait voulu une tête, un chef, comme il voulait une ville, Paris. Il acceptait la centralisation, croyait, non sans raison, qu'avec la main sur un ressort, tout marche! Ainsi fit Louis-Napoléon, trois ans plus tard. Blanqui dut mettre toutes ses ressources en œuvre, tantôt pour arrêter les élans maladroits, lorsqu'il voyait l'évidente inutilité de l'effort, tantôt pour réunir les forces éparses et les lancer sur l'obstacle, lorsqu'il crut voir s'entr'ouvrir la porte de l'occasion. Ce fut le tiraillement perpétuel entre sa froide volonté et les caprices de la foule. Il ne lui aurait pas été permis, aux prises avec cette masse ondoyante, de renouveler l'organisation échelonnée et mystérieuse des sociétés secrètes, le mot d'ordre donné à quelques-uns, obéi de tous, la décision suprême gardée jusqu'à la minute d'agir. Ces façons de Vieux de la Montagne disparaissent d'elles-mêmes

dans la liberté et la clarté de la rue. Quelques fidèles accepteraient. La masse, tout naturellement, n'est pas en communication fluïdique avec un comité caché. D'ailleurs, Blanqui, sous la République, voulut une action au grand jour. Elle dut se confiner au club. Un jour, à la sortie, Fomberteaux, reconduisant Blanqui, lui dit : « Il faut faire un journal, ne pas rester enfermé dans ce club, s'adresser chaque matin au peuple ». A quoi Blanqui répondit : « Mon cher, on ne peut pas être sublime tous les jours. »

L'emploi des facultés de cet homme était bien plutôt indiqué pour l'exercice du pouvoir que pour la révolte de l'opposition. Il avait le regard clair, il aurait pu, rapidement, du sommet, apercevoir les directions et prendre une moyenne. Quoique cela puisse surprendre, si l'on y regarde bien, si l'on se rend compte de sa nature critique, on verra qu'il pouvait être l'homme qui voit ces directions et dégage cette moyenne. Son intervention au Prado, et toute sa politique de 1848, le prouvent. Il avait le sens de l'opportunité, le goût de la stratégie, le désir invincible, instinctif, presque involontaire, de l'action. De plus, et ce fut la grande raison de son influence, sitôt née, sitôt accrue, en 1848, une divination extraordinaire des événements, un sens de la logique des faits qui le trompa rarement. Ce sont des aptitudes et des manières d'être qui ne peuvent s'affirmer, croître, s'ordonner, qu'au pouvoir. Blanqui, au Conservatoire, n'était qu'un homme d'État manqué, mis dans l'impossibilité de faire une politique ayant une suite, prenant un ministère pour rire à sept heures du soir et le quittant à onze heures, usant son énergie à combattre des propositions telles que celle de ce citoyen Thouars qui proposa de siéger en blouses, et qui vint, en effet, le lendemain, vêtu d'une blouse bleue, qu'il laissait, en s'en allant, au vestiaire.



## III

On se trompait sur ces fantaisies, et les étrangers qui venaient retenir des places au club du Conservatoire, avec l'espoir de spectacles étranges, s'en retournaient déçus. Les journaux de la réaction affirmaient que le temps se passait là à désigner, à compter les têtes ennemies, et le spectateur assistait à des séances où l'on discutait le rétablissement du timbre, le maintien de l'ancienne magistrature, le choix des commissaires de la République, l'aliénation des domaines de l'État, la création de la garde mobile, etc. Blanqui parlait, et c'était pour prévoir les événements, demander des actes, démontrer la nécessité de l'ajournement des élections. En somme, il développait les idées proclamées au lendemain de 1830, l'émancipation du travail, l'avènement d'un ordre social nouveau.

Mais peu importait. Les adversaires continuaient à affirmer que le club ne faisait que réclamer des têtes, et la légende se faisait, jour par jour, Blanqui devenait l'épouvantail et c'est de là, surtout, que date l'opinion de la bourgeoisie de Paris et de la province sur sa personne et son rôle.

Les bouillonnements d'idées, les excentricités de langage, ne venaient d'ailleurs pas crever et écumer seulement dans cette salle du Conservatoire. Il faut, pour avoir la compréhension de l'état d'esprit qui se manifestait sur un point, voir et comprendre l'ensemble du Paris d'alors. Il faut songer que, pendant le premier mois du nouvel état de choses, il y eut ouverture de deux cent cinquante clubs, et que ce chiffre alla rapidement ensuite jusqu'à près de cinq cents. Le jeu des assemblées, la religion du parlementarisme, c'était ce qui s'installait dans le peuple, ravi de vaquer aux pratiques de ce culte où revivaient pour lui les souvenirs de la révélation révolutionnaire. Il y eut une allégresse à former des bureaux, à installer des présidents, des questeurs, des huissiers, des commissions permanentes.

des comités exécutifs, à élaborer des règlements, à voter des ordres du jour. La même ivresse à légiférer s'empara des clubs de femmes, de maîtres d'école, de domestiques, de réfugiés politiques, d'artistes et d'hommes de lettres. Dans chaque quartier, partout où l'on pouvait disposer des bancs pour un auditoire, une tribune pour les harangues, le club s'organisait, l'assemblée populaire tenait ses assises, les manifestations prenaient leur essor : promenades aux flambeaux, banquets publics, réunions dans les églises et les palais.

Si l'on parcourt Paris, au hasard des quartiers et des carrefours, à chaque tournant de rue on apercevra l'enseigne d'un club, l'entrée des clubistes. Lisez cette énumération abrégée.

Club des Amis du peuple, rue et salle Montesquieu, présidé par F.-V. Raspail ; Club de l'Avenir, faubourg Saint-Antoine et Cour des Miracles, à l'école communale ; président : A. Baudin, qui mourra, non loin de là, sur une barricade du 2 décembre ; Club de la barrière du Maine, chaussée du Maine ; président honoraire : Flotte, cuisinier ; Club des Condamnés politiques, rue Saint-Honoré, salle Valentino ; président : Barbès ; vice-présidents : Blanqui, Martin Bernard ; membres : Flotte, Fulgence Girard, Lacambre, Lamieussens, Quignant, Raisan, Sobrier ; Club républicain des Décorés de Juillet, place du Carrousel, dit aussi des Fils aînés de la Liberté ; vice-président : Hippolyte Coignard, directeur de la Porte-Saint-Martin ; Club des Augustins, fréquenté par Alphonse Esquiros, Marc Fournier, Gérard de Nerval, Alexandre Veil ; Club des Barricades du 24 février, rue Neuve-Saint-Laurent ; président : Emmanuel Barthélemy, qui tuera Cournet en duel, à Londres, en 18... ; Club des Compagnons des devoirs réunis, rue Bourg-l'Abbé ; Club de la Conciliation, place du Carrousel ; Club des Antonins, rue des Antonins, faubourg Saint-Antoine ; Club démocratique du XIII<sup>e</sup> arrondissement, rue Marcadet, à Montmartre ; président : Casimir Vermasse, dit Mitraille ; Club de l'Émancipation des peuples, cité d'Antin ; fournit une grande armée à Lamartine ; Club de la Société fraternelle

centrale, salle Valentino ; président : Cabet ; Club de la Garde nationale, passage Jouffroy ; Club des Gobelins, barrière des Gobelins ; président : Dézamy ; Club des Gravilliers, 10, rue du Verthois ; Club des Incorruptibles 219, rue Saint-Honoré ; Club des Jacobins, faubourg du Roule ; président : Thomas ; Club des délégués ayant siégé au Luxembourg ; président : Louis Blanc ; Club des Montagnards, à Belleville ; président : Ledru-Rollin ; Club Popincourt, 4, rue Saint-Ambroise ; Club des représentants républicains, 3, rue de Castiglione : Mathé, Bac, Toigneaux, Greppo, Victor Chauffour, Considérant, François Rollinat (père de Maurice Rollinat), Kersausie, Lamennais, Félix Pyat, Louis Blanc, Gambon.

Il y a des clubs professionnels : Club des artistes dramatiques, passage Jouffroy, avec Bocage en vedette ; Club de l'École de droit ; Club de l'École de médecine ; Comité central des Écoles, place de la Sorbonne ; Club des Épiciers, rue de la Douane ; Club des Gens de lettres, place du Carrousel ; Club des hommes lettrés, à l'École de médecine ; Club des maîtres de pensions, rue Saint-Honoré, salle du Bal des Chiens ; Club des domestiques et gens de maison, rue du Bac, Salon de Mars ; président : Montsanglant.

Parmi les réunions spéciales de femmes : Club de l'Éducation mutuelle des femmes et de l'Émancipation des femmes, 58, rue Richelieu ; présidente : Désirée Gay, directrice de l'Association des lingères ; adeptes : les citoyennes Esquiros, Eugénie Riboyet, Anaïs Ségalas, Amable Tastu ; club des Femmes, boulevard Bonne-Nouvelle, salle des Concerts ; Eugénie Niboyet, Anaïs Ségalas, Pauline Roland (qui sera déportée, et glorifiée par Hugo dans les *Châtiments*), Adèle Esquiros, citoyenne Constant (Claude Vignon) ; adeptes masculins : Paulin Niboyet, abbé Constant, prêtre français, Pierre Lachambeaudie, chansonnier et fabuliste, l'abbé Châtel, primat des Gaules ; Émile Souvestre.

Des clubs à nouvelles tendances religieuses : Club de la Montagne ; président : l'abbé Constant, qui inaugure, avec l'abbé Châtel, la célébration des offices en français ; Club

évangélique, rue de l'Arbalète ; Club Batterie des Hommes sans peur ; fondateur : Maillière, socialiste mystique ; adeptes : Landoïn, libraire-éditeur, mystico-communiste ; publications : l'Évangile de Paris ; le Prophète républicain ; Voix du peuple ; Voix des peuples ; Voix universelle ; Voix des individus ; Voix des choses ; Voix des animaux ; Voix des esprits ; Voix des cœurs.

De toutes les frontières sont venus des renforts : Club pour l'émancipation des peuples slaves, 7, passage du Commerce ; président : Cyprien Robert, professeur des littératures slaves au Collège de France ; Club de l'émigration polonaise, rue de l'Arbalète ; Club des émigrés italiens, 49 bis, chaussée d'Antin ; Club des ouvriers allemands, rue Saint-Denis, café de la Picarde ; Club de la Société démocratique allemande, à l'Estaminet de Mulhouse, boulevard des Italiens, pour délivrer l'Allemagne et la Pologne et fonder la République allemande ; Club de la Réunion allemande-parisienne, 45, rue de Grenelle-Saint-Honoré, salle de la Redoute ; Club des Amis des Noirs, place du Carrousel.

Quelques-unes seulement des motions et des tendances qui se firent jour à travers ce monde enflammé des clubs peuvent être recueillies ici.

Le club de l'Abbaye, rue du Dragon, fait parvenir au gouvernement provisoire un franc vingt-cinq centimes, afin de subvenir pour sa part aux besoins de la République. Au club de l'Émeute révolutionnaire, 69, rue Mouffetard, présidé par Palanchon, compromis avec Blanqui dans l'affaire des Poudres en 1836, les clubistes sont coiffés de bonnets rouges, et les séances sont clôturées par le refrain :

*Chapeau bas devant la casquette,  
A genoux devant l'ouvrier !*

Au club Franklin, 48, rue des Tournelles, au Marais, les coiffures, les cravates, les écharpes sont également rouges, la salle est ornée de piques surmontées de bonnets phrygiens. La So-

ciété des Droits de l'homme et du citoyen, Palais National et rue Saint-Martin, est dirigée par un comité central : Barbès, Huber, Napoléon Lebon, Villain, etc., régie dans ses annexes par des commissaires d'arrondissement et des chefs de section, tels que Théophile Guillard de Kersausie de la Tour d'Auvergne, chef de la Société d'action. Là, dans cette Société des Droits de l'homme, c'est une sorte de résurrection en public de l'ancienne société secrète, la remise en honneur du règlement qui imposait à chaque enrôlé la possession d'un fusil, de cartouches, d'une médaille de ralliement, petite médaille en cuivre où deux mains se serraient, entourées de ces mots : Société des Droits de l'homme ; au revers, le triangle égalitaire avec la devise : Liberté, Égalité, Fraternité. Le jour du combat, cette médaille devait être fixée à la boutonnière avec un ruban rouge. Des motions extraordinaires y trouvèrent aussi une publicité. Il y fut demandé, le 2 avril, par le citoyen Garat, l'établissement d'un cordon sanitaire autour des demeures des riches, destinés à mourir de faim. Le citoyen Hubert, cordonnier, rue Saint-Louis-au-Marais, y fit entendre le 10 mars, ses plaintes contre l'ex-préfet de police, Gabriel Delessert, lequel ne cessait de le faire tourmenter, la nuit, par des lutins et des farfadets. Le citoyen Duvivier, le 4 mars, y résolut radicalement toutes les questions en demandant la suppression des hommes de trente ans et au-dessus, corrompus par les anciennes mœurs, incapables de fonder un ordre nouveau, et il les sommait de disparaître d'eux-mêmes, de s'immoler en philosophes... Mais le sérieux objet de la société fut bien vite de combattre l'influence de Blanqui, de s'opposer à son action. De même, pour centraliser l'influence de tous les clubs de Paris, le Club des Clubs, 16, rue de Rivoli et Palais National, Salle des Batailles, eut pour fondateurs : Barbès, Pilhes, Sobrier, Thoré, Raisan, Martin-Bernard, Grandmesnil.

Enfin, parmi les assemblées de femmes, le club-légion des Vésuviennes, rue Sainte-Apolline, où les conditions d'admission exigeaient la jeunesse, de quinze à trente ans au plus, et le célibat, le régisseur de la troupe est le citoyen Borme fils,

auteur de plusieurs machines de guerre lançant trois cents boulets ou paquets de mitraille à la minute, auteur d'un feu grégeois avec lequel on peut incendier et couler bas les flottes ennemies, auteur d'un moyen avec lequel deux mille citoyennes peuvent lutter contre cinquante mille hommes ennemis !

#### IV

Entendez, à travers et au-dessus de toutes ces folies, la rumeur énorme faite de voix confuses, les plaintes internationales, les accents de toutes les races, les bruits de tous les corps de métiers, les chevrottements des vieux, la basse-taille des ouvriers à barbes, les soprani des femmes. Tâchez de comprendre le sens des réclamations journalières, les formules des philosophes humanitaires, les boniments des inventeurs de systèmes. C'est une sorte de fête foraine des idées, assourdissante, cacophonique, envahie de populaire. Pierre Leroux explique le *Circulus*. Considérant conseille le *Phalanstère*. Cabet promet le paradis de l'Icarie. Louis Blanc préside l'avortement de l'organisation du travail. Proudhon, critique de la Révolution, navré de l'avènement trop rapide de la République sociale, terrible, clairvoyant et désespéré, parcourt et saccage les champs de l'utopie. Blanqui prévoit la nécessité et le danger de l'action.

Si engagé qu'il fût dans les voies révolutionnaires, il tenta de résister au courant trop fort. Proudhon, plus libre, exerça durement sa critique. Il eut immédiatement conscience de l'orage, du chaos, bouillonnements de l'avenir, résistance du passé, gouvernants sans programme. Toutes les questions mises à l'ordre du jour, aucune résolue. Lamartine, dans son discours de Mâcon, avait annoncé le jour de l'échéance, sans savoir ce qu'il adviendrait : « Après avoir eu les révolutions de la liberté et les contre-révolutions de la gloire, vous aurez la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris. » Il ne prévoyait pas le lendemain, qui se présentait à

l'esprit réaliste de Proudhon. Celui-ci frissonnait de terreur en voyant approcher la République de Février : « La Révolution surgissait, sans que nul parût en avoir l'intelligence. » Il portait le deuil de la République avant sa naissance, de cette révolution, disait-il, « provoquée par des avocats, accomplie par des artistes, conduite par des romanciers et des poètes », ce qui était un jugement sommaire et injuste. Proudhon était plus exact lorsqu'il exposait ainsi la situation : « L'argent manque : le gouvernement fait des caisses pour le recevoir, des bureaux pour le compter ». Et il proposait, pour remèdes, ou pour palliatifs et expédients : la Banque du peuple, l'impôt progressif, l'impôt somptuaire. Rien de tout cela n'aurait empêché la réaction. Le socialisme était considéré par la France bourgeoise et paysanne comme une arrivée de Barbares.

De toutes les paroles véhémentes des chefs, de tous les bégaiements et les cris de la foule, l'unité se dégage à distance, maintenant que le temps a passé, que ces vivants sont devenus des morts. Ce que marque 1848, c'est l'entrée définitive du peuple sur la scène du monde. Le chœur anonyme, pour la première fois, se fait entendre. La foule sort de la nuit de l'Histoire, annonce qu'elle a conscience de sa misère, dit son rêve d'un monde meilleur.

## V

Voulez-vous le voir, ce 1848, mieux que dans l'amas des documents et les dissertations des historiens ? Regardez-le dans tel homme de ce temps-là que vous avez pu rencontrer par la vie. Évoquez le visage fatigué par le travail de tous les jours, par le souci de l'humble gain nécessaire, fané par l'âge. Scrutez cette face d'ouvrier qui n'aura connu que le travail depuis sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse, écoutez la voix, devinez le sens des paroles. Dans le visage usé, les yeux sont restés des yeux d'enfant naïf. C'est de la lumière,

de la transparence candide sous la paupière ridée. La voix est toujours une voix confiante. Que la date de 1848, que le mot fatidique : Quarante-huit ! soit prononcé : malgré les années écoulées, les déceptions accumulées, ces yeux s'éclaireront davantage, comme s'ils reflétaient une aurore, la parole du vieil homme redeviendra alerte et joyeuse comme si elle annonçait une délivrance. Il sait que ce fut l'année de son espoir, le moment où il crut que son sort et celui des siens allaient changer, et il est resté reconnaissant au destin de cette vague promesse qui a traversé sa vie. Que l'on dise devant lui les noms de ce temps-là, il les dit à son tour et les juge sans renseignements et sans critique, il les confond tous dans la même bienveillance, il parle des personnages comme d'une miraculeuse phalange vouée à une œuvre commune. Tous, il les réunit, même les plus opposés, même ceux qui ont commandé le feu contre lui. Ah ! Lamartine, le poète !... Et Victor Hugo, la plume d'or !... Et Pierre Dupont, le chansonnier du *Chant des Ouvriers*, hymne harmonieux qui s'envola et s'évapora dans l'air !... Ah ! Ledru-Rollin, le tribun !... Et Proudhon ! Et Barbès ! Et Blanqui ! Et Louis Blanc, le petit Louis Blanc !... Il les aime tous, il est l'apôtre de leurs verbes contradictoires, il refait angéliquement l'accord entre les hommes et entre les idées, il formule pour son compte une ingénue philosophie de l'histoire, qui est peut-être la vraie, où tous les efforts sont confondus pour le même but.

Dans le populaire, un enthousiasme frénétique. On croirait que le couvercle d'une cuve a été soulevé, et que l'onde bouillonnante s'échappe. Comment Balzac n'a-t-il pas deviné, pendant les années de Louis-Philippe, l'avènement de cette foule de Paris excitée ? Tous ces discoureurs de clubs, ces chansonniers, ces prophètes, ces artisans, tous ces faiseurs de systèmes existaient, devaient être perceptibles à la vision du romancier génial. Il fut occupé surtout à peindre l'aristocratie, la bourgeoisie petite et grande, de la Restauration, le petit commerce. Il n'a pas eu le temps de dire davantage, il a seulement évoqué les républicains chevaleresques de 1830, Michel



Chrestien, Daniel d'Arthez, et cet esclave du régime louis-philippiste, Z. Marcas. Le peuple, on le trouve chez Eugène Sue, dans le *Juif errant*, avec Agricola, futur apôtre de 48, avec la touchante Mayeux, la reine Bacchanal, Jacques Rennepont, Couche-tout-nu (dont nous avons trouvé le sobriquet à Blois, lors de l'internement de Blanqui) et l'abbé Gabriel, précurseur lui aussi des évangéliques de 48. En 1848, il y a dans la chambre de Jenny l'ouvrière, épinglés au mur, les portraits de Béranger, de Napoléon et de la Madone. La croyance est certaine à l'avènement du culte de l'Humanité. Jésus est un grand homme de 48. Dans la masse, il y a les indices d'une foi aux présages, aux signes dans le ciel. L'*Almanach prophétique* de 1849 annonce le retour de la comète de 1264, produite par la vertu de Mars, comète guerrière.

L'élan vers un idéal fut indéniable; George Sand, dans ses *Souvenirs*, a montré le défilé des corps de métiers, paveurs, terrassiers, bûcherons, couronnés de feuillages, présentant, comme des objets sacrés, leurs pioches, bêches, cognées. Cinquante d'entre eux portaient un pin énorme, dont le feuillage était soutenu par des enfants. Des corbeilles tricolores étaient remplies d'offrandes pour la République. Des ouvriers allaient offrir au gouvernement provisoire le prix d'une journée de travail. De même, les femmes avec leurs cadeaux de noces, leurs bijoux de jeunes filles, de jeunes mariées. Ce sentiment gagna quelques privilégiés : Sobrier est cité par Louis Ménard comme ayant donné 20 000 francs, le cinquième de sa fortune.

## VI

Dans l'au-jour-le-jour de la politique, il n'en fut pas précisément ainsi. Il n'y eut pas entente d'esprits, sacrifices de personnalités, et le mot accusateur du bonhomme Béranger rencontrant Marrast reste étiqueté aux gouvernants d'alors : « Eh bien ! cela ne va guère ? dit le chansonnier. — Que

voulez-vous? la différence de nos opinions... — Dites plutôt la ressemblance de vos ambitions. »

Les intentions ne furent sans doute pas mauvaises, mais les hommes que le hasard avait projetés au pouvoir étaient dans l'impossibilité de résoudre le problème social brusquement posé. Tous furent insuffisants. D'abord, ils n'étaient pas préparés à une telle entreprise. Ensuite, ils tentaient de concilier ce qui était inconciliable. Le peuple ne voulait pas, ne pouvait pas attendre. Les possédants n'étaient même pas traversés par l'idée de céder quoi que ce soit de leurs privilèges, de leur situation, de leur fortune. La question, en somme, se résolvait en ceci : que les uns n'avaient pas assez, ou n'avaient rien, et que les autres avaient trop, et qu'il fallait trouver un moyen de répartition, un nouvel équilibre social, un principe de vie. On ne le trouva pas, et ce fut la faillite de 1848.

## VII

Dès le début, tout le monde fut pris dans le tourbillon. Les gouvernants nouveaux essayaient logiquement de se servir de tout ce qu'ils trouvaient installé : armée, clergé, magistrature, police, etc. Issus d'une tourmente parisienne, ils se trouvaient, les barricades défaites, dans la nécessité de s'entendre avec la France tout entière. Pendant qu'ils hésitaient, qu'ils cherchaient la formule, ceux qui les avaient hissés au pavois attendaient, appuyés sur leurs fusils. Lamartine, les premiers jours, calma les colères, engourdit les impatiences par ses accords de grande harpe, sonores, harmonieux, apaisants, au milieu du tumulte. Mais on ne vit pas seulement de musique. Le pain, qui a sa poésie aussi, il le faut, ce pain, tous les jours. C'est l'utile et le luxe, le bon gâteau venu de la terre, la réconfortante et douce chose, joyeuse aux yeux, à l'odorat, au goût, par la dorure de la croûte, le parfum de la miche, la fleur de farine. Pour donner ce nécessaire et ces délices au peuple, on annonça l'étude de l'organisation du

travail, on créa la commission du Luxembourg, on invita Louis Blanc à présider l'expérience dont il était le promoteur, et celui-ci se laissa conduire à l'effroyable tâche, la commission se réunit, se trouva en face des Ateliers nationaux décrétés par le gouvernement dès le 26 février. C'était l'expédient horrible, l'installation quelconque pour parer au plus pressé, le simulacre du travail et du salaire, le décor en attente de la guerre civile.

### VIII

L'accalmie ne pouvait pas être longue. Pendant quelques jours, ceux qui personnifiaient les classes aux prises, les bourgeois au pouvoir et les harangueurs de clubs, se regardèrent. Même, il y eut des essais de conciliation. Barbès, Flotte, Raspail, Cabet, Sobrier eurent des entretiens avec Lamartine. Blanqui, également, fut un jour l'interlocuteur du ministre des Affaires étrangères. Lamartine raconte ainsi l'entrevue qu'il avait demandée :

« Blanqui lui-même vint se livrer un matin, avec abandon, à moi, à l'heure où l'on prétendait qu'il conspirait ma mort. J'en plaisantai avec lui. Je ne crois pas au poignard dans la main de ceux qui manient l'arme intellectuelle. Blanqui m'intéressa plus qu'il ne m'effraya. On voyait en lui une de ces natures trop chargées de l'électricité du temps, qui ont besoin que les commotions les soulagent sans cesse. Il avait la maladie des révolutions. Il en convenait lui-même. Les longues souffrances physiques et morales étaient empreintes sur sa physionomie, plus en amertumes qu'en colères. Il causait avec finesse. Son esprit avait de l'étendue. Il me parut un homme dépaycé dans le chaos, qui semblait chercher de la lumière et une route à tâtons à travers le mouvement. Si je l'avais revu plus souvent, je n'aurais pas désespéré de lui pour les grandes utilités de la République. Je ne le vis qu'une fois. »

Il écrit aussi, dans son *Histoire de la Révolution de 1848* : « Lamartine n'hésita pas à trouver dans ce conjuré toutes les aptitudes et tout le tact d'un homme né pour les négociations, s'il voulait jamais plier son indépendance au joug d'un gouvernement. Il lui demanda s'il consentirait à servir une République selon les vues de tous au dehors ; si ce rôle d'éternel critique et d'éternel agresseur des institutions de son pays ne lui semblait pas lourd, stérile, ingrat, nuisible à la République elle-même. Blanqui en convint : il ne parut même pas éloigné de l'idée de servir au dehors un gouvernement dont il honorerait les ministres et dont il partagerait les vues. Blanqui et le membre du gouvernement se séparèrent après un entretien de plusieurs heures, satisfaits en apparence l'un de l'autre. »

Blanqui ne dit pas grand'chose sur cette entrevue, si ce n'est que Lamartine avait gardé presque toujours la parole, ce qui dispensa le visiteur de tout exposé. La combinaison rêvée par le ministre des Affaires étrangères n'apparaît pas si fantaisiste : elle prouve qu'il avait deviné une force en Blanqui. Mais il aurait fallu plus d'une entrevue pour se mettre d'accord, et Hippolyte Castille avait raison lorsqu'il affirmait que Blanqui, en pleine révolution, préférerait certainement un grenier dans Paris à l'empire du Japon : « Quinze jours de pouvoir et la mort ! »

Rien de tout cela ne pouvait donc aboutir, pour des causes profondes, et non pour les causes apparentes. L'état des choses était tel que tous les essais, les attermolements des politiques, étaient d'avance non avendus. La foule voulait une réponse à la question de vie ou de mort. Ce fut l'instant fatal, effrayant pour tous ceux qui avaient la prescience de l'horrible bataille, Blanqui autant que Lamartine. Ce qui apparaît à chaque heure de ces quatre mois de révolution, c'est que les chefs du peuple, ceux que l'on appelle les meneurs et qui sont les suiveurs, ceux qui écrivent et parlent pour exprimer les obscurs, reculent sans cesse devant la décision à prendre, passent leur temps, usent leurs forces, à retenir cette foule,

qui veut aller aux abîmes. Par quatre fois, de mois en mois, sous un prétexte quelconque les trois premières fois, et, en dépit des chefs, nettement, la dernière fois, la question est posée : le 17 mars, — le 16 avril, — le 15 mai, — et en juin. Cette bataille de juin, vous en apercevrez et en entendrez tout à l'heure la lueur tonnante sur une page de ce livre : à ce moment-là, vous ne verrez que la Foule, la masse anonyme, sans conducteur et sans plan, dirigée seulement par ce général farouche et aveugle qui est l'instinct.

## IX

Le 17 mars, Blanqui est l'esprit de la manifestation. Sa prévoyance veut l'ajournement des élections, le temps de faire l'éducation du suffrage universel. Il n'est pas sans comprendre quelle situation crée l'antagonisme social, ce que l'on désigne alors, pour aller vite : bourgeoisie et peuple, — province et Paris. Il sait le mouvement de retraite des capitaux, l'argent caché, le travail impossible. Les mesures proposées ou prises pour parer à la Dette et à l'arrêt de la circulation du numéraire sont insuffisantes : cours forcé des billets de banque, vente des diamants de la Couronne, aliénation des forêts de l'ancienne liste civile, réalisation du complément de l'emprunt voté sous la monarchie. Pas plus que les idées de Proudhon, on n'adopta l'idée de Lamartine, la remise à l'État des chemins de fer, canaux, mines et leur exploitation par des associations ouvrières. On s'en tint aux quarante-cinq centimes de Garnier-Pagès. Cet impôt des quarante-cinq centimes par franc ajoutés au montant des quatre contributions directes ameutait tous les paysans possesseurs d'un lopin de terre. Les élections, faites là dessus, vont-être l'écrasement de la République, le changement social annulé dans l'œuf. Donc, puisque l'on a commencé d'agir révolutionnairement, il faut rester dans la logique des faits, donner au règne nouveau le temps de s'expliquer, de se prouver, — ajourner les élections.

Par deux fois, Blanqui demande cet ajournement, une première fois le 7 mars, une seconde fois le 17. La manifestation décidée, deux cent mille hommes défilent au long des quais, font onduler au vent les drapeaux des corporations, des clubs, les drapeaux de la Pologne, de l'Unité italienne, de l'Unité allemande, le drapeau vert de l'Irlande, orné d'une harpe. Une députation de cinquante délégués, parmi lesquels Blanqui, Flotte, Lacambre, est introduite à l'Hôtel de Ville. Blanqui parle, s'adresse aux membres du gouvernement groupés sur une estrade, autour de laquelle montent la garde Barbès, Sobrier, les adhérents du club Popincourt, de la Section des Droits de l'homme. Il demande l'éloignement des troupes, la remise des élections. Lamartine promet vaguement. Louis Blanc, du même avis que les manifestants, incertain entre le peuple et le gouvernement, n'ose se décider pour le peuple, fait avorter le mouvement commencé en prenant parti pour le pouvoir, et Proudhon remarque qu'il emploie des termes équivalents à ceux de Guizot pour désigner les manifestants. Il ajoute ses promesses à celles de Lamartine, et Ledru-Rollin, Barbès, Cabet, Sobrier, sont avec lui contre Blanqui. Lamartine conclut contre les Dix-huit Brumaire, quels qu'ils soient. La députation se retire. Les promesses, ensuite, ne sont tenues que strictement, dans leur lettre et non dans leur esprit, les élections retardées seulement d'un court délai. Ce 17 mars, dit « Journée des Bonnets à poil », c'est le dernier jour où l'acte fut possible à la foule et non accompli par elle.

Le 22 mars, proclamation aux Clubs démocratiques de Paris. Il y est dit que la République serait un mensonge si elle ne devait être qu'une substitution de forme. Elle doit être l'émancipation des ouvriers, l'avènement d'un ordre nouveau. La devise : « Liberté, Égalité, Fraternité » ne doit pas être une vaine décoration d'opéra. « Il n'y a pas liberté, quand on manque de pain. Il n'y a pas égalité, quand l'opulence fait scandale à côté de la misère. Il n'y a pas fraternité, quand l'ouvrière, avec ses enfants affamés, se traîne aux portes

des palais. Du travail et du pain ! L'existence du peuple ne peut rester à la merci des frayeurs et des rancunes du capital. » C'est, en 1848, le développement, par les faits, des idées de Blanqui en 1834.

## X

Entre le 17 mars et le 16 avril, il y a un jour capital de la vie de Blanqui, — le 31 mars.

Le 31 mars, l'influence de Blanqui, brusquement, se lézarde, en grande partie s'écroule. C'est le jour où la *Revue rétrospective*, du publiciste Taschereau, surgit à point, imprime une pièce, soi-disant émanée de Blanqui, et qui serait la preuve de sa trahison envers son parti.

Lorsque Blanqui eut la mince livraison, qu'il put lire le titre : *Affaire du 12 mai 1839*, l'avertissement qui insinue, qui suggère le nom laissé en blanc, et les pages qui suivent, il put deviner le sort qui allait être le sien. Il se reprit vite mais il y eut peut-être en lui, derrière son visage impassible, dans son âme fermée, un évanouissement d'énergie, toute l'existence à la dérive, les écluses d'amertume ouvertes et ruisselantes. Les soirs de défaites aux barricades lui apparurent joyeux dans le lointain, l'agonie du Mont-Saint-Michel lui fut douce, veillée par le fantôme de la disparue.

Il faut lire, pourtant, et savoir. Voici ce qu'il y avait dans le document Taschereau.

L'avertissement de Taschereau, d'abord, indiquant vaguement l'origine des pièces. C'est une liasse enlevée, pendant le combat, du cabinet de M. Guizot, dit-il. Quelques-uns des papiers sont tombés entre ses mains. Comment ? Il ne le dit pas. Tout sera déposé aux Archives.

Immédiatement après, ce sont les *Déclarations faites par \*\*\* devant le ministre de l'Intérieur*. On est averti que le nom n'est pas en blanc sur l'original. Toutefois, aucune signature ne peut être fournie. Les *Déclarations* sont datées des 22, 23 et

24 octobre 1839. C'est en ce mois d'octobre 1839 que Blanqui fut arrêté.

Aux premières lignes, Blanqui est en scène. Il est dit, ce que tout le monde savait en 1839, que la Société des Familles remonte à juin 1835, qu'elle a pris naissance pendant le procès des accusés d'avril. « C'est moi qui en ai été le créateur », dit celui qui parle, dès la troisième ligne. Quel empressement à venir sur le devant de la scène, chez ce discret, chez ce mystérieux, quelle rupture d'habitudes ! Cette affirmation, cette mise en vedette, tout de suite au début d'une confidence de ce genre, c'est la marque évidente d'une pièce de police. La suite est en rapport avec ces prémisses.

Il y a, à propos de Pépin et Fieschi, des détails précis de ce genre : « Après avoir quitté Pépin, j'allai chez Barbès, qui ne savait rien... Ce qui montre que j'ignorais l'attentat, c'est que j'envoyai ce jour-là sur le boulevard, pour voir la revue, mon enfant avec sa nourrice. » Pièce de police toujours, faite d'un assemblage de phrases vraies et de phrases inventées, fabrication où il entre des pièces d'instruction et des fragments de rapports d'agents. Blanqui, interrogé sur l'attentat Fieschi, a pu vraisemblablement répondre comme il vient d'être dit. De même, il a dû essayer de dérouter l'enquête à propos des listes saisies chez lui : « Il n'a jamais existé de listes de Sociétés. La justice s'est trompée lorsqu'elle a cru avoir saisi chez moi des listes de sociétaires : ce n'étaient que des listes de personnes présentées, et dont je m'occupais de régler l'admission. L'indication des noms des chefs ne constitue pas une révélation : tout le monde savait le rôle de Raisant, Lamieussens, Martin Bernard et Blanqui. La distinction entre ceux-ci et les chefs subalternes est grossière. Le récit de la trahison d'un nommé Teissier, employé à la Préfecture de police, ami de Lamieussens, lequel Teissier livre un secret de poudre et de cartouches, ce récit prouve que le fait était connu d'autre part. Il est dit ailleurs avec quelque raison, en parlant de tel complot : « La police ne pouvait pas l'ignorer. » Puis, il y a cette phrase : « Les essais de tir à la



cible qui ont eu lieu chez moi... » Et il est expliqué que ces essais n'avaient pas pour but de mauvais desseins contre la personne du roi, qu'il s'agissait de savoir la portée de fusils de chasse.

Ici continue de se révéler avec évidence le caractère du document Taschereau. Chaque fois qu'il est question directement de Blanqui, ce document, mis en ordre, rétabli pour produire un effet d'unité, prend l'allure d'un interrogatoire rectifié. Blanqui est interrogé, il répond, il réfute, il s'explique. Par exemple encore, lorsqu'il dit : « La Société n'a été pour rien dans les émeutes du commencement d'avril aux abords de la Chambre des députés et à la rue Saint-Denis. » Avec les bribes recueillies dans l'instruction de l'affaire du 12 mai, on est ainsi parvenu à donner l'aspect personnel. Le document Taschereau est un résumé bureaucratique, cela est clair comme la lumière du jour. Mais il est nécessaire de l'exposer en son entier, en suivant l'ordre des déclarations.

Des traits comme ceux-ci ne sont-ils pas calculés pour créer des ennemis à Blanqui ?

Sur Raisant : « On le regardait comme le lieutenant de Lamieussens, il en était ulcéré. »

Sur Lamieussens : « S'attachait à ceux qui avaient plus de fortune que les autres, et une meilleure situation. »

Sur Barbès : « C'est un instrument énergique, ce n'est pas un chef... Il a été en partie la cause de notre échec du 12 mai. Il ne s'est pas battu comme un chef, mais comme un soldat. »

Sur le 12 mai, on recueille ces confidences : « Arriva le 12 mai. Voici les motifs qui nous engagèrent à agir. En premier lieu, la crise ministérielle... puis les souffrances du commerce... enfin le désir de combat chez les impatientes. » Quelles révélations !

Et il est ajouté, ce qui est le petit rien significatif, l'indice à peine visible et si grossier pourtant ! la marque de fabrication tardive ! il est ajouté : « Quant à nous, en mars 1839, nous comptons... etc. » En mars 1839 ! est-il dit. Et Blanqui dirait cela, citerait le millésime dans le passé, quand ? La

même année, quelques mois après, le 22 octobre 1839 ! Non, il aurait simplement dit : « En mars. » Trop de preuves, trop de précision.

Tout ce qui précède est de la première journée des déclarations. Le lendemain, 23 octobre, après des données fort générales sur la journée du 12 mai, facile à reconstituer, sur les catégories de ceux qui se battent et de ceux qui ne se battent pas, sur les étudiants, sur les ouvriers, sur l'inutilité ou le danger de recruter dans l'armée des affiliés aux sociétés secrètes, les confidences personnelles réapparaissent, et chaque fois réapparaît aussi le doute : « C'est à la fin de juillet que j'ai repris le commandement... » Or, Blanqui est arrêté en octobre, et c'est en octobre que le document Tschereau le fait parler, entre son arrestation et sa condamnation. Donc il s'agit bien d'une pièce établie d'après l'instruction, et, en supposant tout ceci exact, Blanqui, avouant sa qualité de chef, n'aurait pas cherché, en tout cas, comme on l'a dit, à sauver sa tête, laquelle n'était pas encore condamnée.

Ce qui suit pourrait être, sans examen, considéré comme grave, mais l'examen peut y trouver son compte. C'est l'indication que l'organisation de la Société a survécu au 12 mai, et c'est le détail des groupes, avec les noms des chefs. Ainsi : « Premier groupe. Pour chef, Geoffroy, cambreur. » Il est vrai qu'après cette dénonciation, il est ajouté : « Geoffroy a été accusé de rapports avec la police, menacé de jugement et abandonné. Son détachement a été détruit. » De même, le deuxième, le troisième, le cinquième, le sixième, le septième groupes sont représentés comme dissous. D'existants, il y a : le quatrième groupe, des tailleurs, soixante-quinze à quatre-vingts hommes ayant pour chef Avon ; — le huitième groupe, des cuisiniers, trente à trente-cinq hommes, pour chef Gorat ; — le neuvième groupe, des serruriers, pour chef Chéry ; — le dixième groupe, des chapeliers, cent hommes, pour chef Deschamps, Puis l'indication, semblable, d'autres groupes isolés, formés depuis, çà et là. Avant de commenter cette partie

de la déclaration, qui a trait directement à la conclusion définitive, terminons ce sommaire.

La déclaration de la troisième journée, 24 octobre, est sur le même objet, sur le peu d'argent possédé par les Saisons, sur le manque de munitions, sur les rapports avec des régiments de ligne. Et puis, subitement, encore une anicroche. Blanqui ne parle plus à la première personne, mais à la troisième, se désigne par une initiale : « Voici quel est le projet de fuite de B... : il avait accepté de réorganiser la Société, mais il voulait s'en aller une fois l'organisation faite. Il se proposait d'aller en Suisse, dans le canton du Tessin ; après deux ou trois mois passés en Suisse, il aurait perdu toute direction, on ne se serait plus soumis à lui demander le mot d'ordre. » Qu'est-ce ? Ce n'est plus Blanqui. Le rédacteur consent à se manifester, fournit la preuve de la fabrication. On a allégué que, dans ses notes, ses papiers personnels, Blanqui s'exprimait de ces deux manières, tantôt à la première personne, tantôt à la troisième personne. Ce n'est pas une preuve. S'il avait fait des révélations parlées et recueillies il ne serait pas passé du « Je » au « Il », cela est incontestable. Et si les prétendues révélations ont été rédigées, ce qui apparaît certain, Taschereau devait fournir l'autographe. La pièce se termine par des considérations, non dénuées de sens, d'ailleurs, sur l'avenir du parti bonapartiste.

En somme, tout cela est fort net comme affirmation, mais, comme émanation particulière de Blanqui, nullement. Et si l'affirmation est nette, elle est banale. Même dans l'énumération des groupes de la Société, on ne trouve pas de quoi justifier la solennelle déclaration de Barbès, à savoir que les révélations du document Taschereau ne peuvent provenir que de deux hommes, les seuls au courant des secrets intimes de la Société, à savoir, lui, Barbès et Blanqui. La déduction s'imposait. Barbès, incapable d'un tel crime. Restait l'autre.

Ce sont de simples enfantillages. Comme si le jeu gouvernemental classique d'alors ne consistait pas précisément à se mettre en contact avec les conspirateurs, à placer des

agents provocateurs et dénonciateurs dans chaque société, dans chaque groupement. Et les Saisons auraient échappé à cette loi inévitable ?

Il n'y avait de vraiment secret que les intentions, les projets, les décisions, les craintes ou les espoirs que Blanqui gardait pour lui, enfermés dans sa tête. Cela, révélé, ne pouvait compromettre personne que lui. Pour tout le reste, qui était organisation plus ou moins ébauchée, plus ou moins parfaite, il y avait forcément plusieurs participants au secret, qui n'en était dès lors plus un, et ici, il s'agit de nombres d'hommes, de professions, de quartiers, de chefs de groupe ! Et à chaque instant, dans l'histoire au jour le jour de ce temps, apparaît un nom de sociétaire, d'affilié à un degré quelconque, qui se trouve être à la fois de la conspiration et de la police ! C'est oublier trop facilement un cas tel que celui de Lucien de la Hodde, intelligent et adroit, conspirateur et mouchard, — et tant d'autres cas ! On croit rêver, en voyant que pareille sottise a pu être prise au sérieux, que l'accusation a pu peser sur la vie de Blanqui, mettre en suspicion son autorité, son caractère, ses années de prison. C'était une besogne oiseuse qu'un examen ligne à ligne de cette pièce composite. Tout de même, il fallait bien qu'elle fût faite.

## XI

Maintenant, que la pièce Taschereau ait été élaborée en 1839, comme en ont témoigné MM. Pasquier, de la Chauvinière, Zangiacomi, Frank Carré, Passy et surtout Dufaure, entendus comme témoins à charge au procès fait par la *Revue rétrospective* à Blanqui, cela ne change rien aux doutes qui naissent de l'examen du document, et non de la date de son emploi. On a pu avoir l'idée de s'en servir après la journée du 17 mars, si menaçante pour le gouvernement provisoire. Ce que les résultats de l'instruction de juillet 1848 établirent nettement, c'est non seulement que le document n'a été ni

écrit ni signé de la main de Blanqui, mais encore qu'il n'est qu'une copie, et qu'il a été impossible à la justice de trouver la pièce originale. Or, il est de toute évidence qu'il ne s'agit pas d'une pièce dictée, mais écrite. L'original manque : concluez.

Dufaure a pu déclarer qu'il se souvenait bien d'entrevues entre le ministre de l'Intérieur Duchâtel et Blanqui détenu. Zangiacomi put affirmer vaguement que le document éveillait en lui « d'anciens souvenirs », tout cela n'apportait pas une preuve de révélations dues à Blanqui. Celui que l'on désignait comme l'interlocuteur et l'interrogateur de Blanqui, le ministre Duchâtel, ne parut pas au procès : il était en Angleterre et n'envoya pas la déposition écrite que Taschereau aurait dû et pu lui demander. On trouva seulement le rédacteur de cette copie, Lalande, ancien secrétaire de la présidence de l'ex-chambre des Pairs, mais ce fut tout. Lalande, interrogé, déclara qu'il lui était impossible de se rappeler quels étaient les documents d'après lesquels il avait fait cette copie, « si c'étaient des notes informes, et par qui elles auraient été écrites, ou si, au contraire, c'était une pièce déjà mise au net ». L'ex-chancelier Pasquier fut aussi peu explicite : « Si M. Lalande, dit-il, a en effet copié ladite pièce, il est vraisemblable qu'il a fait cette copie dans son cabinet attendant au mien. Lui en aurais-je donné l'ordre ? Cela est possible aussi, mais je n'en ai aucun souvenir... mais j'affirme positivement que je ne trouve rien dans ma mémoire qui me présente la physionomie de cette pièce, si elle était un original, ou n'était elle-même qu'une copie. »

C'est avec tous ces « vraisemblable », ces « possible », tous ces troubles, ces réticences, ces manques de mémoire, que s'établit en cette occasion la certitude historique.

## XII

Au temps de Blanqui, parmi les inflexibles et traditionnels révolutionnaires qui copiaient les attitudes de marbre et de bronze de l'antiquité, la manière d'être voulue ne permit pas l'élan humain, la solidarité en face de l'adversaire qui venait dissoudre le faisceau des forces. La jalousie, l'envie, la crédulité acceptèrent le document Taschereau. Certains de ceux qui marchaient avec Blanqui la veille, les amis de Barbès, de Martin Bernard, se séparèrent de lui, les uns avec éclat, les autres silencieusement. Il ne fit rien pour convaincre et retenir. Il resta fermé et dédaigneux vis-à-vis de ceux de son parti qui se refusaient à croire davantage en lui. Il les laissa déclamer l'insulte, il les laissa s'éloigner sans un tressaillement visible. Il ne fit face qu'au publicateur de la pièce mystérieuse. Le jour de l'apparition, il écrivit deux lettres virulentes, à la *Gazette des Tribunaux*, au *Journal des Débats*, les lettres pour lesquelles le poursuivit Taschereau, et quelques jours après, le 14 avril, sous le titre : *Réponse du citoyen Auguste Blanqui*, il fit paraître un placard qui est en effet une réponse, serrée quant à l'examen, éloquente et brûlante quant à la forme. Le prétendu impassible est ému et émouvant. Il reste hautain, mais il se manifeste en pleine lumière, jette ses cris à la foule, montre sa pensée enfiévrée, son cœur martyrisé. Qu'il jaillisse ici quelques-unes de ces paroles, comme des jets de flamme à travers la cendre amoncelée par le temps.

Après avoir discuté de façon péremptoire les dates et la provenance indiquées par Taschereau, il dénonce, de sa claire ironie, le grand secret, la grande preuve, l'emploi de la première personne : « Comment résister à l'influence magique de ces mots JE, MOI, qui reviennent incessamment dans le récit, comme la personnification du même homme ? C'est lui, s'écrie-t-on ; il parle, il raconte, il est en scène ! » Blanqui remue les monceaux de mémoires historiques ainsi bâtis, il

prouve que le *factum* soi-disant dicté a été écrit, qu'il n'est pas de son style, et que le manuscrit, si essentiel à conserver, n'est pas produit.

Il discute :

« Pas de signature non plus ! Est-ce croyable ? Comment ! voici un vieil ennemi des plus dangereux, rendu à merci, prosterné aux pieds du vainqueur, livrant à discrétion son passé, toute sa personne ! et on ne prend contre lui aucune garantie, on ne lui demande aucun gage, pas même sa simple signature !

« Et, dès le lendemain, ce lâche se redresse de toute sa hauteur devant la Cour des pairs ! Il brave ses juges de sa parole ! Il les brave de son silence ! Il justifie en plein prétoire l'insurrection ! Il humilie publiquement ceux dont la veille il embrassait, tremblant, les genoux ! Comment accorder cet excès de lâcheté, le 22 octobre, loin du péril, avec cet excès d'audace, le 14 janvier, en présence même du péril !

« La calomnie est toujours la bienvenue ! La haine et la crédulité la savourent avec délices. Elle n'a pas besoin de se mettre en frais : pourvu qu'elle tue, qu'importe la vraisemblance ! L'absurdité même ne lui fait point de tort. Elle a un secret avocat dans chaque cœur, l'envie. Ce n'est jamais à elle, c'est à ses victimes qu'on tient rigueur et qu'on demande des preuves. Toute une vie de dévouement, d'austérité, de souffrances, s'abîme, en une seconde, sous un geste de sa main.

« Une trahison ! Mais pourquoi ? Pour sauver ma tête qui n'était point menacée, chacun le sait bien ? L'échafaud n'avait pu se dresser dans le paroxysme de la vengeance ; pouvait-il se redresser après huit mois d'apaisement et d'oubli ? Il eût fallu du moins attendre sa présence ; et si l'excès de la terreur me précipitait avec tant de hâte dans la délation, comment, je le demande, n'a-t-on pas arraché une signature à cet anéantissement moral ? »

En 1839, quittant sa femme, partant pour le combat des rues, Blanqui avait dit adieu à la vie. Cette vie offerte en

sacrifice le 12 mai, on ne pouvait la lui prendre en octobre, après la grâce accordée à Barbès.

Il continue :

« Ai-je, du moins, stipulé l'allègement de mes fers ? Le Mont-Saint-Michel, le pénitencier de Tours sont là pour répondre. Parmi mes compagnons, qui a bu aussi profondément que moi à la coupe d'angoisse ? Pendant un an, l'agonie d'une femme aimée s'éteignant loin de moi dans le désespoir ; et puis quatre années entières, un tête-à-tête éternel, dans la solitude de la cellule, avec le fantôme de celle qui n'était plus, tel a été mon supplice, à moi seul, dans cet enfer du Dante. J'en sors, les cheveux blanchis, le cœur et le corps brisés, et voici retentir à mon oreille le cri : Mort au traître ! Crucifions-le !

« Tu as vendu tes frères à prix d'or, écrit la plume prostituée des coureurs d'orgie. De l'or, pour aller entre le pain noir et la cruche d'angoisse ! Et qu'en ai-je fait, de cet or ? Je vis dans un grenier avec cinquante centimes par jour. J'ai pour fortune, à l'heure qu'il est, 60 francs. Et c'est moi, triste débris, qui traîne par les rues un corps meurtri sous des habits râpés, c'est moi qu'on foudroie du nom de vendu ! tandis que les valets de Louis-Philippe, métamorphosés en brillants papillons républicains, voltigent sur les tapis de l'Hôtel de Ville, flétrissant du haut de leur vertu nourrie à quatre services le pauvre Job échappé des prisons de leur maître !

« Ah ! fils des hommes ! qui avez toujours une pierre en main pour lapider l'innocent, mépris sur vous ! »

Blanqui poursuit, revient aux preuves, à ces faits révélés, qui étaient connus de quinze cents individus, à cette énumération, le seul fait pouvant avoir une gravité, du personnel de la Société des Saisons reconstituée après le 12 mai, mais dont le comité comptait un agent de police et un futur procureur du roi. Il relève une dizaine de grossières erreurs de faits et de dates, montre l'introduction de la note de police au passage où la troisième personne, pour parler de Blanqui, est subitement employée au lieu de la première personne :

« Méprise étrange, providentielle, qui a cloué sur son



crime la main du faussaire pour notre enseignement à tous ! »

Il ajoute : « J'ai fini avec la calomnie ; passons aux calomniateurs. Il est temps de les asseoir sur la sellette. Ce libelle, leur coup de maître, n'a pas été leur coup d'essai ; car leur haine est vieille de quinze ans.

« L'heure est venue des explications publiques. Elle a sonné avec le tocsin de février. Il faut enfin vider au soleil ces querelles qui ont si longtemps bouillonné dans l'ombre.

« Mon portrait n'a pas l'honneur de figurer dans la galerie qu'une main charitable vient d'extraire des musées de la police. Pour remplir cette lacune, je le donne ici tel que je l'ai connu, tracé vingt fois par mes ennemis avoués d'aujourd'hui, mes ennemis cachés d'autrefois : « Esprit sombre, altier, farouche, atrabilaire, sarcastique, ambition immense, froide, inexorable, brisant les hommes sans pitié pour en paver sa route. Cœur de marbre, tête de fer. »

« Le profil n'est pas gracieux. Mais n'y a-t-il point d'ombre à ce tableau, et le cri de la haine est-il parole d'Évangile ? J'en appelle à ceux qui ont connu mon foyer domestique. Ils savent si toute mon existence n'était pas concentrée dans une affection vive, profonde, où mes forces se retrempaient sans cesse pour les luttes politiques. La mort, en brisant cette affection, a frappé le seul coup, je l'atteste, qui ait pu atteindre mon âme. Tout le reste, y compris la calomnie, glisse sur moi, comme un tourbillon de poussière. Je secoue mon habit et je passe.

« Sycophantes, qui voudriez me poser en monstre moral, ouvrez donc aussi, vous, la porte de votre foyer ; mettez à nu la vie de votre cœur. Sous vos dehors hypocrites, que trouverait-on ? La brutalité des sens, la perversité de l'âme. Sépulcres blanchis, je lèverai la pierre qui cache aux yeux votre pourriture.

« Ce que vous poursuivez en moi, c'est l'inflexibilité révolutionnaire et le dévouement opiniâtre aux idées. Vous voulez abattre le lutteur infatigable. Qu'avez-vous fait depuis quatorze ans ? De la défection. J'étais sur la brèche en 1831

avec vous ; j'y étais sans vous en 1839 ; en 1848, m'y voilà contre vous. »

C'est ensuite le récit de toutes les péripéties de l'action depuis le 24 février, les reculs, les désirs d'entente du gouvernement provisoire, l'entrevue proposée par Lamartine, la journée du 17 mars, puis, le 22 mars, la mise en circulation de la pièce, et sa publication le 31, dans la revue de Taschereau, et tout le résumé de la fin, aboutissant à l'invective célèbre : « Réacteurs, vous êtes des lâches ! »

A la suite, une protestation et cinquante signatures d'anciens membres des Sociétés des Familles et des Saisons. Ces cinquante n'étaient pas seuls. Au Conservatoire, le 1<sup>er</sup> avril, l'indignation soulevait le club : sur un signe de Blanqui, tous étaient prêts à sortir et à marcher. Il ne fit pas ce signe.

Le parti blanquiste resta à peu près tel qu'il était constitué. Mais l'animosité des adversaires fut plus précise. Barbès et ses amis acceptèrent hâtivement l'accusation portée contre leur ancien chef et leur compagnon de batailles. J'ai connu exactement la raison ancienne de cette haine par une lettre de Barbès à Louis Blanc, datée de la prison de Nîmes, 6 juin 1844, et dont j'ai eu la copie entre les mains, une longue lettre de quinze feuillets faite pour renseigner l'historien de *l'Histoire de dix ans*, et dont l'historien ne s'est pas servi. On comprend que Louis Blanc se soit récusé. En dehors du récit des faits, qui pouvait l'intéresser, c'est une diatribe oiseuse contre Blanqui, une insistance de maniaque jaloux à le railler sur sa prétention à jouer au chef de guerre, au général, au faiseur de plans, à vouloir mettre son nom au bas d'une proclamation insurrectionnelle. Et toute une série de grosses ironies sur l'attitude hésitante, le visage blême, le désarroi de Blanqui au moment du combat, de ce combat qu'il avait voulu, il ne faut pas l'oublier, dont il avait donné le rendez-vous, auquel il avait convié Barbès retiré à Carcassonne, ce combat qui lui faisait quitter sa femme et son fils. Qu'il se soit trouvé pâle et sans voix, à ce moment, auprès de Barbès solide et verbeux, ce serait simplement une raison pour

admirer la volonté qui jetterait ainsi la guenille humaine aux aventures meurtrières. Bref, le document Taschereau venait pour ranimer ces anciennes querelles, satisfaire ces vieilles haines. Il fut le bienvenu. Toutefois, voici un curieux témoignage de Louis Combes :

« Barbès était-il d'abord bien convaincu, et ne le fut-il pas plus probablement, et peu à peu, par les haines et les suggestions de son entourage ? Voici un fait. Seigneurgens, un vieux républicain des plus vieilles sociétés secrètes, ami enthousiaste de Barbès (réservé avec Blanqui, mais non son ennemi), m'a raconté à Belle-Ile que, le jour même de la publication, ayant rencontré Barbès, il l'interrogea sur le grand événement du jour, et que celui-ci lui répondit, avec sa loyauté naturelle, qu'il ne croyait pas que la pièce fût de son adversaire, et que rien n'était plus facile que de fabriquer un pareil fatras. Seigneurgens est mort depuis une douzaine d'années ; mais j'atteste la réalité de son assertion, et sans aucun doute il l'a répétée à d'autres, qui pourraient en témoigner. »

De même, Albert Callet m'a fait tenir le récit du fait suivant, écrit et certifié par lui :

« Un dimanche de 1883, j'assistais à un dîner chez Floquet, dans sa campagne de Rueil, où étaient réunies de jeunes barbes de 1870, entre autres André Lefèvre, Mario Proth, et de vieilles barbes de 1830 et de 1848, entre autres Étienne Arago, Pilhes et Martin Bernard. La maison de campagne de Floquet avait appartenu à la Païva : située sur la frontière des avant-gardes allemandes et françaises, elle avait dû être utilisée par la Païva pour transmettre des indications à l'armée allemande. On parlait de trahisons, et, à ce propos, on vint à parler de mouchards politiques. Nous étions là quelques jeunes gens qui avions poussé à la candidature de Blanqui. L'un de nous dit que nous avions considéré cela comme une réhabilitation de Blanqui, accusé par une calomnie absurde d'avoir vendu son parti à la police, et qu'il espérait bien que les amis de Barbès regrettaient d'y avoir cru.

« Oui, nous y avons cru de bonne foi, s'écria Martin Bernard, mais nous avons été désabusés par l'attitude de Blanqui et avons commencé à croire que la pièce avait été fabriquée par la police. Une démarche a été faite par des amis près de Blanqui, mais ce *failli chien (sic)* n'a pas voulu les recevoir. »

Quoi qu'il en soit, ni Barbès, ni Martin Bernard, ni d'autres, jamais ne désarmèrent du vivant de Blanqui. L'enquête de la commission instituée par les clubs n'aboutit pas dans le tumulte des événements d'alors. Proudhon, rapporteur, conclut à la conciliation, et les opinions restèrent en présence. Il fallut, plus tard, Blanqui sorti de nouvelles prisons, l'arrivée d'une autre génération politique, pour effacer l'accusation, la rendre très lointaine. Toutefois, la vie de Blanqui a été influencée par ce drame de parti, dont on ne saura peut-être jamais l'exacte combinaison.

### XIII

C'est ici la place de mentionner la conclusion de l'historien H. Monin, qui, après avoir relaté les événements de Blois et de Tours, en 1847, dans la revue de la *Révolution de 1848* (n° de mars-avril 1914), révèle ce fait singulier à propos de la publication de Taschereau dans la *Revue rétrospective* :

« Taschereau émet une affirmation extraordinaire et qu'il est permis d'interpréter. La Commission d'enquête nommée par les Clubs n'ayant prononcé aucun jugement sur le cas de Blanqui, Taschereau aurait voulu du moins, dit-il, reproduire un dossier administratif qui était conservé aux Archives de la Sûreté générale, et qui renfermait une correspondance confidentielle entre M. Duchâtel et MM. les préfets d'Indre et de Loir-et-Cher, correspondance relative à M. Blanqui : « Quand nous nous y sommes présentés pour demander communication et prendre copie de ces pièces, on nous a prou-  
« duit à leur place un récépissé de la Commission des Clubs  
« constatant que ces documents, dont le déplacement est injus-

« tifiable, lui avaient été confiés. Ni démarches, ni instances de « notre part n'ont pu amener la réintégration de ce dossier. » Taschereau ne nous dit, ni de qui était signé le récépissé, ni par qui, sur l'ordre de qui, avait été livré le dossier. Il n'a garde d'émettre l'hypothèse (très naturelle cependant, vu les circonstances) que cette correspondance préfectorale aurait précisément innocenté Blanqui. Celui-ci, à Blois comme à Tours, n'aurait pas gardé l'attitude dont nous avons rendu compte, si d'un mot : « Vous avez vendu vos complices ! » l'administration avait pu lui fermer la bouche. La Sûreté générale, ne pouvant nier l'existence du dossier, aura mis sous le nez de Taschereau un récépissé de fantaisie ! »

#### XIV

Après ces examens, ces opinions, ces témoignages, je dois ouvrir une parenthèse pour un fait nouveau tardivement révélé.

Il a fallu attendre 1910 pour qu'un document singulier vint confirmer l'opinion que le document Taschereau était une pièce de police, faite de morceaux divers. Dans la revue de la *Révolution de 1848*, Georges Renard publiait (n° de mars-avril) une lettre de Victor Bouton adressée à la mère de Blanqui (et à Proudhon) le 15 mars (1857), et qui est ainsi conçue :

« Madame Blanqui, j'apprends que Taschereau vient de faire condamner M. Castille. Il faut s'attendre à ce que chaque fois qu'on voudra chasser l'ombre qui recouvre la figure révolutionnaire d'Auguste, on tremblera.

« Cependant, il faut qu'un jour la vérité se fasse, et je suivrai, pour ma part, avec attention, tout ce qu'on dira à ce sujet.

« De votre côté, Madame, vous qui aimez si pieusement votre fils, dites-lui que, si jamais on fait appel à mon témoignage, je dirai ceci :

« Je tiens d'un ancien préfet de police que l'auteur du rapport

imprimé par Taschereau et attribué à Blanqui n'est pas de Blanqui. Il a été rédigé, m'a dit ce préfet, dans les bureaux de la Préfecture de police, pour les besoins du procès du 12 mai, d'après les notes journalières d'un agent qui s'était attaché à Blanqui, à Barbès, et partageait avec eux la direction des sociétés secrètes : Lamieussens.

« Tout ce que nous avons de Blanqui, m'a dit ce préfet, ce sont deux lettres de sa femme implorant la grâce de ne pas mourir sans dire adieu à son mari. »

« Si jamais je suis appelé devant un tribunal pour rendre témoignage de cela, je le ferai, Madame, et, si on l'exige, je nommerai le préfet qui me l'a dit.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, etc. — VICTOR BOUTON. »

Cette lettre fut écrite à l'occasion du procès intenté par Taschereau à Hippolyte Castille pour l'opinion exprimée par celui-ci sur le document de la *Revue rétrospective*, d'abord dans son *Histoire de la seconde république française* (1854-1855), puis dans des *Portraits politiques du XIX<sup>e</sup> siècle* (1856-1859). Dans son livre d'histoire, Castille présentait l'emploi du document comme une manœuvre du gouvernement provisoire, et plus particulièrement des amis de Ledru-Rollin, contre Blanqui. Il donnait des précisions de dates et de détails. Dans les brochures des portraits politiques, biographie de Ledru-Rollin, il accusait nettement celui-ci. Dans la biographie de Blanqui, il nommait, comme ayant ourdi « cette ingénieuse atrocité », au ministère de l'Intérieur, autour de Ledru-Rollin, « les Sobrier, les Lamieussens, les Étienne Arago, les Landrin, les Caussidière et autres », et il désignait « le sieur Taschereau » comme ayant été chargé d'attacher le grelot de la « ténébreuse machination ». Il ajoutait : « J'ai les mains pleines de l'écheveau embrouillé de cette affaire. Les gros fils blancs de l'intrigue s'y entrecroisent de mille façons. Le cœur m'en lève de dégoût pour la duplicité humaine. » Castille fut condamné à un mois de prison, 1 000 francs d'amende, 1 500 francs de dommages et intérêts. La loi ne permettait pas qu'on fit la preuve en matière de

diffamation, ni qu'on reproduisît les débats. On ne connaît donc que le texte du jugement, qui relève le délit de diffamation, et qui se permet en même temps ce qu'il défendait à l'inculpé : l'appréciation du rôle de Taschereau vis-à-vis de Blanqui.

Ce n'était pas la première fois que Victor Bouton accusait Lamieussens. Il le dénonçait dans ses *Profils révolutionnaires* (1849) en remarquant qu'il était nommé consul à Cadix, et que *ses services méritaient mieux*. Voici, d'ailleurs, le texte même de Victor Bouton :

« J'ai jeté sur Lamieussens une odeur de roussi ; il a sacrifié Blanqui à la République rouge, ou plutôt la République rouge, dans les salons du ministère de l'Intérieur, lui a posé un terrible dilemme, Blanqui a été détruit. » Et le rédacteur des *Profils* explique que Lamieussens joua dans les sociétés secrètes « un rôle actif et capital », qu'il était doué d'une « pénétration fine et réservée », qu'il savait s'insinuer par la flatterie, capter par la vanité, qu'il était roué dans l'art de jouer les conspirations, enfin, un homme nécessaire dans une machine gouvernementale. Services de premier ordre... homme habile en vérité, ajoute-t-il encore. Et c'est là qu'il conclut par la nomination à Cadix. On est forcé de rappeler aussi qu'en 1836, lorsque Lamieussens est arrêté avec Blanqui, celui-ci arrache au commissaire, mâche et avale les papiers cachés chez lui, alors que le portefeuille de Lamieussens, contenant des listes, reste aux mains de la police. Ce même Lamieussens fit partie du jury d'honneur, présidé par Proudhon, chargé de se prononcer sur le cas de Blanqui. « Il semble, dit Georges Renard, qu'on ait songé à le soupçonner, puisque à un moment Barbès prend la peine de le défendre. »

Le portrait de Lamieussens figurait en ces termes dans le rapport publié par Taschereau : « Lamieussens s'attachait à ceux qui avaient plus de fortune que les autres et une meilleure situation. » Et Barbès de s'écrier : « Ce n'est pas Lamieussens qui se serait dépeint ainsi ! » Georges Renard observe avec raison que l'argument est faible, mais, tout

en marquant la forte présomption qui existe en faveur de Blanqui, il ne conclut pas contre Lamieussens. J'observe la même prudence. Il ne s'agit pas, pour défendre Blanqui, d'en accuser un autre, et je m'en tiens à l'opinion que j'ai exprimée par nombre d'arguments qui n'ont pas été réfutés, et qui embrassent toute la vie de Blanqui mise en lumière en regard de la machination policière inscrite au document Taschereau.

En dehors de l'existence de Blanqui, si l'on s'en tient à la stricte teneur de la pièce qui lui est attribuée, il est vraiment incompréhensible que l'on demande à Blanqui de fournir la preuve que cette pièce *n'est pas de lui*. C'est à ses accusateurs, au contraire, de fournir la preuve que la pièce *est de lui*. Les juges et les ministres de 1839 n'auraient pas accueilli un tel document sans certificat, libellé original, signature, ou attestation de témoins !

La vérité sur l'attitude de Blanqui en prison est pour moi dans la version que m'a apportée B. de Closmadeuc, co-détenu de Blanqui à Belle-Ile, d'un essai d'interrogatoire qui avait eu lieu dans la cellule de Blanqui, celui-ci prenant une chaise, s'asseyant, le visage tourné vers la muraille, et gardant une immobilité et un mutisme absolus pendant tout le temps de la présence de l'interrogateur. Voilà qui est de Blanqui ! lequel se réservait de parler, et avec quelle attitude ! devant le tribunal de la Haute Cour.

Quant à Proudhon, il ne faut pas trop s'étonner s'il a gardé la lettre de Victor Bouton sans lui donner aucune réponse ou publicité. Il était, par nature, par son œuvre, par son rôle, étranger et indifférent aux querelles entre révolutionnaires. Il les blâmait tous de ne pas voir les nécessités de la situation créée par Février. Dans sa lettre aux électeurs du Doubs, datée du 3 avril 1848, s'il accusait le gouvernement provisoire d'avoir, « sans utilité, sans motif, sans justice, fomenté la division entre la classe travailleuse et la classe bourgeoise et compromis, par cette détestable politique, non seulement la tranquillité de la patrie, mais l'avenir de la révolution...



d'avoir livré la dignité de l'État et sacrifié le Trésor public aux hasards d'une expérience de prétendue organisation à laquelle personne ne croit que l'inventeur (les ateliers nationaux de Louis Blanc) », — il reprochait aussi aux Jacobins ou Montagnards de ne pas comprendre leur siècle, d'être sans force et de ne songer qu'à déployer de l'énergie, de ne pas s'apercevoir que tout devait leur manquer à la fois, puisqu'ils n'avaient ni argent, ni armée, ni impôts, ni conscrits, bref, de ne pas savoir comment est faite la société.

Avec ces sentiments et ces convictions, fort de son « fonds d'idées et de science économique », Proudhon prenait en pitié les querelles individuelles, sans tenir compte à Blanqui que celui-ci ne les cherchait pas, se bornant, lui, Proudhon, à écrire, de Doullens, le 6 mai 1850, à Mathey, qu'il bravait les soupçons et les calomnies : « Blanqui, ajoutait-il, y a succombé, malgré tant de gages ; c'est que Blanqui n'a jamais eu pour lui, précisément, que ses gages, que ses actes. » Il définissait Blanqui, Barbès, Raspail : « les trois chimères démocratiques et sociales », il s'applaudissait d'avoir « vu, apprécié, toisé tout l'état-major révolutionnaire » (lettre à Charles Edmond, de Doullens, 12 mai 1850). Il écrivait à Langlois (18 mai 1850) qu'il n'avait pas plus de honte d'écrire, à l'occasion, à M. Carlier ou à M. Baroche que de causer avec Barbès, Blanqui ou Raspail. Dans la lettre à Mathey du 6 mai 1850, il signifiait encore sa conviction en ces termes : « Je suis ici avec Raspail, qui vit retiré comme un ermite, et qui prend tout à fait au sérieux sa vieille candidature à la présidence ; Barbès, républicain de l'autre monde ; Blanqui, doué d'une rare pénétration, un peu pessimiste, et dont le caractère froid fera toujours défaut à ses grandes combinaisons ; Sobrier, malade de tête et de cœur ; enfin, deux jeunes Rouennais que je ne connais point. J'oubliais Albert, le Pylade de Louis Blanc. Je ne sais vraiment pourquoi je me trouve avec ces citoyens, que j'estime infiniment, mais avec aucun desquels, si ce n'est Huber, je ne me trouve le moindre rapport, moi, homme nouveau, homme de polé-

mique, non de barricades ; homme qui aurait pu arriver à son but en dînant tous les jours avec le préfet de police, et prenant tous les De la Hodde du monde pour confidentes. C'est drôle !... »

Enfin, par une lettre datée de la Conciergerie, 7 janvier 1851, adressée à Langlois, il lui donne son avis sur l'antagonisme entre Blanqui et Barbès qui sévit au pénitencier de Belle-Ile-en-Mer. Il s'exprime sévèrement sur Barbès, ne peut « s'empêcher d'imputer en partie au patriote de Carcassonne la petite guerre civile qui fermente » au milieu des prisonniers. « Qui donc, dit-il, le forçait (Barbès) à quitter Doullens, quand le ministre semblait disposé à l'y laisser en compagnie de Guinard et Raspail ? N'était-il pas sage à lui de saisir cette occasion de mettre fin au scandale d'une haine hideuse, d'une de ces haines qu'on ne trouve que parmi les démocrates ? Mais il fallait remplir les journaux de son dévouement ; il fallait que la France entière sût que Barbès voulait partager le malheur de ses compagnons. Blanqui allait avoir un point sur lui dans ses états de martyr ! Comme si, devant l'intérêt de la paix républicaine, le bénéfice d'une ration de vin et d'une chambre à part avait dû être pris en considération ! Pitoyables Brutus, dont le grand cœur tient à ces petites misères matérielles, dont la considération tient à vivre de salade et à boire de l'eau quand ils croient que le monde les observe ! On a ri généralement de cet héroïsme de Barbès, dont le secret, d'ailleurs, n'échappe à personne. On sait que le vrai motif était la lutte d'influence, dont le champ de bataille venait d'être transporté de Doullens à Belle-Ile ; car c'est encore là une des infirmités du captif comme de l'exilé de ne voir plus le pays et l'opinion que dans l'enceinte qui le sépare du reste des mortels. »

Il ne traitait guère plus favorablement Blanqui, raillait sa frugalité, qu'il assimile on ne sait pourquoi à celle de Brillat-Savarin ; enfin, sur le débat Taschereau, il croyait que Blanqui avait fait des aveux (que Proudhon aurait pu qualifier plus simplement de réponses à des interrogatoires), et il ajoutait :

« ... aveux plus ou moins pénibles, sans doute, pour ses co-accusés, mais aveux qui, venant quand tout était fini, quand les sociétés étaient dispersées, ne pouvaient plus constituer ce qu'on appelle une révélation. Blanqui, à mon avis, a fait de l'histoire beaucoup trop tôt, et il a laissé toutes ses confidences en mauvaises mains. Que ses anciens amis s'en plaignent, c'est leur droit ; à mes yeux, cela n'ôte rien à ses titres de révolutionnaire et de démocrate. » Il continue, disant que ce qui le peine, c'est que Blanqui se défend de la chose comme d'une mauvaise action ; il l'accuse de vouloir passer pour féroce, il allègue Barbès ne refusant pas la grâce de la vie que lui fait Louis-Philippe, conclut qu'« il y a des cas où le cœur le plus résolu faiblit et doit faiblir, et que le sentiment de cette position devait faire comprendre à Barbès que ce n'était pas à lui à élever le soupçon sur le caractère de son ancien ami ».

Ces raisonnements de Proudhon sont sans doute très humains, on se laisserait volontiers aller à les admettre s'il n'était inadmissible que Blanqui, à trente-quatre ans, en pleine force de corps et de pensée, en pleine ferveur d'action révolutionnaire, se soit montré imprudent, lui, le prudent ! jusqu'à se faire le révélateur des forces dernières de son parti décimé.

C'était l'opinion de survivants de ces temps héroïques que j'ai pu voir et consulter, tels que Jules Allard, beau-père d'Alphonse Daudet, mêlé au mouvement de 1848, ami de Barbès, mais ami aussi de Blanqui, chez lequel l'avait mené Flotte, et marchant avec eux contre l'Assemblée. « Dans mon opinion intime, m'écrivait-il, l'un et l'autre (Barbès et Blanqui) ont été les victimes de machinations policières qui ne relevaient pas de subalternes. Elles ont été ourdies en haut lieu. C'était, du reste, une des habiletés de combattre les Républicains par des suspicions mutuelles ; des documents, œuvres de faussaires, adroitement colportés, mettaient aux prises les dévouements les plus sincères. » Même avis chez Jacob, chez Fomberteaux, avec qui Jules Allard me mit en relations.

Quelques mois après le débat, le 12 août 1848, Blanqui

écrivra du donjon de Vincennes au docteur Lacambre : « Mes ennemis semblent m'avoir connu intimement. Quand ils ont choisi le terrain d'attaque, ils ont pris pour champ de bataille une question personnelle. D'autres s'animent jusqu'à l'exaltation sur un pareil sujet, témoins Ledru-Rollin, Louis-Blanc, Caussidière. Je reste froid et contraint. Le *moi* m'a toujours laissé de glace. »

J'ai dû, pour exposer tout le débat sur Taschereau, mêler des faits de 1857, puis de 1850, de 1851, aux faits de 1848. Mais les événements de 1848 attendent, se pressent, nous entraînent. Après le 17 mars, — le 16 avril et le 15 mai.

## XV

Le 14 avril, Blanqui a publié sa réponse à Taschereau. Le 16, il est au Champ-de-Mars, où la foule ouvrière débat l'élection des officiers d'état-major de la garde nationale. Il y a une autre réunion à l'Hippodrome. Ici et là, on agite la question des élections à l'Assemblée nationale. Va-t-on de nouveau aller à l'Hôtel de Ville, recommencer la démonstration du 17 mars ? On ne sait, mais ceux de l'Hôtel de Ville peuvent le craindre, et, cette fois, il y a défensive et presque offensive. Barbès, à la tête de la 12<sup>e</sup> légion, est avec le gouvernement. Le rappel est battu par ordre de Ledru-Rollin, la garde nationale de Paris et de la banlieue, la garde mobile hérissent de baïonnettes les abords du palais gouvernemental. Lorsque la foule du Champ de Mars arrive, elle doit défiler en silence entre les haies armées, sous la menace des fusils et des canons. Le soir, les manifestations des défenseurs de l'ordre ont lieu, on célèbre la journée comme une victoire. Le lendemain, le rappel des troupes est réclamé. Le surlendemain, fête de la distribution des drapeaux, banquets, toasts. La bourgeoisie retrouve l'armée. Blanqui peut prévoir la défaite future, l'écrasement prochain des ingénus prolétaires.

De fait, les arrestations commencent. Et les élections ont lieu.

## XVI

A Paris, sur la liste de trente-quatre noms, qui comprenait vingt ouvriers et quatorze démocrates connus, aucun ouvrier ne fut élu. Les membres du gouvernement et les ministres furent nommés, Blanqui et Cabet exclus. L'Assemblée nouvelle est réactionnaire, et le commencement de l'ère législative est marqué par les événements de Rouen qui donnent leur sens aux élections. C'est la première brutale manifestation de la garde nationale de la province, une préface aux affaires de Juin; des coups de feu non seulement sur les manifestants ouvriers, mais tirés au hasard sur les femmes enceintes, les enfants, les mères qui emportent les cadavres de leurs petits. On tire sur des ambulances, on achève des blessés, on tue une femme qui allaite. C'est une fureur, un carnage. Le canon intervient contre les ouvriers sans armes, qui n'ont pour se défendre que les pierres des barricades hâtivement élevées, et qui doivent capituler, s'enfuir dans la campagne, où la poursuite ressemble à une battue à laquelle prennent part les bourgeois de Rouen avec leurs fusils de chasse. Des arrestations suivent, et la terreur.

La Société républicaine centrale, par un manifeste signé des membres du Bureau, Blanqui, Lacambre, Flotte, Béraud, Loroué, G. Robert, Lachambeaudie, Crousse, Pujol, Javelot jeune, Brucker, Fomberteaux, etc., s'adresse au gouvernement provisoire, dénonce la terreur sur la ville, la mitraille, les boulets, les maisons démolies, la rue Transnonain surpas-sée, le réquisitoire de Franck Carré, le même « qui demandait avec rage la tête des insurgés de mai en 1839 », les agents et les magistrats du gouvernement menacés, traînés par les rues, mis au secret. Le manifeste conclut à une instruction, à des sanctions, prophétise, pour faire suite aux événe-

ments de Rouen, une Saint-Barthélemy des ouvriers parisiens.

Au milieu de ces tourbillons contraires, les idées deviennent ce qu'elles peuvent, et l'avenir s'offre en proie aux plus résolus.

## XVII

La première séance de l'Assemblée Constituante eut lieu le 4 mai. Elle sortit sur les marches du Palais, proclama la République aux vivats de la foule. Une Commission exécutive fut composée de : Lamartine, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Arago, Marie. La situation respective de Paris et de la France se précisa immédiatement, et c'est alors qu'apparut la vérité affirmée et déplorée par Proudhon : que la République sociale était en avance sur l'opinion. Le flux de Quarante-huit allait être suivi d'un reflux, mais ceux qui avaient fait la Révolution et ceux qui avaient cru pouvoir la continuer se fièrent au flot qui les avait portés et voulurent partir pour toujours plus loin. Ils étaient entrés en un jour d'exaltation, dans le domaine où leurs idées, traitées d'utopies, semblaient vouloir se transformer en réalités, ils ne voulaient plus en sortir. Ils se refusèrent à admettre que tous leurs efforts seraient perdus, et que cette ville merveilleuse, qui avait été le décor de leurs espoirs, le champ prodigieusement fertile où toute parole semée s'épanouissait en végétation subite, pouvait être tenue pour non avenue, réduite en servitude. Une irritation montait en eux à pressentir ainsi la déception, et leur âme de 1848 fut pareille à l'âme des républicains de 1830 qui se virent avec stupéfaction frustrer du gain de leurs journées et redevenir des vaincus après avoir été des triomphateurs.

Il est certain qu'un tel état d'esprit révèle une méconnaissance des nécessités et des lenteurs de l'évolution, mais comment demander aux masses impatientes de voir immédiatement, sans effort, ce que les historiens et les philosophes voient avec tant de peine à distance, plus tard? L'impatience

et la turbulence sont aussi, d'ailleurs, des facteurs d'évolution. On ne peut exiger de l'humanité une marche raisonnée, une action méthodique où tout ce qui aurait été prévu s'accomplirait selon le programme. La vie ne comporte pas ces étapes fixées et ces relais sûrs : elle est agitée et irrégulière, et son fatalisme est infiniment complexe. C'est ainsi que les républicains et les socialistes de 1848, avec le désir de garder leur conquête et de rester les maîtres du pouvoir, précipitaient les péripéties, hâtaient la solution, rendaient inévitable un changement de forme par la fièvre qu'ils communiquaient au corps social, par l'état d'esprit convulsif où ils se trouvaient, qui leur faisait vouloir accomplir en un jour ce qui est l'ouvrage des siècles. Seulement, ils se sacrifiaient, se donnaient généreusement en victimes irréfléchies, se couchaient au fossé et servaient de fascines pour ceux qui passeraient plus tard. Ils préparaient l'avenir. Leur rôle, retenu et défini par l'Histoire, consiste à avoir posé les redoutables et inéluctables problèmes du travail, de la misère, du paupérisme, de telle façon qu'ils se sont trouvés posés pour toujours, sans aucune possibilité d'être éludés. La question politique s'en alla à vau-l'eau, dans le gâchis d'une débâcle. La question sociale se dressa entière. L'œuf monstrueux d'où devait sortir une société nouvelle, et que l'on put croire gâté et perdu par l'orage, donna naissance à un sphinx qui a grandi d'une façon démesurée et qui est resté allongé, la tête haute, à l'horizon de l'univers.

### XVIII

Sans cela, une journée comme le Quinze-Mai apparaîtrait, de loin, une manifestation dans laquelle il y avait un pompier et qui avait pour unique motif la Pologne.

Car ce fut la cause affirmée, créée, violemment apparente, du déplacement de la foule. Cette armée sans armes, en route à travers un Paris morne, en pleine crise commerciale et indus-

truelle, marchait sur l'Assemblée, qui avait interdit l'apport des pétitions à sa barre, pour affirmer ce droit de pétition contesté, et en faire usage au profit de la nation opprimée. Aux yeux de l'homme de raison immédiate, il pouvait paraître un peu effrayant de songer que ceux qui avaient tout à résoudre chez eux se préoccupaient d'intervenir dans la question de la Pologne et réclamaient une guerre européenne. Toutefois, il faut observer que cette question de la Pologne, d'une importance vitale pour l'équilibre des nations européennes, fut seulement réglée par le traité de Versailles de 1919, soixante-dix ans après. Cela doit montrer plus intelligible et plus prévoyante la manifestation sentimentale et justicière des républicains de 1848.

Mais c'est de l'exemple d'une manifestation de ce genre que sont nées les accusations de vague cosmopolitisme, d'inutile fraternité envers les peuples, de départs irraisonnés pour l'aventure. C'est encore ne pas reconnaître le véritable sens des mots et des faits. Ces accès et ces élans étaient issus de traditions et pouvaient être gros d'avenir. Le souvenir des guerres de la Révolution et de l'Empire y persistait, l'idée d'internationalisme s'y annonçait par un noble instinct du rôle de la France en Europe, de la nécessité d'agrandir le terrain de la Révolution. La question reste de savoir si la période sentimentale de ce donquichottisme sera jamais considérée comme une étape nécessaire, à travers quels carnages ! vers l'unité de l'Europe, et l'unité de la Terre.

## XIX

Suivez maintenant ce défilé qui commence à la Bastille, lieu de réunion, qui s'augmente en route, qui garde son ordre et sa solennité, son développement de fleuve, jusqu'à la Madeleine, qui déborde là, par l'adjonction d'un élément nouveau, des hommes venus en escouades par milliers, et qui inquiètent Raspail. L'avant-veille, au club, Blanqui avait déconseillé la



manifestation, comme Proudhon, comme Barbès, comme Cabet qui ne parut pas, comme Raspail, hésitant et entraîné. La veille, devant la certitude du mouvement, on décida de se joindre aux pétitionnaires. Ce fut ainsi : le club prit la tête, et Blanqui, solidaire, se trouva le conducteur de la foule. Le fleuve arrive place de la Concorde et autour du palais de l'Assemblée, en onde qui s'extravase, qui se divise et se perd en lagunes. C'est la rumeur de cet élément en désordre qui pénètre dans la salle, interrompt l'orateur à la tribune, fait s'émouvoir les représentants sur leurs bancs. Il est trop tard. Aucune mesure prise, aucune mesure à prendre. Le général Courtais, commandant en chef de la garde nationale, chargé de la défense du Palais, a voulu essayer de résoudre pacifiquement les difficultés, a laissé pénétrer des délégués. La poussée de la foule a suivi, a forcé les grilles, et, avant même l'entrée des délégués porteurs de la pétition, des individus pénètrent dans les tribunes publiques, agitent des drapeaux, crient : « Vive la Pologne ! », se suspendent aux rebords des galeries et se laissent glisser dans la salle des séances. Presque en même temps, une porte latérale s'ouvre : Sobrier, Raspail, Blanqui apparaissent, suivis des clubistes. C'est l'instant d'effarement et de trouble qui marque l'envahissement des assemblées, la minute d'indécision où nul ne sait s'il va y avoir du sang répandu, des corps jetés par les fenêtres, des têtes élevées brusquement au-dessus de la foule, juchées au bout d'une pique. Mais le Quinze-Mai ne fut pas une journée sanglante. Toute l'énergie des pétitionnaires envahisseurs s'évapora en paroles. On peut revoir la physionomie ardente de cette séance par la belle gravure de Bonhommé.

Sous la poussée et dans le tumulte, Raspail monte à la tribune et lit la pétition, le président Buchez, demi-consentant, essayant de gagner du temps, d'attendre l'arrivée de nouvelles légions de garde nationale. La pétition lue par Raspail et rédigée par lui est singulière, affirme que la jeune armée, honteuse de son inactivité, est impatiente de nobles et saintes

victoires, n'attend qu'un signe de la patrie pour aller renouveler les prodiges de l'Empire au nom de la liberté de tous. Cette phraséologie conclut à l'ultimatum, à la guerre et à la victoire. « Et ce sera justice, dit Raspail en terminant, et Dieu bénira le succès de nos armes. »

Les voix de la foule réclament Blanqui. Barbès, à son banc de représentant, donne les premiers signes d'impatience, demande au peuple de se retirer. Mais Blanqui, pâle et résolu, soulevé par l'émotion des grands jours et maître de lui, soucieux de ce qu'il va dire, est déjà à la tribune. Il étend sa main gantée de noir vers ses amis, vers ses adversaires, vers les représentants. Il se fait un silence sous ce geste de spectre. Blanqui parle.

« Il parle, dit Louis Ménard, sans que le tumulte altère le calme de sa voix et la pâleur de ses traits. » Il parle de la Pologne, et chaque fois qu'il prononce le nom du peuple lointain, disloqué et dépecé, sur lequel s'acharnent les aigles à deux têtes de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, chaque fois le fracas des applaudissements termine ses brèves tirades, la réplique lui est donnée par la foule comme par un chœur de théâtre. Puis, tout à coup, il fait faire un mouvement tournant à son éloquence, il quitte la Pologne pour parler des événements de Rouen, il demande justice contre les auteurs des massacres, amnistie pour les victimes. Et il quitte aussi Rouen, il est à Paris, il pose la question de la misère et du travail, reedit que le peuple a mis trois mois de souffrances au service de la République, annonce que l'échéance du dernier jour va bientôt venir. Il sait qu'il est à la plus haute tribune du pays, que ses paroles vont dépasser l'auditoire d'un club, seront recueillies par les sténographes, répercutées dans les villes, communes, bourgs du territoire. Il s'efforce donc d'être juste, de parler en tacticien prudent, en homme politique qui voit les ensembles, en même temps qu'en violent protestataire. Il répond au reproche qui vise les agitations de la place publique comme responsables de la perturbation jetée dans le commerce et dans l'in-

dustrie. Il admet ce reproche, mais il veut faire remonter les esprits aux causes premières, aux causes sociales...

Ceux mêmes pour lesquels il plaide l'interrompent. La Pologne ! La Pologne ! C'est de la Pologne qu'il faut leur parler. Et Blanqui est obligé de dire que ce n'est qu'incidemment que la question du travail et de la misère a été soulevée, que le problème à résoudre, c'est le problème de la Pologne, et il jette ses derniers mots dans le bruit, il descend de la tribune, se replonge dans les remous des vagues humaines. Le chef, encore une fois, a été forcé d'écouter et de suivre ses soldats, après avoir pu croire, pendant une fugitive minute, qu'il allait parler au-dessus d'eux, leur indiquer un chemin, dominer sa destinée et déterminer l'Histoire.

Après, il est comme les autres, il croit la manifestation finie, il exhorte au calme, les envahisseurs paraissent disposés à se retirer, et même la Chambre est évacuée aux trois quarts. C'est alors qu'un nouveau flot entre, qu'Huber s'élançe, remet tout en question en demandant le défilé des trois cent mille hommes, deux par deux, devant la tribune. La discussion est de nouveau ouverte. Barbès, sorti avec Louis Blanc pendant le discours de Blanqui, rentre, prononce aussi son discours, surenchérit, demande le départ immédiat d'une armée pour la Pologne, le vote d'un impôt d'un milliard sur les riches, le retrait des troupes de Paris, et menace, si cette dernière condition n'est pas admise, de faire déclarer les représentants traîtres à la patrie.

Il est trois heures un quart, on entend le rappel. Le tumulte grandit, les interpellations se croisent, le Pompier de Montargis gesticule à la tribune. « Parle donc vite, pompier ! » lui crie un homme du peuple. Barbès reparait, plus véhément, demande qui a donné l'ordre de battre le rappel, veut que celui-là soit déclaré traître à la patrie, mis hors la loi. Le bruit du tambour se rapproche, puis s'éloigne. Le président est prévenu que, s'il peut tenir un quart d'heure dans cette effervescence, la garde nationale arrivera et terminera tout. Le drapeau des Jacobins, cravaté d'un crêpe noir, apparaît

au milieu de la tempête. Huber, au nom du peuple, par deux fois, déclare l'Assemblée nationale dissoute.

C'est presque la fin. Des représentants sortent, des manifestants aussi. Un mouvement se dessine vers l'Hôtel de Ville où l'on croit qu'il n'y aura qu'à jeter des papiers par les fenêtres pour créer un nouveau gouvernement provisoire. La sortie devient presque générale. A quatre heures trois quarts, lorsque les gardes nationaux du deuxième bataillon font leur entrée, ils n'ont aucun mal à pousser hors de la salle et des galeries les manifestants attardés. L'Assemblée reprend ses travaux. Lamartine monte à la tribune pour clore la journée, en descend pour marcher sur l'Hôtel de Ville à la tête de la garde nationale.

C'est là, à l'Hôtel de Ville, après quelques tentatives de listes et de décrets, d'où Blanqui est exclu, que Barbès, Albert, Borne et Thomas sont arrêtés le soir. Sobrier est arrêté au café d'Orsay. Raspail est arrêté chez l'un de ses fils. Courtais, commandant en chef de la garde nationale de la Seine, est également inculpé et arrêté. Huber, d'abord arrêté, fut relâché, et disparut. Il y a, en tout, ce soir-là, quatre cents arrestations. On pille les maisons de Sobrier, Cabet, Flotte, de la mère et de la sœur de Blanqui, celle-ci place du Trône, petite maison, jardin avec de grands arbres. Le club de Blanqui et le club de Raspail sont fermés. L'Assemblée autorise des poursuites contre les représentants Barbès et Albert, les rejette en ce qui concerne Louis Blanc. Caussidière donne sa démission de préfet de police et de représentant. Blanqui n'a pas paru à l'Hôtel de Ville, est introuvable pendant onze jours. Le mandat d'arrêt contre lui est signé le 22 avril par tous les membres du gouvernement, sauf Albert et Louis Blanc. Canler a raconté, dans ses Mémoires, comment il fut impossible de se saisir de Blanqui, au domicile qu'il avait chez Flotte, rue Boucher, n° 1, au deuxième étage, sa personne gardée, protégée par des montagnards qui faisaient, chaque nuit, la veillée des armes. Il faut un nouvel ordre donné par Ledru-Rollin à Carlier, préfet de police, il faut la

trahison, un homme acheté qui livre le secret des allées et venues de Blanqui. On le prend le 26 mai, 14, rue Montholon, à table avec Flotte et Lacambre. Il demande à finir le repas, serre la main de ses amis, suit les agents.

On put croire désorganisé le personnel d'action révolutionnaire. Aux élections complémentaires, la candidature de Louis-Bonaparte reçoit des adhésions ouvrières, de l'argent est distribué, l'influence bonapartiste se fait jour.

## XX

Tous les inculpés sont enfermés à Vincennes, mis au régime cellulaire. Mais, entre le jour de leur arrestation et le jour de leur jugement, il se passe des événements formidables : l'insurrection et le massacre des Journées de Juin.

Les premiers tressaillements de la convulsion furent perceptibles aussitôt après la journée incertaine du 15 mai. Le 16, le club des Montagnards de Belleville commence à fondre des balles. Le 25, il y a grève des chapeliers, des boulangers, des tisseurs. Le 29, il y a une bagarre au clos Saint-Lazare. Les journaux montent leur ton à l'injure, dépravent leur polémique en calomnies. Les menaces des clubs répondent aux violences de la tribune parlementaire. Un banquet des pauvres est projeté, le banquet à vingt-cinq centimes : du pain, du fromage et du vin, bus et mangés plaine Saint-Denis. Il n'eut pas lieu, fixé d'abord au 11 juin, puis au 18 juin, puis au 14 juillet, mais les réunions qui le préparent, la souscription ouverte, les adhésions qui sont, au 8 juin, de 165 532, achèvent de surexciter l'opinion. La banlieue et la province, autour de Paris, manifestent leur impatience et leur enragement contre la capitale. Tout le monde attend les coups de fusil.

Ils vinrent, nombreux et effroyables. La vraie cause, le licenciement des Ateliers nationaux qui s'annonçait à travers les phrases perplexes des hommes d'État, qui se clamait par les voix démuselées de la haine, fait soulever les pavés

et saisir les armes. Juin fut l'émeute de la faim. Cent treize mille hommes sont à la veille de voir cesser l'apparence de travail dont ils vivent, la paye menue, strictement comptée, mais régulière, qui leur est allouée, et qu'ils peuvent rapporter au logis. Après cette halte faite dans la misère, cette habitude de croire au lendemain qu'ils viennent de prendre pendant deux mois, la vie de chômage et de hasard qu'ils ont en perspective leur apparaît lourde. Ils n'ont connu qu'un instant d'espoir, et ils vont le payer de leur vie.

La solution pacifique aurait été de patienter, de dissoudre lentement les Ateliers, « organisation de l'aumône », comme les désigna plus tard Marie, leur fondateur, de faire rentrer peu à peu cette armée menaçante dans le courant ordinaire de la vie. On crut un moment pouvoir tout résoudre ainsi. Mais les partis hostiles au socialisme et à la République ne l'entendirent pas de cette façon. Le ministre des Travaux publics, Trélat, et la Commission qu'il avait constituée, trouvèrent devant eux une sous-commission animée de l'esprit de M. de Falloux, qui empêcha toute mesure conciliatrice d'aboutir. Ce fut la faillite, préparée depuis trois mois. Les 3 millions de secours pour 100 000 hommes n'étaient qu'un palliatif : 30 francs pour chacun. A Paris et dans la banlieue, les mécontents commencent alors à s'attrouper, les chants colères à retentir, les pierres à être lancées contre les portes. Le 19 juin, on annonce la dissolution des Ateliers nationaux comme imminente, la foule se masse autour de l'Hôtel de Ville. Le 21 juin, le *Moniteur* annonce que, le lendemain, les ouvriers de dix-sept à vingt-cinq ans seront enrôlés dans l'armée ou dirigés sur la Sologne et autres régions. Ce fut ce dernier expédient qui exaspéra le plus les ouvriers parisiens. Tous ces hommes habitués au fin travail des doigts, devant un établi et un étau, se refusèrent à l'idée d'aller remuer des terres et tracer des routes dans un pays de marécages. Un des cris de l'insurrection fut : « On n'part pas ! On n'part pas ! » Au soir où la solution décidée par la Commission exécutive est connue, la bataille désespérée est acceptée dans l'esprit de la masse ouvrière, et ceux qui

affluent place de l'Hôtel-de-Ville se donnent rendez-vous pour le lendemain matin au Panthéon. Ce matin-là fut le matin du 22, la veille de la première des Journées de Juin.

Des bandes au-dessus desquelles flottent des bannières passent en jetant la clameur de la *Marseillaise* et du *Chant du départ*, s'arrêtent de chanter pour scander : *On n'part pas !* D'autres commencent à jeter au vent l'annonce fatidique d'un César : *Napoléon ! nous l'aurons !* Deux cents hommes parcourent la rue Saint-Honoré ; cinq cents, le faubourg Saint-Antoine ; deux cents, les rues Saint-Victor et Saint-Jacques ; quinze cents vont vers le Luxembourg où siège la Commission exécutive, cinq délégués reçus par M. Marie sortent irrités de l'accueil qui leur est fait, et tous s'en retournent aux cris : *Du pain ! du travail ! ou du plomb !* Rien ne se passe au Panthéon ce matin-là, malgré le rendez-vous pris : on voit un seul homme au belvédère, agitant un mouchoir au-dessus de Paris. Il est arrêté par les gardes mobiles. Mais à 5 heures, sept cents hommes débouchent sur la place. A 7 heures, cinq mille hommes grouillent. A 10 heures, c'est la cohue innombrable, l'arrivée de dix mille hommes venus du faubourg Saint-Antoine, illuminant leur passage de la flamme des torches, épouvantant le Paris boutiquier de leur marche et de leurs cris. Un immense : « Vive la République ! » salue leur entrée au carrefour. On se sépare en pleine nuit, après avoir fait le serment de se battre et de mourir : les assises insurrectionnelles ont décidé les barricades pour le lendemain. Sur leurs barricades, les insurgés adressaient encore à Lamartine cet appel : « Nous ne sommes pas des mauvais citoyens, nous sommes des ouvriers malheureux. Nous demandons qu'on s'occupe de nos misères. Songez à nous, gouvernez-nous, nous vous aiderons. Nous voulons vivre et mourir pour la République. »

C'est à ce moment que le général Cavaignac entre définitivement en scène. Mais il y entre muet, fermé, masqué, avec l'attitude d'expectative de l'homme qui attend l'injonction du sort et le profit des événements. Ministre de la

Guerre, il avait déjà refusé, comme ses collègues du ministère, de prendre l'engagement de se retirer avec la Commission exécutive, en cas d'une retraite collective. Sur deux tentatives qui furent essayées sur lui par la faction du Palais National, à savoir s'il accepterait les offres de pouvoir qui pourraient lui être faites, il répondit, une première fois, le 20 juin, qu'il ne repousserait pas ces offres, et une seconde fois, le 22 juin, qu'il recevrait le pouvoir. Les meneurs agirent sur cette indication. Leur première démarche auprès de la Commission exécutive obtint le commandement de toute la force armée pour le général.

Il se servit tout d'abord de ce commandement pour rester passif. Il n'exécuta pas l'ordre de la Commission d'occuper la place du Panthéon, le 23, à 5 heures du matin. Il alléguait plus tard une sorte de confusion, d'ailleurs possible, dans les instructions données. La foule se rassembla donc, et, dès la matinée, les barricades commençaient à barrer les rues, de la porte Saint-Denis à l'Hôtel de Ville. Au conseil gouvernemental qui eut lieu, on pressa le général Cavaignac de prendre immédiatement les mesures préventives, de répandre ses troupes dans les quartiers agités, d'empêcher, rue par rue, la formation des barricades. On espérait encore tout arrêter, arriver à une conciliation. Ces mesures préventives pouvaient être prises à l'aide des quarante-trois mille hommes de troupes qui occupaient Paris et la banlieue : vingt-cinq mille soldats réguliers, quinze mille gardes mobiles, et à peu près trois mille gardes républicains. On pouvait, en tout cas, amoindrir, raccourcir singulièrement la bataille.

Le général se refusa à ce plan, affirma la nécessité d'attendre que le mouvement se fût étendu, et sa volonté de garder ses soldats, l'arme au pied, dans les Champs-Élysées, place de la Concorde, autour de l'Assemblée, jusqu'au moment favorable pour livrer bataille : les troupes concentrées à l'écart, l'insurrection laissée d'abord libre, puis écrasée. C'était abandonner une moitié de Paris à l'insurrection, permettre à celle-ci de grandir, de se fortifier, de devenir la formidable



chose qu'elle allait être. Cavaignac fit la guerre civile comme la guerre des Kabyles. Il songeait aux expériences de juillet 1830 et de février 1848. Il l'a dit devant la Commission d'enquête : « Que la garde nationale défende ses boutiques ! » Juin fut la revanche des généraux de Février, impuissants à sauver Louis-Philippe.

Le premier engagement eut lieu à l'entrée de la rue Saint-Denis : les insurgés d'une barricade et les gardes nationaux se fusillèrent. Neuf gardes nationaux furent tués. Ceux qui vinrent ensuite eurent douze tués, mais prirent la barricade et passèrent par les armes tous ceux qu'ils y trouvèrent, les femmes comme les hommes. Ce fut le commencement de la tragédie.

Sur la rive gauche, les barricades descendaient du Panthéon au pont Saint-Michel.

Le soir, les rôles distribués étaient tenus : Paris divisé en régions de combat, des postes assignés aux généraux : au général Foucher, l'Assemblée nationale ; au général Damesme, le Luxembourg et la rive gauche ; au général Bedeau, l'Hôtel de Ville ; au général Grouchy, Montmartre. Au général Lamoricière, la ligne des boulevards, de la Madeleine au Château-d'Eau, et les faubourgs jusqu'aux barrières. Tous pourvus de troupes en quantité insuffisante.

A l'Assemblée, on ajournait le vote d'un crédit de six millions, demandé par le ministre des Travaux publics pour la construction du chemin de fer de Lyon à Chalon ; M. de Falloux lisait le rapport de la Commission des Ateliers nationaux, concluant à la dissolution dans trois jours, et au vote de trois millions de secours à domicile, à partager entre plus de cent mille hommes, soit à peu près vingt-cinq francs par tête. Lorsque cette solution fut connue dans le Paris insurgé, le désastre s'aggrava, les esprits chavirèrent définitivement dans la colère et le désespoir.

Le général Cavaignac restait impassible au milieu des objurgations, des demandes de troupes. Il répondait que son plan s'exécutait et qu'il attendait des renforts. Ce jour-là,

si la garde nationale, — qui fut d'ailleurs divisée, pendant tout le temps que dura la bataille, selon les quartiers et les classes, — si la garde nationale bourgeoise, un moment incertaine, n'avait pas marché sur les barricades, l'insurrection aurait pu devenir maîtresse de la ville. Dans cette journée du 23, la situation du corps d'armée du Château-d'Eau apparut au chef Lamoricière tellement précaire que Cavaignac, cettefois, n'hésita pas, sur l'avis pressant qui lui arriva : non seulement il envoya du renfort, mais il partit lui-même, sous le fracas d'un orage de juin, à la tête de la colonne de sept bataillons, accompagné des représentants Lamartine, Jules Favre, du Ludre, Duclerc, Pierre Bonaparte, de Heeckeren, Prudhomme, Landrin, Tréveneuc. Il était 3 heures, il partait pour une demi-heure : il ne revint qu'à 10 heures du soir. Il trouva un faubourg du Temple formidable, fortifié de hautes barricades, contre lesquelles se brisèrent les gardes mobiles d'abord, et successivement les sept bataillons de troupes. Le canon même n'entama pas cette forteresse de pavés. Il fallut des bataillons nouveaux pour en finir et passer outre. Partout, rive gauche comme rive droite, on se battit jusqu'à la nuit. Lorsque l'ombre fut sur la ville, on s'arrêta pour respirer, panser les blessés, emporter les morts, remettre des pavés sur des pavés et refondre des balles. A l'Assemblée, séance de nuit, énervement, vaines paroles, travaux d'approche, coulisses parlementaires où la comédie politique devient sinistre par le fait de la tragédie du dehors.

Le lendemain 24, tout le Paris de l'Est et du Centre, le Paris de la pauvreté et du travail, depuis la Bastille et les Gobelins jusqu'aux Halles et au Louvre, était bouleversé par la levée de pavés et l'entassement des voitures, des matériaux de tous genres, des madriers aux matelas, de tout ce qui peut créer la solidité de la construction, de tout ce qui peut servir à ouater la carcasse de la barricade, à amortir l'arrivée des boulets, à couper le sillage des balles. On comptait plus de quatre cents de ces barricades. Quatre cent quatorze, dit Hippolyte Castille, témoin oculaire, qui observa leur hauteur,

dépassant parfois un premier étage, et leur savant agencement : angles, créneaux, fossés en contre-bas. Certaines barricades étaient faites de fortes assises de pierres de taille cimentées et engagées dans le sol. Un système avait été établi de forts bastions communiquant entre eux, soit par des passages ouverts dans les barricades intermédiaires, soit par les rues étroites, obscures, laissées libres, soit par des chemins couverts, percés de maisons en maisons.

En haut du faubourg Saint-Denis, au carrefour Lafayette, les ateliers de M. Cavé, constructeur de machines, et le matériel du chemin de fer du Nord, avaient été mis à contribution pour élever une barricade composée d'énormes pièces de fonte, à la hauteur d'un premier étage, et unies entre elles par du plomb fondu. Rue Grange-aux-Belles, un barrage d'énormes mardriers. Au faubourg Saint-Antoine, un véritable fort, une place de guerre.

Paris, barré dans sa largeur, toutes les rues populeuses de ses faubourgs conduisant de la circonférence des barrières à un centre qui était l'Hôtel de Ville, se doublait ainsi d'une seconde ville, campement de pierre improvisé qui semblait un produit du sol, un bouillonnement pétrifié de la rue. Barrière des Martyrs, place Lafayette, clos Saint-Lazare, faubourg Saint-Denis, faubourg Saint-Martin, rue Grange-aux-Belles, Courtille, faubourg du Temple, rues d'Angoulême, de Ménilmontant, du Chemin-Vert, des Amandiers, Popincourt, le faubourg Saint-Antoine, le Marais, le Temple, la Cité, le faubourg Saint-Jacques, rue Mouffetard, Montagne Sainte-Genève, barrière des Gobelins... tels étaient les principales voies et les principaux carrefours où s'amoncelaient les pavés et où claquaient les drapeaux de l'insurrection. Mais ce ne sont que les points de repère pour mesurer l'étendue d'un tel champ de bataille. Les rues, les passages qui reliaient entre elles les avenues principales de cette cité farouche étaient en état de défense. L'obstruction complète : partout le tas de pierres, et partout l'insurgé qui veille.

Dès le matin du 24, dès l'aurore, la bataille recommence.

C'est au bruit lointain des coups de feu que l'Assemblée proclame la déchéance de la Commission exécutive, met Paris en état de siège, concentre tous les pouvoirs entre les mains du général Cavaignac. Le chef militaire qui avait jusque-là laissé l'insurrection s'étendre et qui parlait même de l'attirer hors Paris pour l'écraser en une bataille rangée, se réveille alors subitement de sa torpeur. Il supprime onze journaux qui auraient pu donner des comptes rendus véridiques du massacre, appelle des troupes nouvelles, invite à agir la garde nationale de province. Les proclamations diverses excitent les partisans de l'ordre établi, reprochent aux ouvriers de ne pas croire à la bonne volonté de l'Assemblée qui a adopté les conclusions de M. de Falloux, promet aux révoltés de les traiter en frères égarés auxquels la Patrie ouvrira les bras.

Les faits furent peu d'accord, comme il arrive d'habitude, avec la phraséologie. La bataille tourna en boucherie, la victoire en reprèsailles. Sous l'influence de récits où s'égalaienl l'affolement et le calcul, une atmosphère putride d'abattoir et de charnier humecta la ville, fit pourrir les consciences et se dépraver les instincts. On parlait de têtes coupées, alignées aux frontons de pavés des barricades, de balles mâchées et trempées dans le poison, équivalentes aux flèches des Caraïbes, de boissons empoisonnées versées aux gardes mobiles par des Furies perfides, de prisonniers enduits de poix et de résine, allumés comme des torches, sciés entre deux planches, de crânes employés comme lampions. La fureur montait à l'audition et à la lecture de telles horreurs, se propageait comme un incendie, envahissait la ville.

Des horreurs, on n'en avait pas encore vu, mais on allait en voir.

Le 25, un dimanche, jour de la Fête-Dieu, l'Assemblée vote les trois millions de secours extraordinaires aux indigents, les fameux trois millions pour une population de cent mille individus sans travail, les trente francs par tête ! C'était tout ! Aucun avenir de travail, aucune possibilité d'assurer l'existence des vieux, des femmes, des enfants. L'annonce

de cette fantaisie philanthropique se perdit dans le fracas de la bataille recommencée.

Ce jour-là fut le jour des exécutions sommaires, les prisonniers passés par les armes sans examen, sans juges, sans code. Ce fut le jour du meurtre sauvage du général Bréa qui avait franchi la barrière de Fontainebleau, à peine accompagné, se croyant suffisamment protégé par ses paroles de paix et son allure cordiale. Ce fut le jour de la mort de l'archevêque Affre, frappé d'une balle dans les reins au moment où il s'avancait, croyant à une accalmie, entre les soldats de la troupe et de la mobile massés à la Bastille et les insurgés retranchés dans le faubourg : un malentendu fit recommencer le feu, et c'est probablement la balle d'un soldat, non d'un insurgé, qui frappa le médiateur.

Au soir, l'insurrection était circonscrite au quartier du faubourg du Temple et au quartier Saint-Antoine, les barricades partout ailleurs tombées sous le canon après la résistance du désespoir.

Le lundi 26, dans la matinée, tout était fini : le faubourg du Temple était pris, les soixante barricades du faubourg Saint-Antoine étaient prises. Le reste de la journée fut employé à fusiller les prisonniers. Après la proclamation de Cavaignac et la reddition des insurgés, le massacre commence. Rien ne peut arrêter la garde mobile et la garde nationale. Des prisonniers sont fusillés sur place, d'autres conduits à l'Hôtel de Ville. Sur le pont Louis-Philippe, quarante sont jetés à l'eau. De même sur le quai de l'Hôtel-de-Ville. Ils sont achevés dans l'eau à coups de fusils. L'un est assommé, lardé, fusillé, sur la berge, par vingt-sept gardes mobiles.

A l'Hôtel de Ville, par la descente d'un escalier de trente-deux marches, les prisonniers, violemment précipités, sont jetés dans des caveaux obscurs où ils ont de l'eau à mi-corps. Certains passent là soixante heures sans nourriture. Lorsqu'ils crient leur faim, les mobiles tirent des coups de fusil par les soupieraux, des tués tombent dans l'eau, bientôt corrompue par les cadavres. Quelques prisonniers sont pendus dans le cor-

ridor à des barreaux de fer. Des morts sont entassés dans la cour et dans la salle Saint-Jean.

Ces scènes n'eurent pas lieu seulement à l'Hôtel de Ville. A la mairie du IX<sup>e</sup>, près l'église Saint-Gervais, tous les ouvriers arrêtés sont fusillés, les cadavres sont amoncelés jusqu'à la hauteur d'une barricade. Canal du Temple, les prisonniers sont jetés à l'eau, pieds et poings liés. Il y a trente-cinq fusillés dans une cour de la rue Vieille-du-Temple ; soixante-quinze, au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville ; vingt, rue Cloche-Perce ; dix-sept, en face la caserne Popincourt ; un blessé est fusillé dans son lit, rue Saint-Paul ; un vieillard impotent, rue Saint-Antoine ; trente-sept fusillés, rue du Roi-de-Sicile, rue de Jouy, caserne de l'Ave Maria, à l'arsenal ; quarante-neuf, place Saint-Jean, par deux feux de peloton, les femmes applaudissant aux fenêtres. On fusille caserne Poissonnière, caserne Saint-Martin, où les coups de fusil sont accompagnés de coups de sabre et de hache ; faubourg Saint-Antoine, où il y avait soixante-quatre barricades, de la barrière à la place de la Bastille, barricades dont les défenseurs avaient respecté les propriétés, l'argent, les bijoux. Quarante prisonniers attachés au pied des lits sont fusillés caserne de Reuilly ; d'autres, dans un chantier, place de la Bastille ; neuf marinières chez un marchand de vin, près du pont d'Austerlitz ; vingt-six, sur l'esplanade voisine, avenue de Reuilly. Des fusillés au glacis de Vincennes, au Père-Lachaise. Impasse Ménilmontant, un fusillé grillé sur un tas de paille. On fusille passage Ronce, on fusille sur les Buttes-Piat, à la caserne du Foin, près la rue Saint-Jacques ; à la caserne de la rue des Grès ; au coin de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, dans la cave d'une maison en démolition. Au Palais National, fusillades dans la cour, ou prisonniers enfermés dans les caves ; fusillades à l'École militaire, dans la plaine de Grenelle, au cimetière Montparnasse ; au fort d'Ivry ; cent, dans les carrières de Montmartre ; cent, dans la prison Saint-Lazare. Les gardes nationaux de la province veulent fusiller tous les hommes en blouse. Un vieux concierge impotent de la rue Cloche-Perce est fusillé

parce qu'on a trouvé des fusils dans la cave, jetés par les soupiraux. De même, un garçon de café, rue Culture-Sainte-Catherine. Un autre concierge est fusillé « parce qu'il était assez vieux pour faire un mort ».

Aux Tuileries, et ici le témoignage de Gustave Flaubert s'ajoute au témoignage de Louis Ménard pour décrire, dans son chef-d'œuvre de *l'Éducation sentimentale*, les mille prisonniers entassés dans le souterrain de la Terrasse du bord de l'eau. Comme à l'Hôtel de Ville, le pain et l'eau insuffisants. Des prisonniers boivent leur urine. S'ils s'approchent des soupiraux pour chercher un peu d'air, les sentinelles tirent à travers les barreaux. Là, comme à l'Hôtel de Ville, comme au Palais National, ce sont des foyers d'infection, on craint le typhus. Les prisonniers du souterrain des Tuileries sont conduits à l'École militaire, et la porte du souterrain est murée. A l'Hôtel de Ville, il y a, dans les caves, plus de deux cents morts d'asphyxie.

Les prisonniers qui restent sont transférés dans les forts, liés comme des forçats, accablés d'injures pendant la traversée de la banlieue. Quelques-uns sont nu-pieds, les vêtements en lambeaux, n'ont pas mangé depuis trente heures. Dans les forts, mauvais traitements encore, et encore des coups de fusil aux soupiraux. Il y a eu 12 000 arrestations, et, d'après les calculs les plus modérés, 400 à 500 insurgés pris et fusillés sur les barricades, 3 000 fusillés après le combat. Il y eut 4 348 prisonniers désignés pour la transportation. Les dépenses occasionnées par la répression s'élevèrent à 76 millions.

Les seules protestations furent celles de Pierre Leroux, Caussidière, Lamennais, Proudhon, Louis Ménard, qui fut poursuivi et condamné pour son livre du *Prologue d'une révolution* où se trouvent les faits et les chiffres cités ici. J'ai beaucoup connu Louis Ménard, qui fut un des éducateurs de ma jeunesse; il avait gardé la fièvre de ces journées de Juin 1848, qui s'aggrava aux journées de mai 1871.

La peine de mort en matière politique était rétablie. La vieille médecine sociale, qui tire du sang aux peuples trop

forts, enivrés de vie, désireux d'action, triomphait une fois de plus. Le malade anémié allait connaître la torpeur des longues convalescences, jusqu'à la suivante et fatale congestion. Le général qui avait été le praticien de l'opération, Cavaignac, morose et hanté, restait provisoirement au chevet de cette naïve République populaire, vidée de son sang et de son énergie.

## XXI

Historiquement et moralement, Juin 1848 est la faillite fatale d'une révolution venue trop tôt, la descente de cinquante mille prolétaires en armes dans la rue, la révolte de la faim, le problème du paupérisme résolu par la saignée. C'est la plus terrible des batailles de classes livrées jusqu'alors à Paris, la date qui partage le siècle et qui annonce une ère nouvelle. Désormais, il y aura dans le peuple un parti que rien n'entamera, qui se souciera peu des mots, des formules, des devises inscrites sur les monuments, sur les papiers officiels, des changements de gouvernements. Au milieu de la nation idéaliste, éprise bénévolement de la chimère des proclamations de Républiques et des affirmations sans persistance de la fraternité humaine, le socialisme réaliste va s'affirmer, réclamer la part d'existence, le droit de jouir, la satisfaction que la nature doit à chaque individu. C'est du charnier de Juin qu'est sortie cette affirmation de l'instinct, cette volonté violente de justice réelle. La masse anonyme qui a lutté et succombé dans l'ombre est allée au combat sans chefs et sans programmes, et les meilleurs, parmi ceux qui la combattaient, les grands poètes, Lamartine, Hugo, ceux-là mêmes qui auraient dû monter haut et devancer l'avenir, ne comprirent rien à cette arrivée de foule. Tout le monde crut à une révolte de plèbe obscure, à une ruée de fauves incompréhensifs, personne ne vit que les misérables voulaient sortir de la nuit, et qu'ils réclamaient avec des cris



farouches, et des invocations à la mort, et des pleurs, leur désir de lumière et la possibilité du bonheur.

Il ne pouvait pas y avoir de dirigeants à une telle insurrection. Nul n'a commandé cette force d'élément, cette armée fataliste, qui avait fait le pacte avec la mort. Aucun chef d'émeute, aucun comité de révolution. Chaque quartier avait, tout naturellement, fourni son contingent. Les corps de métiers étaient devenus des régiments, combattaient sur place, à la porte de leurs chantiers et de leurs ateliers, à l'ombre de leurs maisons. L'organisation s'était faite à la hâte. Le plus résolu ou le plus affirmatif s'était trouvé, sans élection, sans promotion, le capitaine de ces soldats de la misère. C'est à peine si, en cherchant parmi ces écroulements, ces décombres de l'Histoire, on retrouve les noms vagues, déjà usés, de ceux qui rassemblèrent les hommes, firent l'appel et donnèrent les ordres derrière les barricades. Legenissel, orateur de clubs, apparaît faubourg Poissonnière, et Benjamin Laroque, homme de lettres, au clos Saint-Lazare. Le cordonnier Voisambert commande rue Planche-Mibray, et Barthélemy, mécanicien, rue Grange-aux-Belles. Au faubourg Saint-Antoine, Pellieu, Marche, Delacollonge, — à la place des Vosges, le mécanicien Racarri, — rue Thorigny, le comte de Fouchecourt, ancien garde du corps, — rue de Jouy, Touchard, ex-montagnard, — quartier Saint-Paul, Hibruit, chapelier... Et encore, à la barrière d'Italie, le logeur Lahr, ancien artilleur, Wapereau, maquignon, Choppart dit le Chourineur, Daix, pensionnaire de Bicêtre : les tueurs de Bréa.

Le personnage principal du drame, c'est la masse sans nom, à peu près aussi confuse et indistincte dans la vie que dans le champ de la fosse commune, cœur lamentable et héroïque qui va en troupeau par les routes, sans but et sans espoir. C'est cela qui a surgi en Juin dans la politique et qui ne disparaîtra plus de la scène du monde.

## XXII

Les chefs consacrés, ceux qui possédaient les formules de la révolution et les traditions de l'émeute, les classiques du forum et de la rue, n'eurent donc aucune part directe ou indirecte aux Journées de Juin. Enfermés à Vincennes, essayant d'user leur pensée et de hâter le temps, renseignés comme on peut l'être en prison sur ce qui se passe au dehors, prêtant l'oreille aux bruits qui montaient de Paris et qui venaient rouler et se perdre vers les plaines de la Brie, ils sentirent, comme jamais, l'impuissance d'agir, eurent la sensation qu'une période allait être close par ce massacre qui s'élaborait tout proche d'eux, et par la condamnation qui allait les rejeter encore une fois hors le monde social.

Leurs noms furent prononcés durant cette semaine tragique. On attendait Barbès, dont l'évasion était affirmée, et Blanqui fut amèrement désiré par ceux qui avaient foi en son génie organisateur. Lui aussi eut à regretter l'effroyable occasion qui s'offrait d'affirmer son énergie et sa croyance aux circonstances. Encore saignant du coup de Taschereau, comprenant que Quarante-huit allait être définitivement vaincu par la société régulière reconstituée, il eût été un sombre et inexorable général de cette armée désolée et farouche. Mais il était dit que cette ardeur, si vive et colère cette année-là, se consumerait en vain, comme toujours. La cellule du château de Vincennes n'eut que l'écho des canonnades, et le tonnerre de la catastrophe finale, l'écrasement du faubourg Saint-Antoine, s'en vint mourir aux feuilles du bois, comme le bruit lointain, lentement propagé, d'un orage d'été. Le prisonnier à l'âme bouleversée, forcé à l'immobilité et au silence, réussissant seulement à faire imprimer quelque simple feuille, telle que l'adresse *Aux Parisiens* datée de septembre, ne devait sortir de là, avec les autres, qu'en mars 1849, pour comparaître devant la Haute Cour de Bourges.

## XXIII

C'est aussi du donjon de Vincennes, le 12 août 1848, que Blanqui écrit au D<sup>r</sup> Lacambre une lettre où il définit la situation et analyse son propre caractère et son action restreinte avec une lucidité parfaite. Une telle page aide à comprendre celui qui l'a écrite :

« Je suis parfaitement de votre avis sur tous les points, et cependant je reste dans la plus complète immobilité. Savez-vous pourquoi? Parce que je n'entrevois aucun moyen d'action de quelque puissance. Il faut, pour obtenir un bon effet, agir sur la généralité de la population, avoir un rayonnement immense, et vous n'ignorez pas que cette influence nous est interdite, que notre sphère d'activité est des plus étroites, notre horizon presque aussi borné que les murailles de notre cachot. Supposez cette biographie faite et imprimée. Combien aura-t-elle de lecteurs? Quelques centaines tout au plus. Qui lui donnera de la publicité? Pas un seul journal. Pensez-vous qu'une telle œuvre modifie beaucoup l'état de l'opinion? La presse entière me hait, parce qu'elle me craint. Les quelques lignes tombées de ma plume ont inspiré à tous la jalousie, l'inquiétude, la peur... On s'exagère encore ce que je puis avoir d'intelligence, et l'idée outrée qu'on s'en forge tourne à mon détriment. Ce n'est pas la première fois qu'un homme est victime de sa renommée. Vous connaissez le proverbe sur les médiocrités. Il n'y a du succès que pour elles, chacun les aime parce que personne ne les redoute. C'est une vérité tout aussi certaine encore qu'on ne réussit en ce monde que par les vices, qu'on périt par les vertus. Toute vertu est haïe comme un reproche, comme un blâme indirect. Les vices d'autrui plaisent comme un repoussoir avantageux, comme une flatterie comparative. Il faut donc prendre le monde tel qu'il est. Vous parlez de ma patience, de ma résignation, de mon dévouement. D'autres ont parlé de mon désintéressement, de ma vie

austère et sobre. Croyez-vous que tout cela puisse se pardonner? Ce sont là des crimes irrémissibles, et qui allument des haines implacables. Quelques âmes d'élite, pures et généreuses, se prennent d'elles-mêmes à l'aimant qui les attire par similitude, et tout le reste devient ennemi mortel. C'est notre sort. Je regarde comme une conquête d'avoir fait alliance et amitié avec quelques cœurs dévoués capables de grande affection et de grands sacrifices, c'est une force que n'a pas tout le monde. La situation est mauvaise, terrible, mais pas perdue. Ceci ne peut pas durer indéfiniment : voilà la consolation et l'espoir. Je songe aux moyens d'agir sur les masses, et c'est là que je me brise, plus de presse, plus de crieurs, plus de publicité. »

#### XXIV

La Haute Cour de Bourges, devant laquelle furent traduits les accusés du Quinze-Mai, fut instituée en novembre 1848, six mois après l'acte incriminé. C'était, de ce fait, une juridiction irrégulière, violant le principe de la non-rétroactivité. Les réclamations des accusés, les consultations de légistes n'y changèrent rien. Il s'était, d'ailleurs, passé des événements qui rendaient toute protestation vaine. Le peuple écrasé en Juin, le prince Louis-Napoléon investi du titre de président de la République, le pressentiment d'un pouvoir nouveau, tout cela était fait, non seulement pour amoindrir l'idée de justice dans la conscience des juges, mais pour leur rendre même le texte précis de la loi moins intelligible. Plus que jamais, les vaincus allaient être traités en vaincus.

Ce que furent les débats, commencés le 7 mars 1849, il aurait été facile de le prévoir : une histoire du Quinze-Mai, de ses causes, de ses incidents, de ses conséquences, recommencée par chacun des vingt accusés, des témoins à charge et à décharge, des avocats, par le procureur, par le président, — une discussion politique entre les accusés et l'accusation, — une mêlée de mots où le tragique et le comique apparaissent simultanément.

Comme pièces à conviction : des drapeaux, des épées, des fusils, un uniforme et un casque de pompier.

Blanqui et Barbès sont amaigris, pâlis par neuf mois de captivité, mais leur énergie ressuscite au contact ennemi et leur fait tenir tête. Raspail, bon et avisé, fin politique, parlant avec mesure, préoccupé de conciliation, désireux, cela est visible, de servir au mieux ses co-accusés, est cérémonieusement vêtu d'un habit noir, le chef couvert d'une calotte de velours bleu brodée d'or. Il apparaît ainsi un peu comme un pharmacien majestueux, savant et éloquent : « Nous autres philologues », dit-il... Et, peu après : « Si vous trouvez que j'ai manqué à la République, qu'on apporte l'autel de la Patrie, et à cette flamme de vertu je brûlerai cette main dont les actes auraient démenti la pensée de toute ma vie, et je vous bénirai encore en exécutant votre arrêt. » Au cours de l'interrogatoire, il remet ainsi les choses en place : « Quant à la question de la Pologne, elle m'était en quelque sorte personnelle. » Mais où sa verve de Méridional de Vaucluse s'exerce surtout, c'est lorsqu'il peut malicieusement mêler la médecine et les médecins au débat. C'est une légion de médecins qui va l'arrêter chez l'un de ses fils : « Nous vîmes arriver, dit-il, la bonne garde nationale de la 10<sup>e</sup> légion, composée surtout de médecins. » Il dit encore : « Un homme était monté sur le siège du cabriolet où je me trouvais. C'était un médecin. » Un témoin dépose, qui est médecin : « Je remercie M. Leroy d'Étiolles d'avoir bien voulu quitter sa clientèle pour venir déposer ici. »

Barbès est probe, indigné, courageux, dédaigneux de l'accusation : il a toutes les vertus du démocrate, mais il est fâcheusement redondant et phraseur. Il a annoncé au début de l'audience qu'il refusait de répondre à aucune question, de prendre aucune part à la discussion, et il parle, il intervient sans cesse par de longs discours d'une rhétorique excessive. L'opinion générale qui ressort des audiences, c'est qu'il est entré dans la manifestation pour n'en pas laisser la direction au seul Blanqui. La veille, le 14 mai, chez Louis

Blanc, il avait insisté sur l'utilité qu'il y aurait à empêcher Blanqui de donner une portée trop grande à la démonstration du lendemain. Le 15, il sort ostensiblement de la salle de l'assemblée pendant le discours de Blanqui.

Blanqui, lui, a accepté le débat, et c'est lui, à chaque instant, qui se lève, et qui parle pour discuter, pour créer la polémique des prévenus contre le procureur.

Blanqui (Louis-Auguste), quarante-deux ans, homme de lettres, né à Nice (Sardaigne), demeurant à Paris, rue Boucher, 1, — ainsi est-il inscrit en tête des accusés dans l'acte d'accusation. Il a l'apparence d'un vieillard, la pâleur contractée aux cellules, les cheveux ras et la barbe courte, d'un roux argenté, mais il est attentif et sagace, discuteur et précis. Il commence par se plaindre de la non-communication des pièces, il parle sur le déclinatoire. Harcelant les témoins, les enfermant dans ses questions, les menant aux contradictions, il fait passer de durs instants à Dagneaux, restaurateur, à Carlier, préfet de police. Rétorquant le président, lui renvoyant brusquement les réponses à ses insinuations, il conduit sa violence par les chemins de l'ironie, lance avec certitude sur ses adversaires ses phrases acérées, dites d'une voix égale, pointées d'un geste sûr. Il prie M. le président Béranger, sur l'aveu nouveau d'un déposant, « de demander aux témoins de dire dès la première fois leur véritable vérité ». Il souligne la déposition du colonel de dragons Goyon : « Ceci, dit-il, est la théorie de l'assassinat des prisonniers. »

Une perspicacité nouvelle lui vient au cours des débats, lorsqu'il est prouvé qu'Huber est un agent de police et qu'il a joué son rôle de provocateur en dissolvant l'Assemblée, lorsque Borme se révèle policier, surveillant les accusés, et que ce personnage inquiétant se montre aussi, sous ses allures de détraqué, un agent de Louis-Napoléon, à la tête d'une légion, soldée par le prétendant, de 4 000 volontaires et 900 gardes municipaux. Blanqui met le doigt sur le point douloureux, il voit qui a profité du Quinze-Mai, déconseillé par lui. « Puisque le général (Borme) y était, les soldats pouvaient y être », dit-

il. Il ajoute que le parti démocratique n'avait aucun intérêt à renverser l'Assemblée, issue du suffrage universel. Éloquemment, il montre la « main cachée » qui est intervenue dans les événements, il trace le cheminement du bonapartisme. Mais c'est au Quinze-Mai qu'il aurait fallu, malgré tout et contre tout, ne pas obéir aux suggestions et ne pas faire le jeu des partenaires invisibles. Lamartine, poète divinateur, avait vu clair plus tôt, sa haine de Napoléon déterminant ses pressentiments.

A la fin des débats, Blanqui présente lui-même sa défense. Il invoque le droit et la loi, accepte le débat sur sa personne, sur l'homme présenté comme un conspirateur monomane, sur les accusations portées contre lui. Aprement, il prononce cette défense qui ressemble à un réquisitoire de procureur révolutionnaire : « Debout sur la brèche pour défendre la cause du peuple, les coups que j'ai reçus ne m'ont pas atteint en face ; assailli sur les flancs, par derrière, moi, je n'ai fait tête que du côté de l'ennemi, sans me retourner jamais contre des attaques aveugles, et le temps a trop prouvé que les traits lancés contre moi, de n'importe quelle main, sont tous allés, au travers de mon corps, frapper la Révolution. C'est là ma justification et mon honneur. C'est enfin cette conscience du devoir rempli avec calme et ténacité qui m'a soutenu la tête haute à travers les plus cruelles épreuves. Le jour des détrompements et des réparations arrivera : que ce jour ne doive briller que sur un cachot, peu m'importe, il me trouvera dans mon domicile habituel, que j'ai peu quitté depuis douze ans. La Révolution victorieuse m'en avait arraché un moment : la Révolution trahie et vaincue m'y laisse retomber. »

C'est après cette constatation de sa défaite, cette acceptation de son sort, qu'il jette l'anathème à la société victorieuse, qu'il dénonce la corruption de tous les régimes, qu'il affiche les hommes d'État comme une tourbe cupide : « Tromperies, malversations, immoralités, partout et toujours, — déclame-t-il en son langage net. Aussi les crédulités et les patiences sont à bout ; il ne reste plus que des appétits surexci-

tés, des misères dévorantes, des consciences mortes ! C'est une dissolution générale ; bientôt le chaos !... Sans une réforme radicale, la société va sombrer. On peut lui crier comme Jonas : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Que Ninive fasse donc pénitence, c'est la seule chance de salut. Si le pouvoir, par une brusque conversion, balayait à coups de fouet les rapacités qui encombrant toutes les hiérarchies, s'il faisait succéder au cynisme de la cupidité l'ardeur du désintéressement ; si la corruption faisait place partout, chez les fonctionnaires, au dévouement et à la probité ; si les emplois publics, au lieu d'offrir le spectacle d'une curée dégoûtante, n'étaient plus qu'un devoir, un sacrifice, quelle soudaine et profonde révolution éclaterait dans les esprits ! L'exemple d'en haut est toujours irrésistible ; l'austérité serait aussi contagieuse que la corruption ; elle s'imposerait à toutes les classes, par l'ascendant du pouvoir. »

Puis il discute, et son humour reparaît. Il jauge la manifestation du Quinze-Mai, explique que la foule en révolution n'est pas un régiment auquel on commande, mais un élément auquel on obéit : « Pourtant, — remarque-t-il, — je dois dire ceci : M. le procureur général m'a représenté comme entrant malgré moi dans la salle des Pas-Perdus, malgré moi dans la salle, malgré moi à la tribune, et enfin prononçant malgré moi un discours. C'est un peu bouffon, un peu grotesque, je le veux bien. Il est bien vrai que j'étais venu malgré moi, en haussant les épaules, et que pourtant j'ai prononcé un discours avec sang-froid. C'est qu'un homme politique se retrouve toujours. Une fois sur mes pieds dans la tribune, je me suis retrouvé, et je n'ai pas pensé qu'il fallait dire des sottises parce que des sottises étaient faites. »

Il accentue sa gouaillerie, affirme que, s'il s'était agi de renverser l'Assemblée, on s'y serait pris autrement, que ses compagnons et lui avaient quelque habitude des insurrections et des conspirations, et qu'on ne reste pas trois heures à bavarder dans une Assemblée qu'on veut renverser : « Voici, annonce-t-il, comme on s'y prend. » Et il fait tout un cours



sur la manière de passer les grilles, d'entrer dans la salle, d'expulser les représentants, il se donne un plaisir de dilettantisme à expliquer rétrospectivement ce qui aurait pu se passer.

## XXV

Le 2 avril, jour de la dernière audience, la scène change, et la comédie nuancée de la veille quitte la place, laisse entrer la tragédie, l'altercation haineuse, les violentes paroles. Le président demande à Blanqui s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense après la réplique de M. le procureur général Baroche qui a clos la séance de la veille par l'examen de toute la carrière politique de Blanqui.

Blanqui se lève : « S'il avait pu rester un doute sur la haine inexorable qui s'attache à ma personne, je n'aurais pas besoin d'aller en chercher la preuve hors de cette enceinte. On a arboré contre moi le pavillon noir. Guerre sans merci ! Guerre à mort ! »

Le président veut l'arrêter.

« Ne m'interrompez pas ! » crie Blanqui. Et il parle à son tour du 12 mai 1839, fait une allusion à Barbès qui tressaille et interrompt Blanqui : « Ne parlez pas de moi ! » Blanqui continue, s'encolère, dénonce le document Taschereau comme fabriqué en conseil du gouvernement provisoire. Il termine. Le président se hâte de donner la parole à Barbès, et le co-accusé de Blanqui se dresse en accusateur, affirme sa croyance à la culpabilité de Blanqui, qu'il affecte de ne pas nommer, de désigner ainsi : « On a dit... On a fait... Un des accusés... L'individu... » Flotte crie à Barbès qu'il se déshonore, des phrases véhémentes sont échangées.

Barbès à Flotte : « Je te dirai, à toi, que tu n'es que le séide d'un individu, et tu te crois républicain. »

Flotte à Barbès : « Je t'arrangerai, va, en voilà assez. »

Blanqui intervient, discute avec le véhément Barbès. Chez

Blanqui, on sent, entre les mots, la respiration mesurée, la force concentrée, tout l'organisme en suspens, l'homme qui veut être, et qui sera maître de lui.

Rien de plus émouvant que cette confrontation entre ces deux hommes si différents, assis sur le même banc, se tournant l'un vers l'autre, les haleines mêlées, et se tuant des yeux. Ah ! certes, non, on ne songe pas à disputer à Barbès son héroïque manière de combattant et de martyr, son attitude de hauteur, la superbe de son langage. Mais on lui voudrait moins de dogmatisme, plus d'humanité, on voudrait que ce vaillant fût juste, on a un retrait devant cette excommunication, ce rigorisme d'infailible. Celui qui ne s'est pas inscrit dans un parti et qui scrute ces cendres de l'Histoire, qui voit comment ces hommes ont, tous, lutté, peiné, souffert, pour satisfaire l'idéal qu'ils portaient en leur esprit, celui-là ne peut pas approuver cette raideur d'attitude, cette facilité à condamner sur la foi d'une obscure et louche accusation.

Hé quoi : c'est le motif de l'ostracisme de celui-là qui a déjà passé douze années en prison, et qui va y retourner, pour combien d'années encore ! Horreur de l'étroite politique ! Barbarie des plus purs entre les sectaires ! Ineptie qui fait se dévorer, s'anéantir les partis, abandonnant l'idée pour s'acharner à détruire les pauvres hommes ! Soit, vous avez, Barbès, tout sacrifié, vous avez, par avance, tout donné, situation possible, fortune certaine, repos assuré, joies d'esprit, joies de famille, action de l'âge fort, tranquillité, liberté, santé, vie...

Blanqui aussi.

## XXVI

Les voici, d'ailleurs, plus équitablement, tous réunis dans le prononcé du même arrêt. Malgré la déposition de Lamartine, impartial, politique, se refusant à voir un complot dans l'affaire du Quinze-Mai, n'apercevant dans un tel mouvement

que la manifestation instinctive des partis avancés aboutissant à un attentat d'occasion, malgré la déposition de Ledru-Rollin formulée dans le même sens, malgré le classement logique des faits, la preuve, apportée par la succession des événements, que c'est en entendant battre le rappel que les envahisseurs de l'Assemblée songèrent à une révolution possible, à la constitution d'un nouveau gouvernement, — la culpabilité est affirmée pour Barbès et Albert, condamnés à la déportation, du fait de leur qualité de représentants ; pour Blanqui, dix ans de détention ; pour Sorbier, sept ans ; pour Raspail, six ans ; pour Flotte et Quentin, cinq ans.

Les uns sont envoyés à Belle-Ile-en-Mer. Les autres, et parmi eux Blanqui, sont envoyés à Doullens.

## XXVII

A Doullens, dans la Somme, la citadelle bâtie aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, changée en maison de correction, est habitée par les condamnés du procès de Bourges. C'est au bout de la grande rue, blanche et froide, d'aspect du Nord, continuée par un chemin montant entre les haies d'aubépines. Les fortifications apparaissent, puis les bâtiments, après un pont-levis franchi. La brique domine, ajoute au paysage de peupliers et de buttes gazonnées sa coloration rose fané et violacé pâle.

Il y a des annexes au corps de logis principal, seigneurial et militaire, on a aligné des rez-de-chaussée, construit tout un hameau en ruelles, en impasses, où les prisonniers travaillent, circulent. C'est à travers ces cours, sur ces talus, au long de ces murailles, que Blanqui passe dix-neuf mois. Le seul aperçu de la vie du dehors qu'il puisse avoir, c'est du point le plus élevé de la citadelle, sur le sommet où les sentinelles passent et repassent auprès des embrasures. De là, on voit se dessiner la route par laquelle on est venu, par laquelle on s'en ira peut-être un jour, on aperçoit, dans le fond, la ville, l'agglomération des toits de tuiles bleuâtres, les maisons

mêlées de verdure qui racontent les saisons, un lacis de petits cours d'eau gelés en hiver, des propriétés bourgeoises, des pelouses arrondies, des corbeilles en fleur, des lignes de peupliers, des allées de marronniers, et, par-dessus les toits, deux clochers, l'un en courte flèche, l'autre en forme de kiosque, un fronton d'église en briques et un cadran. Le jour où j'ai visité Doullens, j'ai eu fortement la sensation de l'isolement de l'individu en face des fumées paisibles, des fenêtres indifférentes, de la petite ville prudemment observatrice d'un plan de vie régulier. Blanqui vit ces vols noirs et blancs des pies au-dessus des prairies, il écouta tomber dans le fossé, parmi les chardons, les pierres qui se détachent de la muraille, il comprit la signification de ce cadran d'horloge qui installe la marche inexorable de l'heure au milieu de ce calme paysage où la vie semble suspendue.

C'est là, pourtant, au milieu des discussions, des hostilités portées jusqu'aux injures, jusqu'aux menaces, qu'il continue, dans ses petits cahiers de prison, l'élaboration de sa pensée. De Doullens sont datés des souvenirs et des jugements sur Louis Blanc, Caussidière, Ledru-Rollin, une étude sur le Catholicisme et le Protestantisme, enfin un véritable réquisitoire abondant, serré, contre Robespierre.

Sur le registre que j'ai vu au greffe, l'entrée de Blanqui à Doullens est inscrite au 6 avril 1849, avec l'énoncé de la peine et la cause : « Dix ans de réclusion, arrêt de Bourges : attentat ayant pour but de détruire ou changer le gouvernement. Libérable le 2 avril 1859. » Le signalement de Blanqui, en cette année 1849, est ainsi libellé : « Age, 43 ans ; taille, 1<sup>m</sup>,43 ; cheveux noir gris ; sourcils bruns ; front découvert ; yeux gris proéminents ; nez aquilin et rond ; bouche petite ; menton pointu ; visage ovale ; teint blême. » Enfin, la date du départ et le lieu de transfèrement : « Remis au fondé de pouvoir de la voiture cellulaire pour être transféré à Belle-Ile-en-Mer, en vertu d'une décision ministérielle du 18 octobre, le 20 octobre 1850. »



## V. — BELLE-ILE-EN-MER.

### I

Blanqui extrait de la citadelle de Doullens, le nouveau voyage cellulaire commence donc, du nord à l'ouest, avec Belle-Ile-en-Mer comme destination. La voiture s'arrête à Auray : après la Picardie et la Normandie, la Bretagne, les champs de bruyères, les bois de chênes. La dernière station sur le continent a lieu dans la vieille petite ville, toute cahoteuse et branlante sur sa rivière, ses maisons de bois accotées les unes contre les autres, descendant de guingois les pentes, ses petites places à pignons pointus plantées en décors de chouannerie. La rivière est une belle coupure d'eau claire et de ciel reflété, dans la ville vieillotte. C'est du petit port tranquille, devant quelques curieux sur le quai et sur le pas des portes, que le prisonnier part pour sa prison nouvelle, sur un bateau à voiles, sous la surveillance du lieutenant de gendarmerie mobile Lebrun.

Le chef socialiste et l'officier attentif et armé, tous deux silencieux, descendent la rivière, traversent la mer du Morbihan, surgissent dans l'Océan. La barque n'entre pas dans la rade du Palais. Le regard d'inspection de Blanqui entrevoit à peine la silhouette de la ville, l'aspect du port, des bassins, un fond de branchages derrière les longs mâts. Le batelier a l'ordre d'aborder à Port-Fouquet, au nord-ouest de l'île, de l'autre côté du cap sur lequel est bâtie la citadelle.

A mesure que l'on approche, que l'on côtoie le rivage, c'est à chaque instant la vision d'un fort, avec une silhouette de factionnaire, d'une redoute envahie par le gazon, d'un tas de boulets verdis de mousse, d'un canon allongé dans l'herbe, tendant sa gueule fine vers la mer, par un créneau du talus. Les architectes militaires qui travaillent depuis deux siècles à transformer les savantes paperasses de Vauban en avancées et en angles rentrants, en murailles et en casemates, ont écrit ainsi, à travers les champs des falaises et les flancs des rochers, toute l'histoire d'un passé fait de batailles maritimes, de vaisseaux ennemis aperçus au loin, de descentes réussies et manquées, de bruits d'artilleries sur l'eau.

## II

Le débarquement a lieu à l'une des pointes de rochers qui ferment l'anse étroite de Port-Fouquet. On gravit un sentier dans la falaise. On marche sur un chemin pendant quelques centaines de mètres. On entre dans la maison ombragée d'ormes qui fut la maison du surintendant Fouquet, et qui est devenue une dépendance de la prison. Entourée de fossés et d'arbres, défendue par des remparts, cette maison a grand air, au fond de sa cour carrée où sont plantés deux ormeaux. Elle est solide et élégante sous la vétusté de ses pierres, vertes et rousses de mousse et de rouille. Son visage de style xvii<sup>e</sup> siècle, à grosses moulures et à mansardes, n'est défiguré que par les verrues de quelques cahutes et la guérite d'une sentinelle.

L'entrée du prisonnier est consignée au greffe le 2 novembre 1850. Il passe trois mois dans une chambre du premier étage de ce Château-Fouquet, il aperçoit une toiture, des têtes d'arbres, un bout de route, des carrés de champs, un talus, un peu de mer, un morceau de ciel. Mais il n'aperçoit tout cela que vaguement, du milieu de sa chambre. Pas plus qu'au Mont-Saint-Michel, il n'a le droit de paraître à la

fenêtre, de donner à son visage et à ses mains la sensation de l'air frais et libre du dehors. Un jour, un coup de feu a été tiré sur un détenu qui n'obéissait pas assez vite aux injonctions de la sentinelle.

Ce séjour dans la demeure seigneuriale prit fin en février 1851. Alors, Blanqui est conduit au Pénitencier par la route qui passe devant le hameau de Roserière. Il retrouvera là le gros des détenus, les six cents condamnés surveillés par une armée de gardiens et de soldats.

### III

Après une succession de cours, de jardins entourés de basses maisons, c'est l'entrée du préau, immense champ herbu où erre une population de détenus, où fermente la défaite de 48. L'arrivée du nouveau venu est un événement dans la vie latente et fiévreuse, agitée sur place, de ces vaincus qui ont gardé leurs illusions, leurs entêtements, leurs ignorances et leurs croyances, qui sont encore organisés, entre ces murs, de la même façon que dans la ville remuante de la Révolution, avec leurs groupes, leurs sous-groupes, leurs mots d'ordre, leurs inimitiés, leurs chefs et leurs suspects. Blanqui était parmi ces hommes l'objet de discussions passionnées. Il avait gardé ses partisans tenaces, assaillis de récriminations, d'argumentations où les mains gesticulent, où les yeux s'enflamment. Sans cesse, le document Taschereau revenait dans les disputes aux heures réglées des promenades. En somme, Armand Barbès, très entouré, très suivi, régnait sur un groupe qui attendait Blanqui, lui avait préparé une réception, devait l'accueillir aux cris de : « Vive Barbès ! A bas Blanqui ! » Quelle sensation ce fut donc, à cette apparition de Blanqui, vite reconnu, si petit, si fluet ! Et quel magnétisme alla aux amis, aux ennemis, projeté par cette maigre personne, par ces yeux clairs où brillait l'étincelle de l'énergique volonté ! « Blanqui !... Blanqui !... c'est Blanqui !... » Le



nom courut par les rangs, alluma la poudre violente des passions enfermées entre ces murs, suscita des exclamations, puis fit soudain le silence dans le groupe haut en paroles de Barbès. Les invectives possibles ne furent pas proférées, l'hostilité se tut, à l'aspect de ce pâle visage, de ces cheveux blanchis au dur Mont-Saint-Michel. Blanqui passa comme une ombre, donnant la main aux mains nombreuses qui se tendirent vers lui, tranquille devant les colères aperçues, devant les bras farouchement croisés. Il s'en alla prendre sa place en prison de son pas paisible.

## IV

La partie du pénitencier où il est conduit fait face à l'est. C'est un rez-de-chaussée développé en façade sur un étroit terrain, un couloir de terre et d'herbe d'une douzaine de mètres de longueur, qui aboutit au préau d'un côté, de l'autre côté à un mur de cul-de-sac. La mer est à cinquante mètres. On l'entend, mais on ne la voit pas. Il y a sur toute l'étendue du terrain, devant le rez-de-chaussée, une muraille de cinq mètres de hauteur. Les cellules ont leurs portes et leurs fenêtres en face de cette muraille. Derrière les cellules, il y a un couloir qui fait communiquer les diverses parties de la prison, et par lequel les gardiens font leurs rondes. On ouvre une porte verte, on entre dans une petite chambre où il y a un lit de fer, une chaise, une table, une autre porte qui communique avec une autre chambre. C'est là. La République, tout de même, n'a pas aggravé la peine de ces républicains par le régime cellulaire. Blanqui a un compagnon, Cazavan, étudiant en médecine, brun et maigre méridional, portant binocle, actif et résolu, qui s'était évadé du Château-Fouquet presque aussitôt après son arrivée, qui avait été repris, et était, depuis, très surveillé.

## V

Blanqui occupait la cellule 14, Cazavan la cellule 15, réunies en une sorte de logement par la porte de communication. Le voisinage avec tous était d'ailleurs possible. A certaines heures, toutes les portes ouvertes laissaient les détenus aller et venir, passer les uns chez les autres, libres de se réunir, de causer, de manger, de lire, de fumer ensemble. Au 29, chez Barbès, la réunion fut régulière, aux heures permises. Le tabac était abondant, la conversation animée, la camaraderie sonore. C'était le grand centre d'activité politique, l'assemblée qui prétendait conserver intact l'évangile républicain.

Blanqui fut réellement un excommunié de cette chapelle. Le doute né du document Taschereau, et qui ne resta jamais qu'un doute pour les plus ardents adversaires, suffit pour faire mettre à l'index celui dont on redoutait la raison sarcastique et la direction mystérieuse, un peu hautaine. Le prétexte saisi avec empressement, le parti fut bien vite privé d'une force indéniable, qui eût été un nécessaire contrepoids aux pures phraséologies, aux fougues vibrantes, aux départs irréfléchis. Mais Blanqui devait être forcément un isolé ou un presque isolé dans le parti révolutionnaire. Il avait dû accepter la tradition par son éducation classique et par la force des choses, et il resta, pendant la plus grande partie de son existence, un conspirateur à la mode de la Restauration, se servant des formules qui étaient alors les signes de ralliement. Mais son esprit était en avant de la tactique de son parti. Il devina le premier, parmi ses coreligionnaires, que la politique devait être une science comme toutes les autres manifestations de l'activité humaine, et que cette science sociale était à constituer. Tout agissant qu'il était, il fut un critique parmi des hommes d'action qui se souciaient peu, comme lui, de systématiser la force, et à qui il suffisait de

marcher devant eux, certains jours où leur beau républicanisme faisait battre leur cœur courageux plus vite et montait à leur naïf cerveau en ivresse guerrière.

On fut un peu long, dans un tel milieu, à comprendre qu'il y avait plus qu'un remueur de pavés, plus qu'un chef de barricade en Blanqui, qu'il y avait en lui un observateur perspicace de la lutte des intérêts, un connaisseur d'hommes assez méprisant et, par conséquent, méfiant et froid, un politique savant connaissant la France comme devrait la connaître un ministre de l'Intérieur, et l'Europe comme devrait la connaître un ministre des Affaires étrangères. Cet homme d'État possible qu'il y eut en Blanqui, cet organisateur espéré de la Révolution sociale, ceux qui crurent le découvrir n'en démordirent plus et restèrent attachés à lui, malgré tout et contre tous. Ceux mêmes qui cessèrent d'être les affiliés de ses desseins gardèrent une haute estime pour cette intellectualité, une croyance en cette force. Mais, en 1851, à Belle-Ile, ils n'étaient pas en très grand nombre. Ce fut plus tard, sous l'Empire, que le parti blanquiste devait se recruter parmi la jeunesse médicale du quartier Latin. Alors, aux jours de cette captivité tranquille, perdu dans ce phalanstère, Blanqui vécut à son choix en isolement ou en bon voisinage, l'humeur sereine, souvent gaie, s'amusant volontiers des plaisanteries, soignant sous sa fenêtre un carré de légumes et de fraisiers, circulant en sabots et en bretelles, un grand chapeau de paille sur la tête, un peu voûté, attentif à la terre comme un jardinier, et aussi travaillant à force, et causant à mi-voix avec Cazavan.

Si Blanqui avait fait avorter, par sa seule apparition, la manifestation projetée, il savait bien quelles hostilités il avait devant lui, et dès le début, voulant connaître le terrain sur lequel il allait vivre, il se décide à marcher vers ses ennemis, il veut, une bonne fois, tirer le débat au clair, et prie un de ses co-détenus de transmettre à Barbès la proposition suivante : Que Barbès se présente seul à seul, devant l'assemblée des républicains. Point d'auxiliaires, d'avocats plaidants.

Un duel entre Barbès et Blanqui, devant deux cent cinquante témoins. « J'ai hâte, conclut-il, d'arracher son masque à ce prétendu Bayard, de montrer le Tartufe, l'aristocrate vaniteux et envieux, fourvoyé par hasard dans le camp démocratique. » Barbès accepte d'abord, puis l'on en vient à vouloir régler les conditions de la rencontre. Blanqui, homme de précaution, dit savoir que Barbès a embauché des partisans, a fait distribuer des bons de deux francs. Il a, dit-il, entre les mains, l'un de ces bons. M. J.-F. Jeanjean, historien de Barbès, a donné, d'après des témoignages et des documents, cette explication que Barbès avait été chargé de distribuer 500 francs, produit d'une souscription ouverte pour venir en aide aux démocrates socialistes résidant à l'étranger, et auxquels on adjoignit les prisonniers. Blanqui, soupçonneux, a fort bien pu croire que l'animosité contre lui était sans scrupules, et il demande que les conditions soient écrites et l'acceptation signée. Voici le procès-verbal qu'il fait tenir à Barbès :

« La discussion contradictoire aura lieu entre Barbès et Blanqui seulement, à l'exclusion de toute autre personne. Toute interruption, quelle qu'elle soit, sera réprimée à l'instant même par le bureau, et considérée comme une insulte à l'assemblée. Blanqui et Barbès réprouvent d'avance avec énergie ces interruptions, quels qu'en soient les auteurs. — Chacun d'eux conservera la parole aussi longtemps qu'il lui plaira, et ne pourra la reprendre ensuite que lorsque son adversaire aura fini sa réplique. — Ils pourront ainsi parler alternativement plusieurs fois. Ils prennent l'engagement réciproque de ne pas s'interrompre l'un l'autre. — Le bureau sera composé de trois membres. Le président sera d'abord nommé par l'assemblée, les deux autres choisis ensuite, l'un par Barbès, l'autre par Blanqui. — Le bureau est uniquement destiné à maintenir le calme et le silence dans l'assemblée. Il ne pourra, dans aucun cas, intervenir dans la discussion ni interrompre l'un quelconque des orateurs. — Néanmoins, lorsque chacun des deux contradicteurs aura pris trois fois

la parole, le bureau pourra consulter l'assemblée sur la clôture. *Citadelle de Belle-Ile-en-Mer, 14 décembre 1850.* »

C'était acceptable. Barbès refusa d'acquiescer à ces conditions en signant. « Il voulait, dit Blanqui, un tohu-bohu, une mêlée générale. Il aurait détaché contre moi trois ou quatre avocats spadassins de sa coterie. C'est contre eux qu'il aurait fallu me défendre. Lui serait resté spectateur paisible et majestueux. Moi, je voulais un duel de Barbès à Blanqui, pas autre chose. »

La proposition de Blanqui avorta donc. Une réunion eut lieu, convoquée par Barbès, où il ne fut question que de la procédure. Un ami de Blanqui dit les offres faites, acceptées par Barbès. « Non », dit celui-ci. Fontaine et Peyre affirment, jurent sur l'honneur. « J'ai accepté verbalement, mais je n'ai pas signé », rectifie Barbès. Il est furieux d'être discuté, il finit par s'écrier : « Qu'on aille chercher M. Blanqui ! » Les murmures s'élèvent devant l'appellation inusitée. Huit détenus rédigent une déclaration par laquelle ils refusent de s'ériger en juges de Blanqui. D'autres voix s'élèvent : « Nous aussi ! nous aussi ! Point de jugement ! C'est odieux ! C'est abominable ! » C'est un tumulte, une tempête traversée de huées, d'apostrophes, et la séparation dans un violent désordre.

Le lendemain, au cours d'économie sociale que professait Blanqui devant les détenus, deux fois par semaine, depuis son arrivée en novembre, il y a affluence, plus de cent cinquante détenus, un grand nombre d'ouvriers qui protestent contre la guerre faite à Blanqui et vont répétant : « Ce sont les Bourgeois qui veulent démolir nos hommes ! Nos hommes les gênent, ils veulent s'en défaire. » Car désormais, il y a deux partis dans la déportation : le parti bourgeois, et l'autre, le parti du prolétariat révolutionnaire groupé autour de Blanqui. En somme, c'est celui-ci qui a la majorité, et il affirme, à plusieurs reprises, dans ses lettres, que, sans cette protection du nombre, il aurait été assommé.

Il gagne donc la sécurité, la tranquillité, à cette tentative de débat. Ensuite, il ne se préoccupe de l'attitude de ses

adversaires que dans les pages de l'*Avis au peuple* envoyées à Barthélemy, à Londres, en réponse à une demande de toast pour le banquet des Égaux, anniversaire du 24 février, tenu sous la présidence de Louis Blanc. L'occasion avait été saisie par Blanqui pour exprimer ce qu'il pensait de la politique des hommes de 1848, et pour dire leur fait à Louis Blanc et Barbès en particulier. Il savait que son *Avis au peuple* ne serait pas lu au banquet, mais il renseignait ainsi la proscription sur ses sentiments. Il eut, d'ailleurs, une autre publicité : son beau-frère, auquel il avait communiqué cet *Avis au peuple* à l'état de brouillon, le publia, et cela fit scandale chez ceux qui ne se faisaient pas faute d'attaquer Blanqui et se récriaient lorsqu'il attaquait à son tour. Blanqui expliqua cet *Avis au peuple* par le spectacle de la curée en avance à laquelle il assistait. Il veut, dit-il, « barrer la cuisine aux fricoteurs, » et prétend « qu'on doit épouser sans dot ».

En dehors de cet incident, il ne révèle ses sensations que dans les lettres confidentielles qu'il peut faire parvenir à ses amis. Des pages qu'il écrit, en mars 1851, racontent avec humour et vivacité l'agitation politique et les commérages de la prison. Barbès, Albert et compagnie, explique-t-il, sont organisés ici en gouvernement occulte, comme s'ils étaient au pouvoir, ou comme s'ils devaient y être le lendemain, ils distribuent les places, les emplois, les grades, en même temps que l'argent, le vin et le tabac. Barbès tient la feuille des bénéfices, chaque prisonnier est entouré, en proie aux racleurs : « Tu es fou, dit-on à celui que l'on veut convaincre, tu vas avec Blanqui. Il ne sera rien, absolument rien, il n'a pas la moindre chance, et toi non plus tu n'auras rien à la prochaine révolution. C'est Barbès qui sera le maître, et il te laissera de côté. » Et c'est un perpétuel haro sur Blanqui, désigné communément sous les désignations de traître et de dictateur en herbe, d'agent de police et de Cromwell, de mouchard et d'aspirant Napoléon. Il termine en s'égayant de ce champ de foire, et en traitant sévèrement Barbès qui, dit-il, « fait ici le même métier de division qu'au Mont-Saint-

Michel, qui le poursuit de haine et de calomnie depuis dix ans, l'assaille par derrière comme à Bourges, sous la protection du président de la Haute Cour et du procureur général ».

C'est lui, dit-il, lui qui a commencé « la guerre au poignard et au poison ». Il le qualifie de « Tartufe de chevalerie, le dévouement sur les lèvres, la haine et l'égoïsme dans le cœur ». On n'est pas trop étonné que Blanqui, si odieusement accusé et flétri, ait pris au moins cette revanche obscure par ses cahiers de notes.

Il se désigne lui-même comme le « paria » de l'époque, fait allusion à sa réputation de croquemitaine pour déclarer qu'il se soucie de l'opinion de ce monde comme de celle d'un troupeau de buffles.

Toutes ses pensées ne vont pas à ces vaines disputes. Dans une lettre, de la même date, il écrit à l'un de ses amis, frappé d'un deuil cruel :

« ... Pour ma part, je n'aime pas à être consolé. Le temps, les luttes de la vie, les événements, ce tourbillon qui nous entraîne tous sans s'arrêter jamais, voilà ce qui amortit peu à peu les grandes douleurs de l'âme. Comme tous, tu t'étonneras aussi de moins pleurer, quand des jours nombreux auront passé sur ton chagrin, et c'est ainsi qu'hommes et choses, tout va successivement et sans retour s'abîmer dans le gouffre de l'éternel oubli. Adieu. »

Dans la même lettre, il a été amené à parler de son père « qui était un excellent homme, doux, facile, indulgent et d'une admirable philosophie. Il m'a laissé un peu de sa patience et de sa résignation. Sans ce précieux héritage, je serais déjà mort de désespoir. »

## VI

L'existence de la prison, par les beaux jours du climat modéré de Belle-Ile, fut surtout rendue facile aux prisonniers par le grand préau herbu, déployé sous le plein ciel. Sur ce

terrain de cent vingt-cinq mètres de largeur sur deux cent cinquante mètres de longueur, les promenades et les groupements étaient faciles, et aussi l'isolement. On pouvait s'éviter, ne pas entendre les conversations adverses, se réfugier dans le chuchotement de la confidence, installer le conciliabule. Le parti formé autour de Barbès était de beaucoup le plus bruyant. Les conversations commencées dans la cellule du chef continuaient pendant les heures de sortie. Un certain nombre d'indifférents vaguait, regrettant la rue populeuse, la journée de l'atelier, la rentrée au faubourg aux heures du soir. Ceux qui s'étaient nettement prononcés pour Blanqui étaient des amis retrouvés, ou des adeptes sûrs tels qu'il sut toujours en conquérir et qui se donnaient pour ne plus se reprendre. Souvent aussi, il marqua son intention bien arrêtée de solitude. Il resta de longues heures à sa fenêtre, pendant les soirées claires, observant l'état du ciel ou laissant aller sa pensée vers les années révolues. Dans le préau, il marchait vite, s'arrêtait, reprenait sa marche à l'écart, vers les jardins en contre-bas. L'été, il parcourait l'étendue permise, monté sur un âne, coiffé d'un chapeau de paille, en bras de chemise, et personne ne s'avisait alors de vouloir dialoguer avec ce songeur qui s'en allait au pas ou au trot de sa monture.

## VII

Il y eut des journées d'effervescence. Le préau fut parfois, aux heures où se desserrait la discipline, transformé en un forum où se posaient bruyamment les questions politiques et sociales. Les théories qui étaient apportées quelques mois auparavant aux tribunes des clubs, les événements qui depuis arrivaient en échos, suscitaient des discussions contradictoires où tous ces hommes, habitués aux débats de ce genre, faisaient évaporer en paroles leur colère ou leur ennui. Leur pensée allait à la France transformée en Empire, au coup d'État de décembre qui avait été la fermeture définitive



de la période qu'ils venaient de traverser. Ils avaient écouté mourir les derniers échos des insurrections européennes, et il semblait, à ceux qui réfléchissaient, dans leur île, inquiets du mystère de l'espace, qu'il ne leur venait plus, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Europe entière, qu'une sensation de grand silence et de vide. Tout paraissait bien fini, et ils étaient les derniers ardents, jetés à l'inaction, condamnés à l'impuissance, consumant au milieu de l'océan leurs dernières énergies.

Malgré tout, chez ces faubouriens, ces hommes d'en avant, toujours prêts à repartir pour le rêve, une exaltation naissait des souvenirs évoqués, des projets déclamés, des rêves de bonheur et des conceptions de cités humanitaires qui s'élevaient en tremblantes constructions sur les plans rigides des systèmes. Le désir du rythme et de l'unisson surexcitait les cervelles et montait les voix, qui passaient de la parole véhémence aux larges phrases des chants patriotiques, aux clameurs des refrains révolutionnaires. Quand tous avaient figuré dans les palabres, dit leur mot, jeté leur cri dans les discussions, quand ces prisonniers s'étaient donné l'illusion de la liberté en montant à des tribunes imaginaires, ils s'enivraient davantage encore dans ces chœurs à pleine voix qui leur donnaient des sensations de départs au pas de course, d'écroulements de tyrannies, de fraternités durables, d'harmonies universelles. Combien de *Marseillaises*, de *Chants du départ*, de *Chants des ouvriers*, s'envolèrent de l'enclos et s'en allèrent se perdre dans le bruit du vent et de la mer !

La population du Palais, nullement effarée par la réputation d'incendiaires et de buveurs de sang des internés du pénitencier, s'en venait, à ses jours et à ses heures de promenade, s'arrêtait dans les chemins environnants et sur les glacis de la citadelle, écoutait ces invocations, ces ardentes paroles, ces appels aux armes, toute cette poésie de religion républicaine, pareille à des litanies et à des cantiques. Pour la plupart de ces promeneurs de petite ville, de ces allants et venants de remparts, ce fut une distraction régulière,

l'aubaine d'un spectacle et d'une audition, quelque chose comme un concert sur la place, un orphéon et des chœurs venus de loin, disciplinés, réglés, vraiment faits pour intéresser les amateurs et susciter, le soir, quelques conversations de dilettantes au repos après dîner.

### VIII

Des plaisirs de phalanstère d'un goût plus profane furent recherchés. Dans une salle qui était le préau des jours de mauvais temps, des représentations théâtrales furent organisées. Les Parisiens étaient les actifs régisseurs de ces soirées. Leurs souvenirs du boulevard du Crime, leurs sympathies anciennes pour les illustres comédiens ordinaires du peuple, se réveillaient aux heures où ils savaient que la foule afflue aux portes des théâtres, entre les balustrades, que les marchandes d'oranges éclairent leurs éventaires, que le lustre flamboie comme le soleil du mélodrame. Ils eurent vite fait de disposer une scène, une salle, des tréteaux, des planches, des banquettes, d'installer un trémolo à l'orchestre. Ils montèrent ce qui avait du succès dans leur bon temps de Paris, ils apprirent les rôles lorsqu'ils purent se procurer les brochures, ils les jouèrent tant bien que mal, dans leurs grandes lignes, en suppléant aux lacunes, lorsqu'ils étaient forcés de s'en remettre au compte rendu de leur mémoire. Ils s'agitaient dans la pénombre aux silhouettes incertaines, sous la faible clarté des bougies et des lampes, avec des entr'actes annoncés par le cri : « Ouvrez les sabords ! » Et ils remplissaient tous les rôles avec la même conviction, devant leur public de camarades bénévoles, amusé et bon enfant comme un public de mômes au guignol des Tuileries. On garda longtemps le souvenir d'une certaine représentation d'*Antony*, où Adèle d'Hervey apparut, sans entrevue préalable avec le barbier, plus moustachue et barbue que son fatal amant romantique.

## IX

Les défiances et les haines s'oubliaient pendant ces distractions cherchées ensemble. Elles s'oubliaient aussi à certaines dates d'anniversaires, quand ils s'agissait de fêter les Glorieuses, le Vingt-quatre Février, ou de célébrer le funèbre Juin. Il y eut des repas pris en commun, des banquets, des agapes comme aux premiers âges chrétiens, le vin économisé pendant plusieurs jours, des toasts portés aux morts, des rappels d'hécatombes, des promesses de vengeances. Le drapeau rouge surgit parfois, au-dessus des groupes compacts, massés comme derrière une barricade, — le drapeau de révolte, trouvé, cousu à une hampe on ne sait comment, brandi par quelque poigne énergique. On le déploya aussi à des enterrements de camarades, où toute l'horreur de la condamnation et du séjour forcé apparaissait à tous. C'était donc fini, celui-là qu'on emportait ne reverrait plus les siens ni sa ville. Et combien, parmi ceux qui restaient, auraient un sort semblable ! Le même vent de colère, le même instinct de violente manifestation qui jette parfois les foules derrière un corbillard au long des voies qui montent au Père-Lachaise, soulevait alors la multitude des prisonniers, et c'était l'étoffe rouge déployée, et la *Marseillaise* violemment chantée par des bouches ardentes, que les vivants escortaient le mort, faisant trois ou quatre fois le tour du préau, impuissants, piétinant sur place, sans possibilité de sortir par les issues fortement gardées.

Il y eut des protestations contre le logement, contre l'alimentation. Il y eut des révoltes, révoltes de prison étouffées, réprimées à huis clos par les troupes, punies par le cachot et la privation de l'ordinaire nourriture. Le directeur, qu'on pendait en effigie, reléguait à l'obscurité, dans un souterrain fangeux, condamnait au pain et à l'eau les meneurs découverts, ceux qui avaient jeté leur nourriture, mis le feu à leurs

paillasse, ceux qui étaient accusés d'avoir suscité des bagarres, engagé des rixes avec leurs gardiens. Ceux-ci, non plus, n'étaient pas tous d'humeur pacifique. Quelques-uns frappaient dur et longtemps. Un détenu fut grièvement blessé d'un coup de hache. Il y eut, dans les caveaux du Château-Fouquet, des scènes pareilles à celles des horribles cachots du Mont-Saint-Michel. Puis, le calme revenait pendant quelque temps, jusqu'à la première bourrasque, toujours en suspens dans une atmosphère où évoluait un si grand nombre d'hommes.

Mais la tristesse, ce fut la haine des vaincus les uns pour les autres, le fossé toujours plus creux entre Barbès et Blanqui, les sectes qui se fusillaient des yeux et se méprisaient réciproquement, les bandes à part des Mastics et des Purs ou Rigides. La honte, ce fut quelquefois, il faut tout dire, non seulement les batailles entre prisonniers, mais la basse jalousie de certains, la dénonciation des méfaits, des tentatives d'évasion. Il y eut, comme dans toutes les agglomérations humaines, de mauvais levains qui firent apparaître de laides maladies morales, des vilénies commises qui révoltèrent les cœurs probes.

## X

Blanqui lisait, annotait ses lectures, causait, toujours calme d'apparence, mais la pensée active, sans cesse en course à travers le monde. Il ne cessait de réclamer à sa mère, à ses sœurs, aux amis restés fidèles, les aliments de sa prodigieuse faim de lecture : des livres, des brochures, des journaux, des revues, des atlas. A Belle-Ile, il absorba des bibliothèques. Quelqu'un l'a qualifié comme « le plus grand mangeur de livres ». Ce fut là, alors qu'il devenait cinquantenaire, une entrée en possession de ses moyens, une mise en équilibre de ses facultés, un plateau de pensée où il prenait conscience de l'ensemble des choses et de lui-même.

Il revise la politique, l'économie politique, la philosophie, sa pensée se fraie des chemins à travers la métaphysique, il acquiert les bénéfices des sciences, tout cela par des notes sur les livres qu'il lit, par des réponses aux lettres qu'il reçoit. Les longues lettres qu'il écrit à ceux qui lui envoient leurs ouvrages sont de vrais articles de revue, par la longueur, par la réflexion, par le soin. Il écrit aussi des articles de journaux, des entrefilets, sur les nouvelles qui lui arrivent, par conversations, par lettres, par le *Moniteur*. En novembre 1851, il prévoit, dans une lettre à Rougée, proscrit à Londres, le coup d'État tout proche. En 1853, sur la guerre de Crimée imminente ; en 1855 et sur le conflit engagé, il reprend le thème de Napoléon : l'Europe républicaine ou cosaque.

C'est à Belle-Ile qu'il écrit cette définition profonde de l'Histoire : « La Révolution est un drame peut-être plus qu'une histoire, et le pathétique en est une condition aussi impérieuse que l'authenticité. »

C'est à Belle-Ile, en 1852, qu'il écrit : « L'Anarchie *régulière* est l'avenir de l'humanité. » C'est là qu'il donne son opinion, virulente, contre Mazzini. C'est là qu'il désigne Lamieussens et Huber comme des agents « consulaires » du président Bonaparte. C'est là qu'il note tout ce qui le traverse. Sur la foule : « Que d'autres portent leur encens à cette idole. Elle n'aura pas le mien. Je n'adore pas le crocodile. » Sur son isolement : « Seul, avec la vérité, contre tout le monde, même dans un grenier, c'est une douce et consolante solitude. » Sur les hommes de 1848 : « Ils voulaient passionner les intérêts, moi les consciences. » C'est à Belle-Ile, enfin, qu'il se passionne pour l'astronomie, qu'il ébauche une hypothèse de l'univers. Il note sur ses cahiers, le jeudi 25 juin 1857, qu'il avait les yeux fixés sur la constellation du Dauphin, lorsqu'un météore s'est montré, gros comme une noix, et qui est devenu gros comme un boulet, puis s'est brisé en deux, s'est répandu en gerbe. Le phénomène a duré cinq à six secondes. Blanqui a essayé d'entendre l'explosion, mais le bruit des flots l'en a empêché.

L'homme s'achevait ainsi, contre l'opinion faite. Il se trompait, s'il croyait pouvoir changer cette opinion. « Il a cinquante-un ans, sa statue est fondue... », pouvait écrire Hippolyte Castille. Mais il trouva, dans ce travail journalier, la sérénité philosophique, une sorte de fatalisme ironique fondé sur les conditions nécessaires de l'évolution humaine. Sa conduite de l'avenir, les conversations qu'il eut depuis avec ceux qui reconstituèrent un parti de pensée et d'action autour de lui, prouvèrent qu'il s'était constitué une personnalité définitive pendant ces années de prison.

Sa sérénité, toutefois, ne fut pas la résignation. Il ne se refusa jamais à aller jusqu'au bout de ses anciens espoirs et de sa force persistante. Il vivait au Pénitencier comme s'il avait dû y finir ses jours, mais il ne renonçait pas à l'idée d'en sortir, et même cette idée lui fut toujours présente, parallèlement menée avec ses préoccupations d'étude.

Tout en regardant et en étudiant les vastes étendues où évoluent les races et se joue le sort des peuples, les configurations de pays dessinées et raturées par la diplomatie européenne, il s'intéressait à l'immédiat, se préoccupait du point de l'espace où il était échoué. Il put se procurer quelques livres et brochures, des descriptions de la Bretagne qui faisaient quelque mention de Belle-Ile, une carte quelconque où reconnaître l'aspect, la situation, l'orientation du pays. Qui sait? Il pourrait y avoir une facilité insoupçonnée pour sortir de cet îlot qui semblait si bien gardé par cette mer. Précisément, c'est la mer qui pouvait être la grande libératrice. Il ne s'agissait que de se confier à elle, jusqu'à la rencontre d'un vaisseau anglais ou espagnol. Ses vagues se chargeraient d'emmener les fugitifs au large, au loin, loin des gardiens et des soldats, si loin que là ne serait même pas entendu le bruit du canon annonçant l'évasion. Mais comment ?

Bien vite, Blanqui comprit qu'il n'y avait rien à tenter du côté du Palais. Il n'avait fait qu'entrevoir la capitale de l'île à l'arrivée, mais une enquête exacte n'était pas nécessaire pour deviner cette partie nord la plus surveillée, la plus

remuante de mouvement militaire. C'était là que menaçaient la Citadelle, le Pénitencier, les forts; c'était là qu'erraient les curieux et qu'inspectaient les fonctionnaires.

En admettant même que cette agitation pût devenir une garantie pour une fuite, le passage entre l'île et le continent n'était pas très large, on pouvait y rencontrer les bateaux qui font des services réguliers entre Belle-Ile, Auray et Quiberon, les îles de Houat et d'Hœdik. Il faudrait toujours sortir des eaux françaises, descendre vers le sud. Mieux valait chercher tout de suite la vraie direction.

A Sauzon, au nord-ouest, à six kilomètres du Palais, la population est plus restreinte, mais la situation géographique est identique. Mêmes inconvénients à Locmaria, à l'est, en regard d'un autre couloir limité par le continent. Il faut s'orienter vers le sud-ouest, au long de la côte de la Mer Sauvage. Et là, il n'y a vraiment que Port-Goulphar qui soit possible, qui soit un havre sûr où les pêcheurs de la région et les pilotes surpris au large par le mauvais temps puissent trouver un asile en eau profonde. C'est de là qu'il faut partir.

Les deux compagnons de prison entrevirent vaguement cela à travers l'imprimé des livres et les cartes des atlas. Mais les renseignements furent plus précis lorsque Blanqui, le 30 septembre 1852, reçut de sa sœur Uranie l'annonce de la visite de sa mère, et que parut à Belle-Ile, à la fin de l'automne, la vieille femme allant, à soixante-quinze ans, vers la nouvelle prison de son fils, comme elle allait à soixante ans vers le Mont-Saint-Michel, comme elle allait à quinze ans, en 1793, vers la prison de son futur mari. Son existence mouvementée avait tenu tout entière entre ces deux drames de captivité.

Elle était accompagnée du fils de Blanqui, adolescent de quinze ans, et le prisonnier put avoir avec eux quelques utiles entrevues.

## XI

M<sup>me</sup> Blanqui parcourut l'île, s'en alla du Palais à Sauzon, à Bangor, à Locmaria, en compagnie d'un républicain du Palais, Émile Houchoua. Elle habita le village de Kervillaouen, au sud, au pied du phare, à l'entrée du vallon de Port-Goulphar, profondément encaissé entre les pentes rocheuses, le fond envahi par une végétation aquatique d'oseraies et de glaïeuls, le sol spongieux propice à la croissance d'une herbe grasse, à la pousse prodigieuse des fougères.

Là, elle put examiner l'aspect des choses, observer les êtres. Dans la vaste maison même où elle habitait, maison de marin et de paysan, cabaret de village, entraient chaque jour les pêcheurs et les pilotes. A cinq ou six, ils venaient passer des heures, boire le pot de cidre ou le verre d'eau-de-vie. Rudes hommes de physionomies particulières, l'apparence abrupte, la parole lente, le regard droit. Sans doute parmi eux il s'en trouverait qui consentiraient à courir le risque d'aider à une évasion. Rien de plus facile que de s'embarquer dans l'anse rocheuse de Port-Goulphar, la nuit, à l'heure favorable d'une marée. Au large on errerait vers le vaisseau inconnu. Il n'y avait pas à aller très loin pour se trouver sur le grand passage des navires.

## XII

Au printemps de 1853, Blanqui et Cazavan se décidèrent.

Mais depuis longtemps déjà, ils vivaient dans les péripéties de l'évasion. Lentement, ils s'en rapprochaient, par des circuits insensibles. Avec des précautions infinies, ils la préparaient, ils la rendaient possible, ils lui donnaient une certitude mathématique, une fin logique.

Blanqui, presque dès son arrivée, avait pris une attitude sin-



gulière avec les geôliers. Il était peu poli, — m'ont dit ses anciens gardiens que j'ai retrouvés, — il affectait de ne pas les voir et de ne pas les entendre, leur répondait sèchement quand il lui était impossible de faire autrement, le plus souvent leur tournait le dos et lassait leurs interrogations. Au bout de quelque temps, il était bien acquis qu'il était inutile de lui adresser la parole, que c'était là un prisonnier revêché et dédaigneux, peu disposé à s'humaniser avec les gens. Alors, il appliqua son système de mutisme dans toute sa rigueur. Jamais plus il ne répondit aux appels. Il ne détourna pas la tête, se força à la complète immobilité aussitôt que les pas se rapprochaient, que le bruit des clefs tournées et des verrous tirés retentissait à la porte. Il continuait simplement son occupation, il écrivait, ou il lisait, ou il était penché sur une carte, ou plongé dans sa rêverie. S'il était couché, il restait accoudé, son livre ouvert, ou faisait semblant de dormir. Les premiers jours, les gardiens insistèrent. Ce fut en vain. Le gardien-chef fut mandé, mais son costume aux lisérés d'argent n'eut pas plus de succès que les uniformes vert sombre à lisérés jaunes. Objurgations, menaces d'encellulement, rien n'y fit. Il fallut bien se résoudre à en passer par ces caprices d'homme enfermé. Quand ces expériences, répétées tous les jours, patiemment, subtilement, se furent réparties sur des semaines et des mois, personne n'y apporta plus d'attention. Le gardien entr'ouvrait la porte, appelait : « Blanqui ! » constatait la présence de son gibier de prison, et se retirait, sans même faire un pas dans la pièce. De même chez Cazavan, devenu, lui aussi, muet et maniaque comme son compagnon.

Le procédé, peu à peu, insensiblement, s'imposa. Cazavan prit l'habitude de tourner le dos à la porte, de rester courbé au-dessus de sa table encombrée de papiers. Blanqui, couché ou écrivant à sa table, gardait sur la tête l'immense chapeau de paille de ses promenades, qui projetait une ombre épaisse sur ses yeux, sur son visage, laissant à peine voir la courte barbe rousse et grise. Pendant les veillées qu'ils prolongeaient

tard, tous deux s'ingéniaient à prendre des attitudes de mannequins, le col raide, les membres las, aplatis, jetés au hasard. Le gardien put s'approcher, surpris, une première fois, croyant à une syncope, et puis il se contenta bientôt du coup d'œil d'habitude de tous les soirs dans la pièce faiblement éclairée, et que n'éclairait guère davantage la lueur de la lanterne.

Le drame de l'évasion allait pouvoir se jouer.

### XIII

Ce fut bien, en effet, un drame émouvant, une succession de scènes rapides où la volonté de l'homme se heurte au destin.

Hâtivement, au moment de la dernière promenade de la journée du 5 avril, jour de la nouvelle lune, choisi avec l'espoir de l'obscurité, les deux prisonniers fabriquent leurs sosies, les mannequins qui prendront leurs places, et qui ne répondront pas plus qu'eux à l'appel. Ils modèlent leurs traversins, bourrent de linge les vêtements auxquels ils donnent les formes et les postures d'habitude de leurs corps, ils allument les lampes, ils installent sur des chaises, aux deux tables, ce faux Blanqui et ce faux Cazavan, ils emportent deux cordes dissimulées depuis des mois, deux cordes à nœuds, avec crochets en fer et barreaux de bois à chaque extrémité, et ils sortent, mêlés aux groupes, marchant de leur pas ordinaire, faisant leur parcours de chaque soir. Ils sortent, mais ils ne rentrent pas. Ils choisissent leur minute, profitent d'une confusion et d'une inattention, se réfugient dans le jardin, se blottissent sous les rames de pois. Ils resteront là, sous la pluie qui vient de commencer et qui semble s'installer persistante, ils resteront jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, alors que les formes peuvent bouger dans l'ombre sans être aperçues.

La rentrée se fit. Un par un, deux par deux, par groupes, les uns à pas pressés, les autres s'attardant, surveillés par les gardiens, les détenus rentrent comme les moutons autour desquels s'empressent les chiens de bergers. C'est fini. Les

dernières portes se ferment. Le silence des maisons closes, la tristesse de la discipline, règnent sur le Pénitencier. Les rondes passent, on marche dans les couloirs, on ouvre les portes, on fait l'appel. Blanqui ! Cazavan ! Ils sont là tous les deux, Blanqui absorbé dans la lecture, son chapeau de paille sur la tête, Cazavan qui écrit à sa table. On referme les portes.

## XIV

Rien de particulier ne s'est produit. Aucun va-et-vient. Pas de lanternes qui courent en zigzags. La nuit s'annonce brumeuse, obscurcie de pluie. Il faut éviter la dernière ronde, quitter les rames de pois. Il y a un puits mitoyen, enclavé dans la muraille, entre le préau et le potager. C'est dans ce puits, de quatre mètres de diamètre, que les deux hommes descendent, s'aidant de la corde, s'arc-boutant contre les pierres. C'est là qu'ils restent, pendant une heure et demie, immobiles, grelottants, les jambes dans l'eau, jusqu'à l'heure où ils entendent les pas de la ronde de nuit qui s'éloigne. Avec un mal infini, ils sortent, trempés d'eau, perclus de froid. C'est le brouillard, la nuit noire. Frissonnants, riant et pestant à la fois en sourdine, ils cherchent leur chemin. Ils escaladent d'abord une palissade. Une cloche sonne. C'est la fermeture, la ronde dans les chambres achevée. Victoire ! les mannequins ont vaincu ! proclament-ils à voix basse. Il leur reste encore à traverser des jardins, à franchir deux petits murs, à éviter deux postes-lunettes. Ils jettent leurs capotes sur les crêtes des murs hérissées de verres cassés et ils passent. Ils sont hors de la prison. Il leur reste à sortir de la citadelle. Les voici arrivés à la fortification principale. Ils ne connaissent pas l'existence d'un escalier, ou bien ils ne voient pas les degrés dans le noir, car, après avoir tenté en vain d'accrocher leur corde au sommet du mur, ils plantent leurs couteaux dans les interstices des pierres pour servir de marches, parvenir en haut. Les voilà

debout sur le glacis, regardant le feu rouge du phare de Bangor. Ils fixent leur corde, et ils descendent. Ils longent la citadelle, passent sous les canons des talus, franchissent un premier fossé, puis un second, et les voilà dehors, passant contre la ville, et bientôt en pleine campagne.

## XV

Le vent de suroit est doux. La brume se résout définitivement en pluie fine et pénétrante. La route commence là où finit le port, s'en va tout droit au sud. Elle part du Palais, aboutit au phare, traverse l'île dans sa largeur. La dernière usine à sardines dépassée, il y a encore, au bord du fossé, quelques maisons isolées, la porte et les fenêtres ouvertes sur les champs, tournant le dos au grand chemin. Il faut aller jusqu'à Cosquet pour traverser un village, — un village de dix maisons, — avec un moulin à l'écart. Pendant plus d'une heure, c'est la solitude complète. Non seulement une solitude d'êtres, mais le décor même de la solitude. Au début, on aperçoit, à un horizon rapproché, une allée de pins poussés très haut, de troncs dégarnis, les branches en parasol. A la fin de la course, le clocher de Bangor monte derrière les replis de terrain et l'on prévoit dans l'obscurité l'agglomération des maisons du bourg. Le sommet du phare paraît et disparaît à chaque détour, jetant à l'espace la lueur de sa lampe. Mais, pendant un moment, aucun de ces points de repère n'entre dans le champ de la vision. C'est la plaine, toute rase, toute ronde, c'est la lande, sans une maison, sans un arbre. Ce fut aussi une nuit de mystère et de silence. Silence de pas et silence de voix. Un de ces calmes de campagne tels qu'on entend distinctement, à travers la vapeur de la pluie, l'heure qui sonne aux horloges dans des maisons éloignées aux fenêtres ouvertes, et qu'on n'est troublé et tressaillant que par le cri doux d'un oiseau de nuit qui appelle.

## XVI

Les deux hommes n'osent pas suivre la route. Ils s'en vont vers la lumière du phare, par les sentiers, puis par les champs, à travers ruisseaux, fossés, marais, ajoncs. Ils tombent dans les fondrières, se déchirent aux épines. Ils arrivent enfin au pied du phare, après trois heures de cette terrible marche dans l'inconnu. Ils sont brisés, haletants, trempés d'eau, couverts de boue et de sang.

Le nom qui leur a été donné est celui de Jean-Louis, à Radenec. Où prendre le hameau de Radenec ? Ils s'engagent à travers un groupe de maisons. Un fantôme sort d'une venelle, c'est un vieil homme en chemise qui est venu au bruit des pas, qui surgit devant les passants. Blanqui l'interroge, il répond en mots brefs :

— Quel est le nom de l'endroit où nous sommes ?

— Vague.

— Est-ce loin, Radenec ?

— Dix minutes.

— Vous connaissez Jean-Louis ?

— Oui.

— Voulez-vous nous conduire pour une pièce de cinq francs ?

Sur cette offre, un nouveau personnage surgit, qui accable les étrangers de questions, sous la pluie qui tombe maintenant à torrents.

Ils répondent comme ils peuvent, racontent des histoires, qu'ils sont obligés de quitter l'île cette nuit même pour affaire urgente. Enfin le questionneur consent à montrer le chemin jusqu'à la maison de Jean-Louis, à Radenec, par le village de Quérel, au-dessus de Port-Goulphar.

Ils arrivent vers deux heures du matin. C'est une maison basse, toute neuve, couverte en chaume, avec cette date au-dessus de la porte : 1848. Tout contre, l'écurie avec un grenier. On frappe, Jean-Louis paraît, écoute, répond :

— Mais je ne suis ni marin, ni pêcheur, dit-il. Je suis paysan. Derrière lui, il y a la silhouette d'un autre homme, dont la voix jeune s'élève :

— Moi je suis marin, et je vous aurais passé très volontiers, si la chose était possible.

Blanqui et Cazavan regardent celui qui parle. C'est un beau garçon de vingt ans, une physionomie douce, distinguée, intelligente, ou qui, du moins, semble telle à Blanqui.

Tous trois sortent, tiennent un conciliabule. La vérité est dite, cinq cents francs sont offerts. Le jeune marin dit qu'il avait deviné, serre avec effusion les mains des évadés, leur dit son désir de les servir. Pour cette nuit, il ne faut pas songer à partir, et, de fait, il leur montre, à quelque pas, la mer agitée en tempête, les lames qui viennent se briser aux rochers. Ils partiront le lendemain. Lui ne pourra les accompagner, il est marin des classes, et il doit quitter Belle-Ile au matin, mais il leur enverra un ami, aussi sûr que lui, aussi ardent à les tirer d'embarras.

Blanqui, Cazavan ne se tiennent pas de joie. Ils entendent la mer toute proche qui va les emporter avec elle, ils se croient libres. Ils ont été réconfortés, dans leur état de froid et de fatigue, par l'abord cordial, le visage, apparu beau et grave, de ce jeune homme. Le guide a été bien choisi. Dans la petite salle basse où ils ont été conduits, ils comptent une partie de la somme convenue à leur libérateur. Ils donnent trente-cinq francs à l'homme de Vague, quarante francs au vieux Jean-Louis. Il leur reste de l'or, des bijoux, ils pourront payer leur passage à bord du navire qui les recueillera, et vivre quelque temps sur la terre inconnue où ils aborderont. Mais il faut attendre la marée. Le jeune homme s'en va tout préparer, ils n'ont qu'à attendre dans le grenier de l'écurie, où ils montent par l'échelle. Le vieux Jean-Louis va leur chercher des vivres, leur prend encore cinq francs, les barricade avec une cage à poulets, des planches, la paille de la litière. Blanqui et Cazavan restent seuls, épient par la lucarne.

## XVII

Ils sont là encore, au matin, quand la première lueur court à ras du sol. Quelle fin de nuit ! quelle aube ! La mer est venue, s'est retirée, on entend moins l'appel de sa voix. Personne n'a marché dans le chemin, ne s'est approché de la maison, qui semble morte, désertée par les habitants.

Tout à l'heure, ce sera le jour. Que faire ? aller au port, chercher une barque ? par quel sentier, dans quelle anfractuosité de rochers ?

Six heures... la perception du tintement de l'angélus au clocher de Bangor... Du bruit au loin, un pas qui se rapproche, mais non le pas prudent et balancé de l'homme de mer, un pas qui bientôt se multiplie, toute une troupe de marche régulière, qui vient avec une rumeur confuse. Les voici, les gardiens verts, le gardien-chef Laculle, galonné d'argent, la brigade de gendarmerie du Palais. Ils viennent tout droit à l'écurie, ils cernent la maison, ils montent. La voix du gardien-chef dit de jeter ce qu'on trouvera à bas de l'échelle.

C'est la fin de l'aventure. Les fugitifs sont pris dans la paille, empoignés par des poignes solides, avec des rires de jovialité. On les pousse par la lucarne, on les jette, de huit ou dix pieds de hauteur, sans leur laisser toucher l'échelle, sur le fumier, on les relève à coups de crosse, on les traîne dans la fange, on bafoue ceux qui ont été si patients et si forts, mais qui n'ont pas pu mener jusqu'au bout leur entreprise, on se moque de ceux qui n'ont su s'évader qu'à moitié.

De toutes les manières, la vilénie a fait son œuvre. Les gens qui sont venus au Pénitencier annoncer l'évasion ont touché cent francs de prime, cinquante francs par tête d'évadé. Au même moment, une dénonciation sournoise se produisait à l'intérieur de la prison. Quelque indice avait suscité l'attention. Le gardien en chef passe, procède à un contre-appel, Pourtant, personne ne manque. Blanqui et Cazavan sont tou-

jours présents, ont prolongé leur veillée. Mais un détenu a vu plus clair que les géoliers, un vieux à barbe blanche, un combattant de 1830. Il hausse les épaules : « C'est des bons-hommes, dit-il, vous ne voyez donc pas que c'est des bons-hommes ! »

A présent, on les tient, et solidement, et pour longtemps. Mis nus sous une pluie battante, devant la maison de Jean-Marie Portugal, on cherche dans leurs vêtements, sur leur corps, des armes et de l'argent. Des armes, ils n'en ont pas. Mais ils ont des pièces d'or, des bijoux. Cazavan porte un sac de cuir. Blanqui a cousu une ceinture dans sa chemise de flanelle. Sur Blanqui, on trouve une carte de Belle-Ile. Il y a des exclamations lorsque l'or brille. « Ils ont assez pillé la France en 48 », dit l'un. Et tous approuvent. Il y a un surgissement de laboureurs sordides, qui clopinent et grognent autour de leurs mesures. On rhabille les évadés sous les regards curieux. Ils entendent une femme qui pleure.

C'est le désastre complet. A l'avenir, personne ne pourra plus communiquer avec les prisonniers. Les deux compagnons seront séparés. Les mannequins ne tromperont plus personne. Allons ! en route pour la dure cellule ! Les deux hommes sont restés stoïques, la tête haute sous les quolibets. Ils refusent maintenant de marcher. Blanqui a froid, est envahi de frissons de fièvre. On ne peut, pendant plus d'une heure, les traîner, les pousser. Une charrette est réquisitionnée, et c'est dans cette charrette qu'ils reviennent, garrottés jusqu'au sang, excitant la curiosité des paysans, qui s'arrêtent de travailler, se lèvent du champ sur lequel ils peinent, quelques-uns criant des exclamations de joie. A mi-chemin, ils trouvent un détachement d'infanterie qui vient à leur rencontre. Blanqui a décrit dans ses notes ce chemin du retour :

« C'était une belle matinée douce, calme et humide. La pluie avait cessé. La mer sauvage grondait encore en s'apaisant, et une brise légère du sud-ouest poussait les ailes des moulins. Le ciel était gris, mais haut, l'alouette chantait gaiement dans les nuages. Plus d'île enchantée, de sentiers



escamotés, de métamorphoses fantastiques. Les sorcelleries de la nuit s'étaient évanouies. Une chaussée large et droite sillonnait la plaine émaillée de hameaux. »

Sur cette chaussée, Blanqui, tout abattu qu'il est par la fièvre, regarde passer « une magnifique jeune fille au teint vermeil, qui revient du marché en grande toilette » et regarde les captifs avec un joyeux sourire. Les cultivateurs sont rentrés dans leurs antres, et le pilote, lui aussi, est chez lui, à compter son gain.

### XVIII

C'est lui, c'est ce misérable homme qui a livré ceux qui s'étaient confiés à lui. C'est lui qui est allé à la prison avec les gens de Radenec, et qui a touché le prix de la trahison après avoir empoché l'argent des fugitifs. Le pêcheur au visage loyal avait été mal regardé, son âme obscure n'avait pas été aperçue à travers ses yeux. A quelques années de distance, en livrant Blanqui et Cazavan, il a recommencé l'abominable action de celui qui livra la duchesse de Berry. Il est un de ceux dont l'histoire vomit le nom. Ce nom, je l'ai là, écrit dans mes notes, je pourrais le laisser tomber de ma plume, le donner tout vif à imprimer, faire peut-être qu'il se perpétue en châtiment. Mais sans doute un tel écriteau d'infamie punirait-il aujourd'hui des innocents. Le coupable est mort, il a laissé des descendants, des enfants, des petits-enfants, qui savent la honte, qui ont connu la réprobation des bouches fermées, des regards détournés, des mains fuyantes. A quoi bon condamner et frapper à nouveau des irresponsables ? Ce nom, Blanqui avait le droit de le prononcer, il ne l'a pas fait, il a gardé devant la trahison le silence du mépris, il a laissé dédaigneusement le traître dans son obscurité. Il n'y a qu'à enregistrer un tel arrêt, et qu'à passer devant une telle mémoire. Qu'elle soit perdue, dissoute, à jamais ensevelie, anonyme, dans la boue et la poussière d'autrefois.

## XIX

D'ailleurs, l'individu a connu l'inimitié et la répulsion. Au cours de l'enquête que j'ai dû mener en 1886, pendant la préparation de ce livre, et pour laquelle j'ai suivi les chemins, vu les endroits, recueilli les noms, écouté les débats sur les incidents, j'ai appris, en dehors de toutes les prudences de langage lorsqu'il s'agissait des faits, que l'acte criminel blessait les esprits, révoltait les consciences. Le souvenir de Blanqui et de l'évasion manquée de 1853 était encore vivant à Belle-Ile. Les gens faisaient allusion à ces événements vieux d'un tiers de siècle avec des airs de mystère. Les interrogations éveillaient la méfiance dans les yeux et faisaient hésiter les paroles. C'est avec des réticences, des regards circulaires et des chuchotements, que certains consentent à parler de la route prise par les fugitifs depuis la prison du Palais jusqu'au Petit-Cosquet, jusqu'à Kérel, de l'écurie de Radenec où ils ont couché, où ils ont été arrêtés au matin. C'est avec répulsion qu'il est parlé de la trahison du pilote qui avait promis aux évadés de les embarquer au Port-Goulphar.

Elle est debout contre la route, la maison bâtie avec l'or du prisonnier fuyant sa geôle. Dans le pays, c'est le Château-Blanqui. Un mystère l'enveloppe. Deux fois, le feu, mystérieusement allumé, l'a léché, a brûlé ses fenêtres, ses poutres et sa toiture. Quelques-uns de ces hommes de mer au parler grave, quelques-unes de ces douces filles à la voix chantante, qui hésitent à parler des événements anciens et à prononcer les noms méprisés, ne sont pas loin de croire « qu'il y revient », dans ce Château-Blanqui solitaire dressé de biais entre deux chemins, à l'entrée de la lande.

## XX

Dans le pénitencier, lorsque la nouvelle de l'évasion courut, les amis de Barbès triomphèrent, élevèrent la voix pour affirmer que c'était un coup de police, que Taschereau continuait. Il fallut en rabattre au retour. Les prisonniers payèrent de vingt-neuf jours de cellule leur tentative d'évasion. Vingt-neuf jours, le maximum, passés au Château-Fouquet, mais non plus dans les chambres du premier étage. C'est dans l'affreuse cave, à gauche de l'entrée. Par la pente pavée, en contre-bas de la cour, qui aboutit à une porte verte aux clous énormes, aux ferrures rouillées, on pénètre dans le couloir sombre où s'ouvrent les portes numérotées des cellules, affreux *in pace* voûtés, au sol de pierre mêlée de gravier.

C'est l'abominable cachot classique, meublé du baquet, du lit de camp — une planche en pente pour s'étendre, une autre planche au chevet pour reposer la tête — et d'une autre planche encore, fixée au mur pour mettre le pain à l'abri des rats. L'homme jeté là est sous terre, dans la nuit. Impossible de travailler, de lire. Il ne vient qu'une lueur, vite absorbée, avalée goulûment par les ténèbres, du soupirail quadrillé qui s'ouvre à ras du pavé. Par là, en se haussant sur le lit de camp, on peut apercevoir un coin de ciel, un bout de feuillage remuant. On retombe vite, fatigué, à la cave noire, à l'obscurité inquiétante. La maison seigneuriale a ses dessous, pis que des étables à porcs, que dissimulent sa façade à moulures et ses bouquets d'ormeaux. Le prisonnier enfermé en un tel réduit, condamné à l'inactivité, ramené à l'air quelques instants tous les jours, replongé dans le noir, dans le mouillé, dans le puant, est bientôt en proie à l'anémie, à l'obsession mentale. Il lui faut une singulière force de résistance pour échapper à toutes les maladies ennemies qui le guettent dans l'ombre glacée, il lui faut le plus énergique vouloir pour empêcher son cerveau de sombrer dans l'atonie.

Blanqui était de ceux qui résistent. N'écrit-il pas, en conclusion du récit de sa tentative d'évasion, cette phrase qui est comme la formule de sa vie : « Allons ! de la patience, toujours ! de la résignation, jamais ! »

Il était déjà venu, deux ans auparavant, dans cette cellule en sous-sol du Château-Fouquet. On avait puni, sur lui et sur d'autres, la tentative d'évasion de vingt-quatre détenus qui essayèrent de s'enfuir par les fossés de la citadelle et qui furent dénoncés, eux aussi, par un de leurs camarades, loup de l'insurrection devenu mouton de la police. Blanqui avait connu aussi le séjour dans les cellules du Pénitencier, moins dures, plus claires, mais très obsédantes par leurs murs nus et blancs, leur lucarne, leur porte rébarbative, leur espace restreint de deux mètres cinquante sur trois mètres. Il était sorti de tout cela affaibli, blanc de visage, les mains transparentes, mais indemne, en somme, et le cerveau non troublé, la pensée toujours vigilante. Il avait su prendre son parti du régime pénitentiaire, faire les parts nécessaires, accepter les contingences, garder l'essentiel qui était la vie intérieure. Il revint donc encore de la station un peu prolongée au Château-Fouquet, en son ordinaire état cérébral, mais avec une fluxion de poitrine, dont il guérit.

Des occupations qui semblèrent puérides à beaucoup furent appelées en aide par sa prévoyante volonté. On le considéra comme fantasque et maniaque pour l'attention qu'il apportait à sa nourriture, pour ses goûts et ses répugnances vite taxés de parti pris. Blanqui, sans cesse, fut préoccupé de l'hygiène de la prison. Pour sauver son esprit, il soigna son corps. « Il faut durer », disait-il à Louis Combes. Il mangeait rarement de la viande, buvait rarement du vin, s'en tenait au sec ordinaire de l'établissement, au poisson bouilli et salé, aux légumes, aux lentilles, aux haricots. Il excitait la stupéfaction de ses gardiens par son habitude permanente de repousser toute sauce, de retirer ses aliments de tous les jus, de tous les brouets noirâtres qu'on lui servait. Il séparait soigneusement les morceaux solides de leurs assaisonnements

liquides, les raclait, les séchait avant de les absorber. Les haricots, il les lavait un par un, les épluchait. Les lentilles furent son mets de prédilection. C'est en elles qu'il croyait trouver le plus de phosphore, la précieuse substance nécessaire au fonctionnement de son cerveau. Il était toujours friand, comme aux jours de sa jeunesse, de fruits et de laitage. Pour le laitage, il pouvait encore contenter ses désirs. Pour les fruits, les bonnes fortunes étaient plus rares. A Belle-Ile pourtant, des figues mûrissent à l'abri du vent derrière les murs des jardins, mais ces jardins sont d'intimes paradis fermés. Il restait au prisonnier les envois de sa mère, de ses sœurs, sans cesse préoccupées de lui.

On le classa, définitivement, comme un personnage très singulier, comme un être incompréhensible, on taxa de monomanie la méfiance qui était en lui et qui grandissait dans ce milieu où il savait l'hostilité, où il escomptait des menaces, où il supposait des embuscades et des tentatives d'empoisonnement.

## XXI

Il écrit, le 6 octobre 1853 :

« Il n'y a plus aujourd'hui de prison politique, mais un troupeau d'hommes abattus regardant tous les jours à l'horizon de Paris si la grâce arrive. Les inflexibles ne forment plus que la minorité. »

Il apprécie la situation faite à la France par l'Empire, croit que la nation ressuscitera.

Son dernier démêlé avec Barbès est de cette époque, novembre 1853, à propos d'une formation de bibliothèque, à laquelle Barbès veut bien souscrire, mais à la condition que son nom ne figurera pas auprès du nom de Blanqui. Celui-ci s'amuse de l'incident, de la lutte entre les Mastics et les Rigides, se laisse pourtant aller, en une lettre, à dire sa haine des charlatans.

Quelques jours après, le 26, sur le rôle de dupe que lui et ses amis ont pu jouer, il écrit ces maximes dédaigneuses :

« Pensez-vous que nous en soyons plus bêtes pour cela ? Estimez-vous que la duplicité soit du talent et la perfidie du génie ? Moi, je n'en crois rien, et j'ai une assez pauvre idée de ceux qui s'avisent de me mettre dedans. Un fourbe, un coquin, est un incapable, un impuissant... »

La plupart de ces lettres sont adressées à Rougée, prisonnier sorti de Belle-Ile, fixé à Londres.

Une lettre de février 1854 exprime les sentiments éprouvés à la nouvelle de la mort de son frère Adolphe :

« La perte d'Adolphe m'a profondément affecté. La mort d'un frère, c'est la destruction d'une partie de nous-même, c'est un lambeau arraché à notre propre chair. Le corps et l'âme à la fois sont frappés. J'ai ressenti ce déchirement avec d'autant plus de douleur que je n'ai à faire sur la tombe d'Adolphe le sacrifice d'aucune pensée hostile. De moi à lui, dans nos démêlés, il n'y a jamais eu que simple revendication d'indépendance politique. Malheureusement, la tolérance n'est pas le défaut de nos adversaires, et mon frère était en cela de son parti.

« Il succombe bien prématurément ! Toute sa vie avait été vigoureuse et exempte d'infirmités. Quel mal a donc pu trancher ainsi ses jours avant l'âge ? Vous ne me parlez pas de sa maladie, que l'on représente comme longue et cruelle. J'aurais cependant désiré quelques détails sur ce triste sujet, et je vous serais fort reconnaissant de me transmettre ce que vous en pouvez savoir... »

## XXII

A l'automne de 1854, Barbès fut libéré, et son départ amena une détente dans la vie de disputes de la prison. Au moment où la question d'Orient produisit la guerre de Crimée, une lettre écrite par Barbès à George Sand fut commu-

niquée à Napoléon III. Le sentiment qui animait Barbès apparaîtra suffisamment dans ce passage essentiel :

« Vous me demandez si je m'intéresse à la guerre de Turquie. Beaucoup ! Et je ne vous cache pas que je fais des vœux ardents pour que les Russes soient battus par nos petits soldats. Il me tarde de les voir en ligne, et je crois qu'ils marcheront vaillamment... »

La grâce, accordée sans conditions, fut signée par Napoléon III, après la lecture de cette lettre. L'ordre de libération signifié à Belle-Ile le 5 octobre, Barbès refusa la faveur impériale, fut expulsé du pénitencier deux jours après, vint à Paris où il écrivit au directeur du *Moniteur officiel* une lettre datée du 11 octobre, qui déclare repousser la mesure prise à son égard. Il terminait : « Je vais passer deux jours à Paris, afin que l'on ait le temps de me remettre en prison, et, ce délai passé, vendredi soir, je cours moi-même chercher l'exil. » Il donnait son adresse : Hôtel du Prince-Albert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré, il attendait, rien ne venait, et il faisait ce qu'il avait dit : au jour indiqué, il partait pour Bruxelles, de là en Espagne, au Portugal, puis en Hollande, à la Haye, d'où il ne devait jamais revenir en France.

C'est fort bien, nul ne songera à douter, à suspecter, et Blanqui ne dit mot, selon l'habitude qu'il eut toujours vis-à-vis des personnes, gardant ses attaques et sa virulence pour les idées et pour les faits politiques. Mais sur le reproche fait à Blanqui de la grâce qu'il refusa, lui aussi, en 1844, il est permis de se demander quelle aurait été l'attitude de Barbès et de ses amis, si pareille aventure, d'une grâce impériale, était advenue à Blanqui.

### XXIII

En sortant de l'*in-pace* du Château-Fouquet, Blanqui avait repris l'existence cloîtrée dans le quartier réservé, mais sous une surveillance plus étroite, toutes les portes de

communication fermées, les promenades suivies par des regards épieurs. Il n'y avait plus qu'à subir sa peine et compter sur l'imprévu.

Ce fut alors qu'il acheva d'acquérir la philosophie de la vie de prison. Il aperçut avec certitude que son sort était ainsi fixé, qu'il lui fallait tout installer là, le réel et l'imaginaire, que c'était de cette manière que s'accomplirait sur place, dans la monotonie des mêmes heures, sa course à travers le monde. On peut affirmer que cette course fut aussi complète que les courses qui apparaissent parmi les plus actives et les plus sillonnantes de l'espace. Peut-être même fut-elle ressentie davantage, puisqu'elle fut davantage réfléchie, et que l'homme eut tout le loisir de s'écouter penser et de se regarder ne pas vivre.

La période de 1848 qu'il venait de traverser était faite pour le renseigner durement sur la liberté de l'homme et la possibilité de l'action. Alors, il n'était pas enfermé dans une cellule, il pouvait aller et venir, marcher par les rues, voir des gens, publier ses idées, concerter des plans. Il pouvait tout cela, et tout cela pouvait aboutir au néant, à l'inaction, et même, pis encore, pouvait aboutir à l'opposé du résultat cherché. Il partait dans une direction voulue, vers un but désiré, et il arrivait ailleurs, il se trouvait avoir tourné le dos au but de sa marche.

Pendant quelques mois, il avait été maître de ses desseins et de ses pas sur le pavé de Paris, brusquement mis en présence d'une mêlée de forces dans laquelle il fallait déterminer un courant. Il avait essayé, avait coordonné quelques éléments, tenté de déblayer, au milieu de la confusion, un espace où le torrent social se serait creusé un lit régulier. Immédiatement, le brutal incident, le fait, avait surgi : Taschereau réduisait l'agitateur à peu près à l'impuissance en le séparant du gros de l'armée révolutionnaire. Blanqui n'avait plus guère été vraiment que le chef des blanquistes, d'un groupe, d'une secte. Il avait réussi, pourtant, à se maintenir, et même, par un vigoureux sursaut, à reprendre l'offensive le 17 avril,



le 15 mai. Mais un tel effort était épuisant, et la défaite, dans de telles conditions, n'était pas de celles qui peuvent se compenser immédiatement par une victoire. Il fallut se cacher, puis se rendre, entrer à Vincennes, et de là entendre se livrer la suprême bataille, avoir la sensation de l'impuissance individuelle et de la fin de l'action populaire.

Et c'est seulement aujourd'hui, à Belle-Ile, enfermé pour des années, que Blanqui prend une sensation plus nette de la vie.

Cette vie, pour être intense, n'a pas à se manifester par les éclats et par la mise en scène de la passion.

Un puissant subterfuge apparaît. L'action accomplie, l'action tentée, l'action voulue, deviennent les points de départ d'une activité créatrice de la pensée.

Le souvenir et l'imagination se combinent, rendent plus profonde la vie intérieure.

Les drames de l'esprit se multiplient, s'étendent à tous les points de l'espace et à toutes les dates du temps.

L'homme vit et revit sans cesse sa vie individuelle : sa femme est disparue, mais son amour est persistant, son être est pour toujours possédé par le sentiment.

Il vit aussi la vie multiple de l'humanité. La Géographie, l'Histoire ne sont pas pour lui des sciences mortes, d'arides exercices de mémoire. L'atlas, c'est l'image de l'espace où s'évade son esprit. A travers les mots, par la réflexion prolongée, il anime les cartes, les pages, il s'incarne dans les vivants passés et présents, il s'identifie à leur manière d'exister. Il aperçoit qu'il n'est pas d'efforts inutiles, que le tracé parallèle de la pensée et de l'action n'est pas interrompu. S'il songe alors à cette tumultueuse année Mil huit cent quarante-huit qu'il a traversée si rapidement, il découvre que, malgré les avortements et la défaite, c'est un sûr point de repère dans l'histoire du monde, que tout a été mis en question, qu'une bataille ainsi livrée ne pouvait être que perdue pour l'instant présent, mais qu'elle était à jamais gagnée devant l'avenir.

## XXIV

Une lettre de Blanqui, du 30 octobre 1857, adressée à l'un de ses amis, avocat à Bruxelles, donne quelques détails sur sa famille. Un de ses frères, Gustave-Henri, est mort à Cayenne le 5 septembre 1856. Sa mère habite 110, rue de Montreuil, dans le faubourg Saint-Antoine. Elle a pu entrevoir seulement quatre ou cinq fois son fils depuis l'emprisonnement au Mont-Saint-Michel.

C'est le 1<sup>er</sup> décembre 1857, après sept ans de séjour, presque trois années passées depuis la tentative d'évasion, que Blanqui est extrait de Belle-Ile pour être transporté en Corse, avec trente et un de ses compagnons, parmi lesquels Delescluze.

Le voyage dure dix-huit jours, dix jours de mer, quatre jours en rade de Cadix pour renouveler la provision de charbon trois jours en rade d'Ajaccio, vingt-quatre heures de patache d'Ajaccio à Corte.

L'incident de la traversée est une tempête de trente-six heures dans le golfe de Gascogne. Blanqui, néanmoins, se porte mieux, retrouve le charme de la vie libre par l'air oxygéné et léger de l'Océan, et il écrit avec satisfaction que son estomac difficile va jusqu'à digérer le lard rance dont on le nourrit. Il supporte moins bien l'atmosphère chargée de fumée de Cadix, où c'est l'ennui, après la curiosité éprouvée à longer les côtes d'Espagne, de Portugal, d'Afrique.

D'Ajaccio à Corte, il y a un appareil militaire considérable pour conduire les trente-deux détenus : des détachements de gendarmerie et de ligne sont échelonnés de lieue en lieue sur le parcours de quatre-vingt-huit kilomètres à travers la sauvage vallée de Gravone. Le voyage s'achève de nuit, les feux de bivouacs allumés, les soldats de l'escorte portant des torches. La surprise, c'est l'affluence sympathique des populations faisant cortège d'un village à l'autre, des cris de : « Vivent les Parisiens ! », les gens de Corte debout depuis huit

heures du soir jusqu'à trois heures du matin pour attendre l'arrivée du convoi. Le paysage est devenu de plus en plus abrupt, la cime neigeuse du Monte d'Oro éclaire la nuit de sa pâleur d'astre.

La prison, sur les pentes d'un rocher détaché des escarpements du Monte Rotondo, est bâtie en blocs de marbre brut, se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage voûtés, recouverts d'une terrasse bitumée. Un corridor dessert la double rangée de pièces, surveillées d'un chemin de ronde à l'extérieur. Le préau est une seconde terrasse gazonnée, installée sur les communs, et à laquelle on parvient par un pont de bois jeté sur le chemin de ronde. De là, on aperçoit le paysage, — du nord-ouest au sud-ouest, le massif du Monte Rotondo, haut de deux mille sept cents mètres, séparé du roc de la prison par le torrent du Tavignon, et tout un amphithéâtre de massifs et de crêtes, le Monte Conio, le Monte Cardo, — au sud, une vieille citadelle juchée sur un roc et surplombant la prison et la ville, — à l'est, un autre amas de montagnes en vaste demi-cercle. On découvre les nids des villages dans les anfractuosités des rocs. Corte est enfermée dans un cercle de quatre à cinq lieues de diamètre. De la terrasse de la prison, on ne voit que le sommet du clocher de la cathédrale.

Blanqui ne se réjouit pas de l'atmosphère nouvelle où il doit vivre, regrette le goût salin de Belle-Ile. L'été, dans la prison de Corte, est étouffant, entre des murs blancs où l'air ne circule pas, et qui sont des rôtissoires au soleil.

En hiver, c'est un autre supplice : le supplice de l'eau. La prison est au rez-de-chaussée et au sous-sol. Le prisonnier que l'on jette là peut croire habiter quelque grotte marine, ou quelque égout. L'eau ruisselle des murs, suinte des plafonds, des planchers. La moisissure qui ronge les murailles gagne l'homme enfoui dans les caveaux glacés. Un tuyau de cuir qui a pour fonction d'aérer ces profondeurs malsaines ne sert qu'à contaminer les étages supérieurs, apporte d'en bas l'atmosphère putride et les germes dangereux. Par une rencontre singulière, avant Blanqui le révolté, Blanqui le

conservateur était venu. Non pas en prisonnier, mais en visiteur. En 1840, Adolphe Blanqui, l'économiste, au cours d'une enquête comme les parlements en ordonnent de temps à autre pour se donner l'illusion de l'action, dénonçait la prison de Corte comme un « outrage à l'humanité ». En 1857, l'humanité était encore outragée dans la personne du propre frère de l'enquêteur, et elle le fut pendant un an et quatre mois, jusqu'à l'expiration de la peine de dix ans de détention prononcée par la Haute Cour de Bourges.

Pendant son séjour à Corte, en 1858, mourut sa mère, âgée de soixante-dix-sept ans.

Seulement le 2 avril 1859, Blanqui fut libre. Mais libre avec cette restriction qu'il cesserait d'être un prisonnier pour devenir un déporté. On le retira de sa prison inondée de Corte et on l'envoya se sécher en Afrique.

C'est à Corte, le 11 décembre 1858, que Blanqui a écrit ces deux mots sur son cahier de notes : *Vanitas vanitatum*.



## TABLE DU TOME I

---

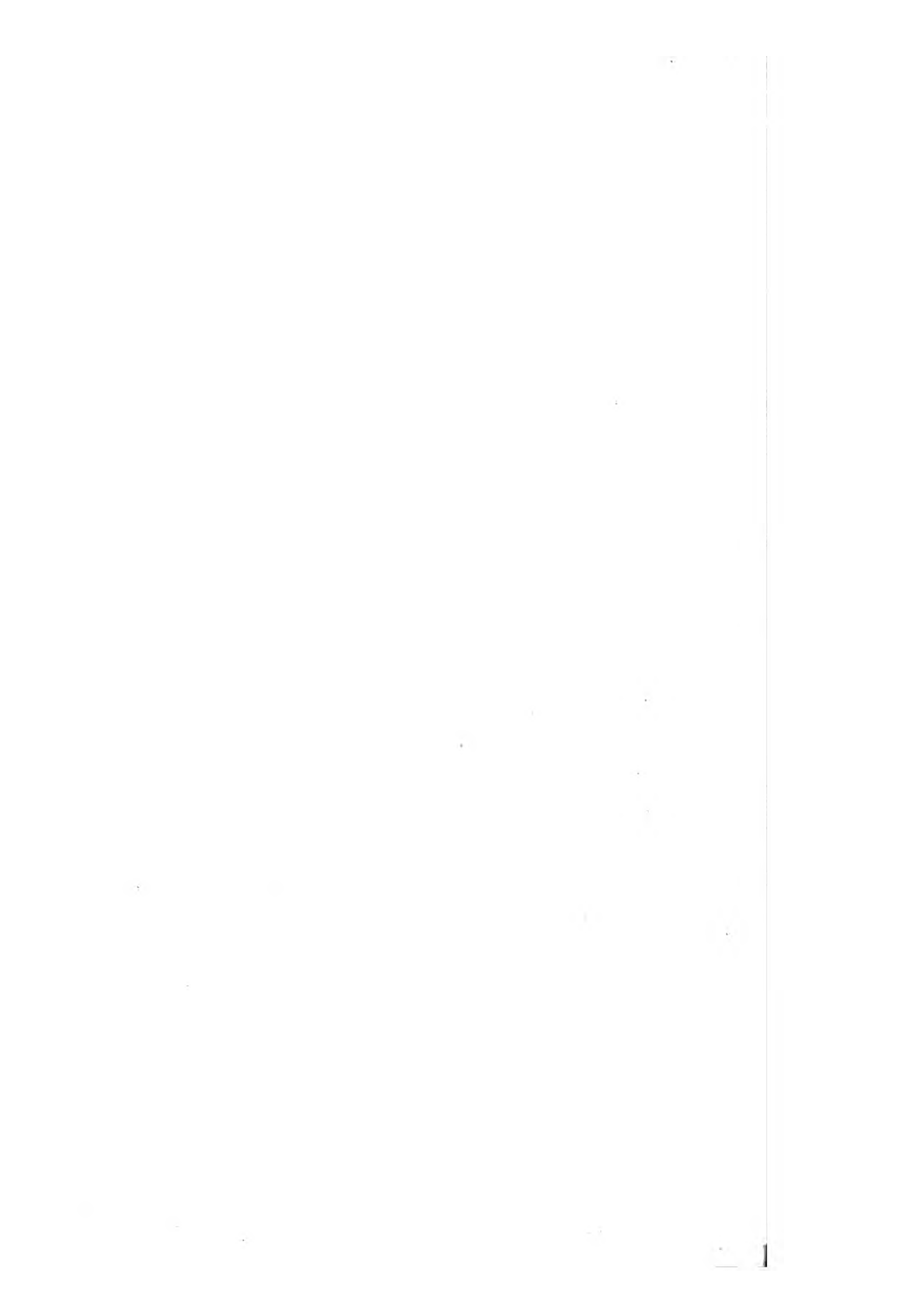
I. — Pays natal. — Famille. — Enfance. — Jeunesse...	7
II. — Mil huit cent trente et années suivantes.....	47
III. — Mont-Saint-Michel.....	87
IV. — Mil huit cent quarante-huit.....	141
V. — Belle-Ile-en-Mer .....	217

---









Rkm  
21 / 2vd.

990

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE GONCOURT



# L'ENFERMÉ

PAR

GUSTAVE GEFFROY

TOME I

1



PARIS  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>ie</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXVI





11. 11. 11













